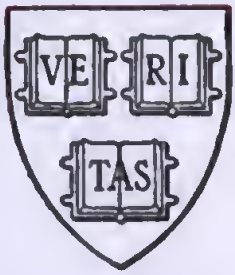
WIDENER
HN NECD G

Digitized by Google

42584.47.20



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

LES

PARENTS COUPABLES

Digitized by Google

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

LOUIS ULBACH

Format grand in-18

ROMANS

LE MARI D'ANTOINETTE	1 vol.
FRANÇOISE	1 —
PAULINE FOUCAULT	1 —
MÉMOIRES D'UN INCONNU	1 —
MONSIEUR ET MADAME FERNEL	1 —
SUZANNE DUCHEMIN	1 —
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR	1 —
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS	1 —
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR	1 —
LE PRINCE BONIFACIO	1 —
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER	1 —
LOUISE TARDY	1 —
LES PARENTS COUPABLES, Mémoires d'un lycéen	1 —
LE PARRAIN DE CENDRILLON	1 —
LA CHAUVE-SOURIS	1 —
LE JARDIN DU CHANOINE	1 —
LA COCARDE BLANCHE	1 —
LES SECRETS DU DIABLE	1 —
LA VOIX DU SANG	1 —
LA MAISON DE LA RUE DE L'ÉCHAUDÉ	1 —
LA RONDE DE NUIT	1 —

CRITIQUE

ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES	1 —
CAUSERIES DU DIMANCHE	1 —
LETTRES DE FERRAGUS	1 —

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny

Digitized by Google

LES PARENTS COUPABLES

PAR

LOUIS ULBACH

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874
Droits de reproduction et de traduction réservés

42584.47.20

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF THE
ESSEX INSTITUTE
OF SALEM
MAR 26 1941

LES

PARENTS COUPABLES

MÉMOIRES D'UN LYCÉEN

CHAPITRE I

Paris, 5 novembre 186.. — Étude du matin.

Pourquoi ai-je l'ambition d'écrire mes Mémoires? Sont-ce mes Mémoires que je commence? Et à mon âge, à dix-huit ans, a-t-on déjà des souvenirs à recueillir? Peut-être. En tout cas, il me semble que e vois passer devant moi, à côté de moi, des choses qui me heurtent de l'aile, et que je voudrais saisir, fixer dans un cadre : événements, idées, sentiments, tout est papillon dans l'aurore!

Je me sens un appétit démesuré, un besoin d'élan vers l'inconnu. On dit que les générations qui nous ont précédés sur les bancs de ces salles d'étude

avaient la fièvre et que nous sommes des vieillards-nés. Mon vieux maître, M. Fillotreau, qui a des larmes et des éclairs dans les yeux quand il parle de tels et tels qui sont aujourd'hui avocats ou journalistes, me dit toujours que nous ne valons pas nos aînés.

Je veux le faire mentir, ce *laudator temporis acti;* je veux lui prouver, en me le prouvant d'abord à moi-même, que moi du moins j'étais digne de participer à ce mouvement des cœurs et des cerveaux, depuis 1830 jusqu'à 1848. C'est pour lui surtout que je commence ce cahier qui n'aura pas de titre et que je n'oserai pas lui montrer; ou plutôt c'est pour moi. Ne nous disait-on pas ce matin en classe que le commencement de toute philosophie, de la connaissance de Dieu et des autres, c'est la connaissance de soi-même? Je veux me connaître, voilà tout. Aussi bien...

Même jour... Étude du soir.

J'ai été obligé de m'interrompre ce matin. Pendant que je me baissais pour ramasser ma plume tombée, mon voisin, Jules Soupplet, celui que nous appelons *Soufflet*, et qui mérite qu'on lui applique souvent son sobriquet sur la figure, s'est penché sur mon pupitre. J'avais vu ses jambes remuer sous la table; je me suis redressé brusquement et je l'ai heurté.

— C'est un roman? m'a-t-il dit d'un air méprisant, en me montrant mon cahier, un peu prétenticux d'aspect il faut en convenir.

— Que t'importe?

— A moins que ce ne soit un poëme épique!

J'ai arraché brusquement, par un mouvement de dépit, de honte, la page que j'avais commencée; mais je ne l'ai pas déchirée, et, ce soir, je viens de la recopier sur un cahier ordinaire, qui ressemble à tous nos cahiers : je me suis bien gardé de changer un mot, de corriger une virgule. Je veux que cette confession soit sincère jusque dans ses moindres détails. Je ne dirai pas tout, comme Jean-Jacques Rousseau : le collége a aussi ses vilenies : mais je défie qu'on me surprenne à déguiser la vérité de ce que je dirai.

Je me sens aujourd'hui bien de l'orgueil. On cesse d'être simple quand on veut s'analyser; la réflexion est déjà de la présomption. C'est qu'on ne peut plus être candide quand on souffre, et je suis malheureux.

Ce mot, c'est pour l'écrire que j'ai acheté un cahier neuf : je souffre, je ne sais de quoi. Comme on se moquerait, si on pouvait soupçonner que je me lamente parfois tout seul, et qu'au dortoir je lance des soupirs à remuer la veilleuse suspendue au-dessus de ma tête! Je crois que je serais moins malheureux, si je subissais un malheur réel, si j'étais meurtri dans ma chair, dans mes affections, dans

mes espérances. Mais je suis enveloppé d'une atmosphère tiède qui m'écœure : la vie m'est facile et ne m'est pas engageante.

Oserai-je formuler toute ma pensée? et, dans ces pages que personne ne doit lire, ne puis-je enfin mettre toute mon âme?... Je ne crois pas avoir été élevé pour le bonheur. Je n'accuse pas ma mère, si douce, si bonne, si patiente; je n'accuse pas mon père que je respecte. Ils m'ont élevé comme un fils de bonne et honorable maison. Tout petit, j'étais, aux Tuileries, aussi bien mis que les plus fiers; aux étrennes, j'avais ma part de cadeaux. Quand on me punissait, c'était doucement; quand on me récompensait, c'était magnifiquement. Je n'ai jamais quitté le salon sans un baiser de ma mère et de mon père. Même encore aujourd'hui que je crois avoir un commencement de moustache, je tends le front comme un baby, et l'on sourit à ma venue et à mon départ.

Fils unique d'un père qui a toujours été investi de fonctions enviées, je n'ai pas connu la misère réelle, ni cette indigence d'honneur, plus cruelle que l'autre, qui empoisonne la vie. J'ai toujours vu des hommes considérables par leurs talents, leur position dans le monde, accepter et devancer les invitations de M. de Lartil. Maître des requêtes, conseiller d'État sous Louis-Philippe, mon père a imposé ses talents à la République et a bien voulu les offrir à l'Empire. Je devrais être reconnaissant en-

vers la destinée, qui m'a fait l'héritier d'une belle fortune et d'un nom considéré; je devrais être plein d'admiration pour des parents irréprochables; mais quelque chose en moi reste inassouvi au milieu de cette abondance.

Sont-ce les grosses caresses, les furieux baisers que je vois donner parfois à des camarades de mon âge par des parents à coup sûr bien moins raffinés de sentiments que M. et madame de Lartil, qui me font envie? Est-ce parce que ma mère ne vient pas me voir, comme tant d'autres mères, que je me crois moins heureux? C'est moi-même qui n'ai pas voulu de ces visites hebdomadaires; je me trouvai trop grand pour qu'on m'apportât un pot de confitures au parloir. Je ne sais ce qui me manque; mais, à coup sûr, il me manque quelque chose.

Le feu du ciel, peut-être! Je ne me sens pas l'ambition de tout le monde. Les habits brodés de mon père ne m'éblouissent pas. Si j'étais certain d'avoir du talent un jour, j'aimerais bien mieux la profession d'écrivain; c'est moins la gloire qui me tenterait que l'expansion continue d'un homme aimant, rêvant, souffrant avec le public. Les grands génies doivent mettre leur cœur dans leurs livres. Je ne sais pas si j'aurais du génie; mais, à coup sûr, je mettrais toute mon âme dans ma prose ou dans mes vers. Mes vers !... j'en ai fait quelques-uns : oserai-je les recopier dans ce cahier.

Je veux prendre l'habitude de résumer les petits

événements de ma vie de pension. Aujourd'hui, à part la curiosité de Soupplet, la journée a été stérile pour moi : ni injures de mes camarades, ni injustices des maîtres, ni succès, ni échec au lycée. C'est une journée relativement bonne, qui ressemble à ma vie : douce, calme, plate.

J'entends la cloche : voici l'heure du coucher. Quel supplice que le dortoir! J'avais demandé la faveur d'une chambre particulière, on me l'a refusée. Je n'ai pas assez de chance pour le prix d'honneur. Ah! si j'étais aussi fort que Vergniaud, le lion de la classe! C'est à celui-là qu'on ne refuse rien. Il a exigé du vin de Bordeaux pour les jours de composition; une sortie de faveur, une fois par semaine, pour aller au Théâtre-Français; l'autorisation de fumer dans sa chambre, quand tout le monde est couché; et il a tout obtenu. On dit même qu'il a poussé l'audace jusqu'à demander davantage encore; mais c'est là la légende. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on craint de le mécontenter. Une institution du Marais a fait offrir à son père de le prendre *gratis;* mais il trouve que nous sommes des condisciples de meilleure tournure. Il a toutes les fatuités.

CHAPITRE II

6 novembre.

Nous revenons du lycée. J'ai le cœur gonflé de haine. Notre professeur est malade; la classe a été faite par un suppléant que l'on déteste. Dès les premières questions adressées aux élèves, un murmure grossissant lui a signifié notre parti pris de ne pas lui répondre. Au lieu de solliciter une explication que nous lui aurions donnée, il nous a menacés comme des élèves de cinquième! Il a parlé d'envoyer chercher le censeur! Nous nous sommes levés alors, nous surtout, les premiers de la classe, et nous l'avons traité comme il méritait de l'être : Vergniaud lui a jeté sa carte au visage; moi, je l'ai appelé *Tartufe*. Il était pâle, il écumait. Le proviseur, qui se promenait par hasard dans la cour, est accouru; ou plutôt il se doutait bien que la classe serait orageuse, et il rôdait, écoutant, guet-

tant une proie à dévorer. Un proviseur qui n'a pas de sédition à réprimer est comme un despote qu manque d'occasion pour affirmer son autorité. Il existe une lettre de Napoléon au roi de Naples sur ce sujet : je l'ai lue. Le proviseur la connaissait peut-être, et la suppléance pouvait fort bien n'être qu'un piége.

— Qu'est-ce que cela signifie, messieurs ? a demandé notre despote.

Vergniaud a pris la parole; j'allais la prendre.

— Cela signifie, monsieur le proviseur, que nous avons déjà manifesté plusieurs fois notre peu de sympathie pour M. Baron, et que nous regardons comme un défi la persistance qu'il met à revenir.

Ce Vergniaud a dans le geste et dans la voix l'éloquence de son nom. Les moindres choses dites par lui font vibrer la classe. Quel orateur ce sera !

Le proviseur a froncé les sourcils; mais nous savions bien que c'était moins pour montrer sa colère que pour dissimuler son embarras.

— Vergniaud, a-t-il répondu doucement, laissez parler ceux que j'interroge.

Vergniaud a souri, fier de son succès. Il sait bien qu'on n'ose jamais le prendre en faute. Il faudrait le punir, lui, l'aigle du lycée ! Il s'est remis à sa place et m'a regardé.

— Est-ce moi que vous interrogez, monsieur le proviseur? ai-je dit en me croisant les bras.

Mais j'ai entendu tout aussitôt derrière moi des

chuchotements, des murmures, des ricanements. On me croit jaloux de Vergniaud, parce que je suis son émule, souvent vaincu, et on ne veut pas m'accorder le droit qu'on lui reconnaît; on s'imaginait que c'était par esprit d'imitation que je prenais la parole après lui.

Le proviseur a fait un geste de la main pour m'ordonner de me taire. Je ne suis pas un de ceux qu'il voulait frapper. On se priverait bien d'un écolier comme moi; mais mon père a le bras long, comme on dit; il pourrait se plaindre au ministre, et M. le proviseur a daigné faire grâce à mon père. Sifflé tout bas par mes camarades, je me suis assis à mon tour, plein d'humiliation.

C'est donc ainsi qu'on apprécie le courage, l'indépendance! Je suis suspect d'un vil sentiment, parce que je brave les colères de l'autorité, et quand je crois faire un acte audacieux, je n'ai pas même le mérite de courir un danger; je suis préservé par ma famille! Je parais doublement fat et bravache à mes condisciples et à mes maîtres!

Cette pensée me donnait une amertume qui a failli déborder et qui est presque devenue de la rage, quand j'ai vu la façon dont agissait l'autorité sans contrôle.

— Messieurs, a repris le proviseur d'une voix nette et froidement ironique, je ne souffrirai pas que de jeunes étourdis (Murmures dans la classe.), que des enfants (Exclamations, rumeurs.) manquent

de respect à un homme honorable. M. Baron doit vous faire la classe pendant plusieurs jours (Trépignements et cris!) et, dût-il ne la faire qu'à trois élèves restés seuls quand tous les autres auront été chassés, je vous atteste qu'il la fera. J'ai précisément sur moi la liste des dernières compositions (Explosion de bruit qui dure deux minutes.) : je vais, en commençant par la queue de la classe, désigner dix élèves, vingt élèves s'il le faut (Silence d'indignation.), qui seront provisoirement exclus. Si ce moyen ne suffit pas, à la classe prochaine j'en désignerai dix ou vingt autres, en remontant toujours, et s'il le faut enfin (Ici la voix du proviseur devint insinuante, presque caressante.), j'irai jusqu'au sommet, jusqu'à ceux qui viennent d'assumer avec tant d'imprudence une part considérable de la révolte...

Tout le monde se taisait. Vergniaud avait un sourire insultant pour l'autorité; moi, je frémissais. Se peut-il que je sois le fils d'un fonctionnaire, inamovible sous toutes les dynasties ? Je me sentais du sang d'émeutier dans les veines. Cette exécution barbare des innocents, cette faiblesse envers nous, les vrais, les seuls tapageurs, justifiait notre rébellion au lieu de la réprimer.

Les derniers de la classe, Bernard, Tabourot, Beuzeval et les autres, se sont levés avec résignation et sont sortis. Le proviseur les a suivis. M. Baron, le suppléant, déconcerté lui-même par

cette singulière façon de faire la police, a essayé de balbutier quelques mots qui ressemblaient presque à des excuses. Il sent bien qu'au fond, dans une lutte entre des fils de famille dont on ne veut pas mécontenter les parents et lui, il serait le plus faible. Il nous a exhortés à la douceur, à la soumission, avec une voix douce, avec un geste soumis. C'était le comble. D'un regard, nous nous sommes tous concertés. Un silence glacial, terrible, un silence de mépris a remplacé les manifestations bruyantes. Ce fut en vain que M. Baron essaya d'interroger quelques-uns d'entre nous; personne ne répondit. Alors il a fait une lecture, et, pendant une heure et demie, le susurrement de ce ruisseau d'éloquence a bercé le sommeil des uns, accompagné la lecture des autres.

Nous nous sommes juré de conserver cette attitude aux classes suivantes. J'avais proposé d'aller trouver le proviseur et de lui demander la grâce de nos camarades : Vergniaud s'est moqué de moi.

— Forçons-le plutôt à renvoyer tout le monde, m'a-t-il dit; ce sera plus drôle!

Il a peut-être raison. Forcer le despotisme à être logique, c'est le conduire tout droit à l'absurde.

Même jour. Étude du soir.

J'ai raconté ce qui s'était passé ce matin à notre

vieux maître d'étude, M. Fillotreau. Il a souri tristement; et comme il ne disait rien :

— Vous nous donnez tort? lui ai-je demandé.

— Ne suis-je pas ici pour cela?

Et il a voulu me tourner le dos; je l'ai retenu.

— Pourquoi êtes-vous ici? ai-je repris, sans trop savoir ce que je disais.

Le pauvre homme m'a serré les deux mains, m'a regardé dans les yeux avec des larmes.

— Pourquoi je suis ici?... Je ne le savais peut-être pas hier... je commence à m'en douter aujourd'hui. C'est pour vous servir, vous aider de mes conseils, vous aimer, mon jeune ami. Oh! vous vous heurterez à bien des angles dans la vie. Si je pouvais vous prémunir!

Il a poussé un soupir : il a eu comme la tentation de me serrer dans ses bras. Puis il m'a quitté brusquement et est allé rejoindre deux autres maîtres d'étude qui se promenaient vivement de long en large dans la cour.

J'ai cru deviner que M. Fillotreau avait peur d'un accès de sensibilité qui l'eût donné en spectacle. Il est suspect à ses collègues. On raconte toutes sortes de choses sur lui : les uns disent qu'il a été en prison, les autres qu'il s'est battu en juin 1848. Il en est même qui prétendent que c'est un mouchard. Moi, je l'aime; je lis tant de douleur dans ses yeux, tant de désenchantement dans toute sa personne! Il est instruit. Pauvre homme! je de-

manderai à mon père s'il ne pourrait pas lui trouver, soit au Conseil d'État, soit dans un coin de bibliothèque une petite place. Il n'est pas fait pour le métier de *pion !*

J'ai entendu dire que le suppléant était changé. Ainsi, nous triomphons ! Le proviseur en est pour ses déclarations solennelles : il ne devait pas reculer devant la rébellion, et il recule en toute hâte. C'est ignoble. Le despotisme n'a plus la fierté de se faire haïr; il a la lâcheté de se faire mépriser.

Ce suppléant, d'ailleurs, n'avait que sa place; s'il la perd, on nous aura sacrifié la vie d'un honnête homme; car il était insupportable, mais honnête.

Digitized by Google

CHAPITRE III

7 novembre. Étude du matin.

Pourquoi, ce matin, suis-je en veine de gaieté, de joie, de prière? Je me suis éveillé au milieu de la nuit; tout le monde dormait dans le dortoir. Avec les rideaux blancs des fenêtres, les draps blancs que la veilleuse éclairait mal, on eût dit, à voir tous ces corps enroulés, un champ de bataille sous la neige. Mais les morts de la Moskowa, s'ils avaient le sommeil aussi dur, ronflaient moins. Je me suis irrité de ce sommeil bruyant et régulier qui avait son rhythme spécial. Il semble que la musique soit une fatalité et que tout doive subir la mesure. Les imbéciles ne ronflaient pas autrement que les écoliers d'esprit. Je n'ai pu me rendormir; alors, je ne sais pourquoi, ma pensée a fui à travers ce bivac' elle s'est élancée par la fenêtre, et j'ai couru d'un bond à ces belles allées du petit bois de Fouchy,

dans lesquelles je me promenais pendant les vacances dernières.

Comment sont-elles par ces nuits froides? Ce n'est pas maintenant que Geneviève irait avec moi chercher les vers luisants dans les herbes pour faire *l'illumination animale* que nous voulions inventer. Chère Geneviève! comme elle riait! et comme elle avait des petits accès de silence!

— Tu me boudes? lui ai-je dit la dernière fois que nous sommes sortis ensemble.

— Non, je boude la lune, m'a-t-elle répondu.

Et nous nous sommes moqués de cette grande lune enfarinée qui nous surveillait, comme si nos parents eux-mêmes, assis sur la terrasse du château, ne nous avaient pas dit : « Allez courir ! » s'en rapportant à nous et n'ayant pas besoin qu'une duègne nous suivît.

Je revoyais cette nuit les places d'ombre et les éclaircies du bois; je cherchais à me rappeler l'odeur des arbres. Pauvre Geneviève! elle est au couvent, au dortoir aussi; peut-être fait-elle aussi son rêve, tout éveillée. Je voudrais bien le savoir. Si j'avais un moyen de lui écrire! mais tout le monde lirait ma lettre, notre révérende mère supérieure d'abord. J'attendrai la première sortie; nous nous verrons, sans faute, chez mon père ou chez le sien, et je lui demanderai si elle a pensé aux bois de Fouchy.

Même jour, pendant la classe.

On parle de la logique; notre professeur veut nous l'enseigner. Moi, je la pratique : je reprends logiquement mes confidences au point où je les ai laissées ce matin. Je me suis interrompu pour faire des vers. Quelle chose bizarre que la rime et ses exigences! Je voulais absolument chanter l'automne; et je n'ai pu faire que deux strophes sur le printemps. Mais, au fond, le sentiment est le même, et c'est là l'essentiel. Le cœur est tout; la nature n'est qu'un accessoire. Voici les deux premières strophes en question :

Belles nuits du printemps qui remplissez d'extase
Les couples amoureux attardés dans les champs,
Qui faites déborder, comme un parfum du vase,
Le pardon et l'amour de l'âme des méchants!

Belles nuits dont l'étoile est l'éclatant sourire;
Firmament éternel au silence embaumé,
Confident des transports de tout ce qui respire,
Que vous ai-je donc fait pour n'être point aimé?
. . . . . .

Je me suis arrêté là, et je crois que je ne pourrais aller plus loin. Cette interrogation résume tout. Pourquoi ne suis-je point aimé, comme je veux l'être, et comme j'aimerais? Il me semble que je suis un bon fils, et je rêve des caresses maternelles que je ne retrouve pas dans mes souvenirs. Être étouffé

dans une embrassade, sentir une main qui vous étreigne en vous meurtrissant, et, par-dessus toutes choses, être compris, voilà ce que je demande, ce que je veux, ce que j'offre, et ce que je n'ai pas.

Geneviève est ma meilleure amie : sa famille est liée depuis si longtemps avec la mienne qu'on nous a élevés ensemble comme le frère et la sœur. Nous nous sommes battus autrefois, avec la rage d'Étéocle et de Polynice; nous rions souvent de ces duels féroces. Aujourd'hui, je n'oserais plus tirer les beaux cheveux de Geneviève, et elle avoue qu'elle est tentée de me respecter un peu. Mais cette grande amitié a été trop familière, trop gaie, pour que je me risque à faire la moindre confidence de mes rêves à cette chère et insoucieuse camarade. Me comprendrait-elle, d'ailleurs? Elle est intelligente, à coup sûr; mais elle se demanderait pourquoi je suis morose, moi le fils unique de M. de Lartil, un jeune homme riche, destiné à toutes les carrières; et elle me mépriserait de ne pas sourire à la vie, qui me sourit de tous les côtés à la fois.

Geneviève est bonne, compatissante; mais elle est Geneviève. Je voudrais rencontrer une jeune fille inconnue, pourvu, toutefois, qu'elle eût ces yeux profonds, ces cheveux si légers de ma petite sœur, toute cette grâce qui me rend fier quand mon père murmure en la regardant : « Comme elle devient jolie! » et fait son compliment à madame Fortin, la mère de Geneviève.

Non, ce n'est pas à elle que je puis me confier. Après tout, qu'ai-je à confier? Rien; un cœur gros qui voudrait se dégonfler; une âme à laquelle l'amitié banale ne suffit pas et qui voudrait aimer davantage. Pourquoi Geneviève n'est-elle pas une étrangère? Je crois que si je la rencontrais tout à coup, aujourd'hui, je lui dédierais mes vers! ou je crois que j'en ferais pour elle! Mais, hélas! nous nous connaissons trop. Si je deviens poëte, Geneviève me lira, me donnera des conseils : si j'aime un jour, je lui ferai des confidences. Elle se mariera avant moi; je serai son garçon d'honneur, son ami, l'ami de son mari, qui ne sera pas jaloux de moi...

A quoi vais-je songer? Le professeur parle toujours de la logique; il croit que je prends des notes. S'il me demandait mon cahier, pourrait-il se flatter que je profite de son enseignement?

Soupplet est mon ami; mais il y a des moments où je m'interroge, et je me demande si ce que je prends pour de l'amitié n'est point une sorte de haine intime qui nous lie l'un à l'autre, pour nous faire souffrir réciproquement. Il se moque de ce qu'il appelle mes *sensibleries*. Parce que la colère et la joie, aussi bien que la douleur me mettent des larmes dans les yeux, il m'appelle *mademoiselle de Lartil*, et j'ai failli me battre vingt fois avec lui pour ce surnom, particulièrement injurieux dans les pensions. Soupplet a de l'esprit, c'est ce qui me

plaît en lui; mais il en a trop, c'est ce qui me déplaît. Il en a malgré tout, sur tout. Paresseux, il ne cesse de me répéter :

— Moi, je suis trop ambitieux pour travailler.

— Mais sans travail on n'arrive à rien, lui dis-je.

— Tu crois cela! Le travail absorbe, il empêche de penser à son but..

— Quel paradoxe!

— Si Archimède n'avait pas perdu son temps à travailler pendant qu'on prenait d'assaut la ville, il eût pu aller racheter aux ennemis sa vie et sa position d'académicien. On l'a tué, parce qu'on a cru qu'il n'était bon à rien qu'à penser.

— C'est odieux, ce que tu dis là.

Et alors Soupplet, qui veut faire peur de son esprit, mais qui, malgré tout, ne veut pas qu'on le méprise, se contredit brusquement par un bel éclat de rire. Il est taquin; il rend service quand l'occasion se présente; mais il fait naître l'occasion de jouer un mauvais tour. Ce que je vais dire a encore une apparence de fatuité; mais, si jamais ce papier tombait entre les mains de mes condisciples, je les conjure de ne voir dans ces paroles qu'un désir absolu d'être sincère,

Eh bien! je crois que les défauts de Soupplet tiennent à sa laideur. Le pauvre garçon a de petits yeux, une bouche large avec des lèvres minces, un nez retroussé et des joues qui ne peuvent jamais pâlir. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit avec douceur :

— Sais-tu que je voudrais être beau comme toi ? Mais, quand je ne me défends pas assez contre ces cajoleries, il me raille.

— Tu as une figure de secrétaire d'ambassade ou de ténor, me dit-il; à ta place, je ne travaillerais pas; j'arriverais par les femmes.

Et il termine ces remarques en sifflant. C'est peut-être pour les injures qu'il m'adresse, injures au fond desquelles je sens une douleur, un reproche contre la destinée, que je l'aime. Mais j'aurai beau faire, il ne sera jamais cet ami du cœur, cette ombre de ma pensée que je cherche, que je demande, et qu'il faut absolument découvrir au collége, car je comprends que le monde ne l'offre pas.

J'ai été tenté bien des fois d'aller trouver M. Fillotreau. Il y a dans la physionomie, dans le visage de cet honnête maître d'étude quelque chose de si doux, de si triste, de si résigné, de si aimant, que j'ai, par instants, la curiosité de connaître sa vie, d'interroger ses douleurs et de lui dire :

— Associons votre passé de larmes à mon bonheur négatif; soyons unis à travers le monde, moi pour vous écouter, vous pour me conseiller !

Mais un *pion !* car M. Fillotreau n'est officiellement que mon maître d'étude; mais un de ces supérieurs subalternes qui tiennent le milieu entre le domestique et le maître, puis-je vraiment l'aimer et le respecter? Ma conscience me dit que j'ai peur d'un préjugé : tous mes antécédents d'élèves m'af-

firment que j'ai raison. Il y a une déclaration de guerre tacite et permanente entre ces hommes qu'on prend, sans les choisir, pour nous conduire, nous surveiller, nous observer, et qui n'ont pas le droit de nous aimer, sans qu'aussitôt on les accuse de faiblesse.

Pourtant, M. Fillotreau a une dignité vraie et simple dans sa personne qui le place au-dessus de sa position. Il est le seul qu'on ne méprise pas tout haut; je crois même que s'il s'enveloppait moins dans un brouillard de mélancolie et de deuil, à travers lequel passe parfois son sourire fier, on aurait généralement pour lui de l'affection.

Pénétrer plus avant que tous mes camarades dans la confiance de M. Fillotreau; savoir quel homme est en lui; l'aimer comme un vieil ami retrouvé après une longue absence; faire, s'il se peut, de cette conscience éprouvée mon conseil : voilà ce qui serait peut-être bon et généreux. Mais cela n'aurait-il pas un air héroïque qui me tente à la fois et qui m'effraie? On me jalouse déjà assez; j'ai assez d'ennemis, sans que je tente de m'en faire davantage par des imprudences pareilles. Je vais y songer.

La classe va finir. Si l'on savait comment j'ai écouté, on me punirait; et pourtant, combien de leçons de philosophie qui produisent de moindres résultats! N'est-ce rien que de chercher son cœur, que de le trouver, que de pouvoir dire : « Je veux

aimer, j'aimerai ; je suis digne de sympathie et assez fort pour récompenser ceux qui m'aimeront ! » — Ne nous fera-t-on pas une leçon sur l'amitié ?

Ce jour-là, j'écouterai.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Même jour.

C'est M. Fillotreau qui surveille l'étude; je puis le regarder à mon aise et faire son portrait. Il a une belle tête : ses cheveux grisonnent, et pourtant il n'est pas très-âgé. Il a l'âge de mon père, un peu plus de cinquante ans. Ses moustaches, son gilet noir boutonné jusqu'au col, sa redingote sévère lui donnent l'air d'un vieux soldat. On représentait ainsi les sergents de l'Empire, accoudés sur une bêche ou pleurant devant le saule de Sainte-Hélène. Mais je sais que M. Fillotreau n'est pas bonapartiste et ne l'a jamais été. Ses grands yeux bleus ont une douceur infinie, un charme féminin, quand ils regardent vaguement dans le lointain sans voir; mais par instants un éclair les traverse, rapetisse la prunelle et en change presque la cou-

leur : les yeux, alors, sont noirs. Le nez est long, un peu fort à son extrémité.

On dit que c'est un signe de bonté. Ce doit être aussi un signe d'esprit, car M. Fillotreau, s'il osait ou s'il voulait nous le laisser voir, aurait beaucoup d'esprit.

La bouche est superbe. Je puis avouer qu'il m'arrive, en la regardant, de relever mes lèvres au centre et d'essayer de les contracter aux extrémités pour atteindre, par une imitation dont je me confesse, à cette expression de force sereine, de défi sans hauteur, de provocation aux choses et à Dieu plus que de provocation aux hommes. Ses joues, fermes, solides dans leur partie supérieure, près des yeux qui sèchent et qui raffermissent tout autour d'eux, sont un peu pendantes vers le bas. On dirait des sachets pleins de larmes qui se sont égouttées intérieurement et qui ne seront jamais répandues au dehors. La figure de M. Fillotreau a des sillons irréguliers qui ne sont pas des rides et qu'on prendrait pour des balafres. Toutefois, quand on examine de près, on ne distingue aucune cicatrice. Les verges du sort laisseraient-elles des traces aussi ineffaçables que les coups de sabre?

Soldat au repos, vieux grognard d'une armée de la foi nouvelle que la destinée a licenciée, M. Fillotreau semble rêver aux combats qu'il a livrés, aux défaites qu'il a subies, aux victoires dont il a eu sa part. Il sourit alors, et ce sourire se répand

dans la classe, paraissant nous chercher comme pour nous mettre au front le signe de feu qui fait les initiés.

Décidément, cet homme a une grandeur, un attrait, un mystère. Il m'aime ; il me l'a dit. Je l'aimerai, j'aurai son secret ; il me racontera sa vie qui enseignera la mienne. Je lui dirai mes espérances, mes joies, mes mécomptes. Je sens qu'il m'attire, qu'il voudrait me prendre sous sa tutelle, et qu'il n'ose pas. On n'aurait qu'à trouver cela audacieux, et qu'à le renvoyer. C'est égal, je lui dirai tout.

Même jour. Étude du soir.

J'ai parlé à M. Fillotreau, à la récréation de quatre heures. J'hésitais sur la meilleure manière de l'aborder, et, au beau milieu de mon hésitation, je l'ai aperçu ; j'ai couru vers lui, et, passant avec gaieté mon bras sous le sien :

— Monsieur, lui ai-je dit en riant, j'ai une confidence sérieuse à vous faire.

Qui m'expliquera pourquoi mon cœur battait violemment dans ma poitrine pendant que moi, le fils de M. de Lartil, j'essayais de séduire un *pion* et de m'en faire un ami.

— Une confidence sérieuse ? m'a répondu d'un air incrédule le bon M. Fillotreau qui achevait de manger le pain sec de son goûter.

— Oui, vous en doutez parce que je ris; mais je ris pour qu'on ne s'aperçoive pas que nous avons des choses sérieuses à nous dire.

— Ah!

Le maître d'étude s'arrêta, dégagea doucement mon bras du sien, et se posant en face de moi :

— S'agit-il du lycée ou de la pension?

Sa voix, sans être sévère, avait une note plus grave.

— Il s'agit de tout, répondis-je avec élan; de ma vie d'étude qui m'oppresse, de ma vie de famille qui ne me donne pas le bonheur auquel j'ai droit, de ma vie intérieure qui s'éveille. Je me sens isolé dans le monde... J'ai besoin d'un ami, d'un frère.. Soyez le mien!

— Moi?

Et l'honnête homme recula, presque effrayé.

— Eh bien! oui, vous! Ne vous sentez-vous pas capable de m'aimer?

M. Fillotreau saisit vivement une de mes mains dans les siennes et la serra avec force, sans parler.

— Croyez-vous que vous ne pourriez pas me donner un conseil salutaire à chaque heure décisive de ma vie?

Le pauvre homme secouait la tête, non pour protester, mais pour témoigner de l'embarras dans lequel le jetait ma proposition. Comme il gardait toujours le silence, je continuai;

— Quel motif auriez-vous de me refuser?

— Quel motif? répéta-t-il presque à voix basse et avec un sourire de tristesse.

— Craignez-vous les moqueries de mes camarades?

M. Fillotreau haussa les épaules.

— Craignez-vous d'être renvoyé d'ici?

Il remua la tête par un geste de dénégation.

— Alors, à moins que vous ne m'estimiez pas!...

— Pauvre enfant! murmura-t-il.

— Au surplus, ajoutai-je faisant le brave, je voudrais bien qu'on se mît à l'encontre de notre intimité! je n'aurais qu'à dire un mot à mon père!...

— Votre père! s'écria M. Fillotreau.

Je fus étonné de l'accent, du geste, de l'air qui accompagnèrent cette exclamation. Tous les muscles du visage de mon maître tressaillirent; ses mains eurent une sorte de mouvement fébrile qu'il essaya de dissimuler en les joignant et en les serrant à se faire craquer les os. Il fit trois pas; puis redevenant tout à coup maître de lui:

— Vous avez raison, mon ami! me dit-il d'une voix grave; il faut d'abord parler à monsieur votre père.

— Mon père! répétai-je tout surpris et oubliant aussitôt que je venais de mettre son nom en avant.

— Oui. Dites-lui que vous avez besoin d'un ami, d'un conseil, et que c'est moi que vous voulez choisir.

M. Fillotreau était pâle, et un sourire se répan-

dit sur sa figure, comme un rayon de soleil sur la neige.

— Est-ce que mon père vous connaît? demandai-je, stupéfait de cette singulière émotion.

— Peut-être! répliqua le maître d'étude.

— Ah!... et s'il me permet d'être votre ami?

Une joie sublime inonda tout à coup de clartés le front, les yeux de M. Fillotreau : il tendit les bras, et je crus voir son cœur brûlant dans sa poitrine ouverte. Je fus ébloui ; je faillis sauter à son cou : une réflexion, une crainte instinctive me retint subitement.

— Est-ce qu'il pourrait me refuser?

Un voile se répandit sur la face illuminée du maître d'étude.

— Peut-être! répéta-t-il encore.

— Eh bien! alors, est-ce que vous ne m'aimeriez pas quand même? Quant à moi, je désobéirais!

Un éclair de révolte sillonna les yeux de M. Fillotreau. Il sourit, mais de compassion : puis, avec un soupir :

— Parlez à votre père, me dit-il.

Et il s'éloigna.

8 novembre. Étude du matin.

Oui, je parlerai à mon père. De quel ton M. Fillotreau m'a dit ces derniers mots dans lesquels j'ai senti comme un adieu! Depuis hier, je n'ai plus

osé l'aborder, et, sans m'éviter, il s'écarte doucement quand je passe; il a peur de me communiquer la contagion de sa tristesse, la lèpre de son secret. Un secret! je suis tenté de le remercier de ce qu'il a un secret; c'est un élément de plus de compassion, et, pourquoi ne l'avouerais-je pas? de curiosité dans la vie. Mais quel secret? Mon père y serait-il mêlé?...

Je suis impatient de sortir. Si je l'osais, j'écrirais à mon père que j'ai besoin de le voir, de l'embrasser. Il ne viendrait pas; il a tant d'occupations sérieuses! Un haut fonctionnaire doit aux devoirs de son état une part de ce que les pauvres gens donnent à leur famille. Je ne puis pas me représenter M. de Lartil au parloir, comme un parent quelconque, et me disant à mon entrée, après m'avoir embrassé :

— Eh bien! mon cher enfant, pourquoi m'as-tu appelé?

Que répondrais-je d'ailleurs? Je m'imagine encore moins le fils de cet homme d'une si grande intelligence, d'un caractère si ferme, balbutiant de vagues raisons. Pourquoi, en effet, ai-je cette inquiétude, cette impatience, ce désir de savoir la vérité?

Puis-je dire à M. de Lartil : — « J'ai peur de découvrir un obstacle venant de votre part, un obstacle qui m'empêcherait d'aimer comme un père, comme un frère, ce pauvre maître d'étude. »

N'ai-je pas assez des affections de famille? Suis-je donc plus déshérité qu'un autre?...

Je ne veux pas continuer. Je m'exalte, je me perds. Décrire certaines impressions, c'est les empoisonner : on leur donne une force aiguë, un dard qui s'enfonce dans les chairs et ne peut plus en sortir. Non, je n'écrirai pas un mot avant d'avoir vu mon père!

Digitized by Google

CHAPITRE V

9 novembre, classe du soir.

Je croyais ne plus rouvrir ce cahier avant lundi; mais une conversation étrange, que je viens d'avoir avec Soupplet, m'oblige à consigner une impression, peut-être une douleur de plus.

A la récréation de midi, Soupplet m'a abordé de cet air câlin qu'il sait prendre quand il veut séduire, et auquel on peut d'autant moins résister qu'on n'a pas prévu cette séduction.

— Pourquoi ne me dis-tu pas tes secrets? m'a-t-il demandé.

— Quels secrets?

Et je me sentais rougir.

— Es-tu amoureux? as-tu fait un drame? Va! je suis un bon confident : je te tiendrai l'échelle, ou bien je t'applaudirai.

— Laisse-moi, je n'ai rien.

Digitized by Google

— Tu as quelque chose, un chagrin sérieux : je veux le connaître... je le connaîtrai.

Soupplet me regarda dans les deux yeux avec une ardeur qui dénonçait la plus effroyable curiosité ou l'effort le plus généreux de cette nature ironique pour pénétrer dans mon cœur. Je crus à la générosité : je ne puis admettre que le désir de surprendre une douleur rende ainsi tout frémissant. Je ne me défendis pas et j'avouai à mon singulier ami qu'une immense soif d'amitié me torturait, que, ne trouvant personne parmi mes contemporains à qui je voulusse m'adresser, j'avais choisi M. Fillotreau, et je racontai l'émotion bizarre du maître d'étude, le conseil qu'il m'avait donné.

Soupplet ne fut pas scandalisé de ma confidence.

— Je ne suis pas, à ce qu'il paraît, le confesseur onctueux dont tu as besoin, me dit-il avec gaieté. Tu as raison : j'ai beaucoup de vinaigre dans le caractère, et je ne conviens peut-être qu'aux cornichons. Toi, tu as l'âme femelle, et, jusqu'à ce que tu deviennes une héroïne, tu te blesseras. Il n'y a que toi au monde pour mettre tant de sentiment dans l'amitié. Pauvre vierge ! je sais bien ce qui te manque. Je t'admire... et je te servirai à ma manière, en cherchant la vérité pour te l'offrir toutes les fois que tes songes te feront trébucher... Mon ambition, à moi, c'est d'être un jour entrepreneur d'éclairage pour toutes les lanternes de Diogène.

Je me sens des fourmillements de critique, des démangeaisons de franchise. Je te ferai de la peine souvent, mais en te rendant service; et, pour commencer, je jure de t'aider à pénétrer le mystère qui enveloppe le bonhomme Fillotreau. Es-tu content?

Je n'étais pas content, et pourtant je remerciai Soupplet. Il insista alors; il prit plaisir à m'analyser tout haut, entre nous, à me faire sourire de moi-même. Je le crois malheureux dans sa famille, car il parle sans respect de son père, et il a voulu traiter le mien avec une familiarité dont je me montrai blessé.

— Le jour où tu seras forcé de juger tes parents, me dit-il alors d'un ton sérieux, tu souffriras, mon pauvre ami!

— Est-on forcé de juger ceux qu'on aime? lui répondis-je sans trop savoir ce que je répondais, et sentant bien que je ne répondais pas ce qu'il fallait répondre.

— C'est surtout ceux qu'on veut aimer qu'il faut se hâter d'absoudre! reprit Soupplet.

— Mais je n'aurai jamais à absoudre ni mon père ni ma mère!

— Qu'en sais-tu? En approchant de notre âge, on commence une rude enquête. Heureux les parents qui ont gagné le jury et qui, à force d'honneur et de loyauté, se sont ménagé des circonstances atténuantes!

— Je suis bien sûr de mon père!

— Poltron ! si tu étais sûr de son infaillibilité et de ton amour filial, tu ne serais pas si inquiet aujourd'hui. Aie donc le courage de voir les problèmes qui se posent. Le baccalauréat le plus pénible, c'est celui de la famille, et ce sont les enfants qui sont les examinateurs. Il vient un jour où l'on demande des comptes à ses auteurs... comptes de justice, de morale et d'honneur. Et combien d'enfants déshérités! combien de pères qui font alors banqueroute!

Soupplet passa la main sur son front. J'eus un élan de sympathie, je lui saisis le bras : il me regarda d'un air étrange, les lèvres agitées d'un rire nerveux, les yeux brillants de larmes.

— Nous avons le même âge, me dit-il, mais j'ai plus d'expérience que toi. J'ai lu sur la porte d'un cimetière cette inscription : « Passant, par où tu passes, j'ai passé; par où j'ai passé, tu passeras. » Eh bien ! figure-toi que je suis le cimetière et toi le passant !

Je ne sais pourquoi je ne sautai pas au cou de Soupplet, tant je me sentis ému de ses paroles. Le rire qu'il affectait me rendit timide. A quoi bon cette grimace, cette hypocrisie du rire ? Ah ! s'il eût pleuré en me parlant ainsi, je sens que je serais devenu son ami pour la vie et qu'il eût été le mien ; mais il y avait plus de colère que de deuil dans ces sarcasmes.

— Quand tu voudras fouiller mes petits tom-

beaux... je suis à ta disposition, continua-t-il.

— Non, merci ! me hâtai-je de répondre.

— Tu as tort; ce serait une précaution.

— Je n'en veux pas contre la douleur.

— Et contre le mépris ?

Le mot était plus que cruel; il était infâme, s'il s'appliquait à des douleurs filiales ressenties. Soupplet s'était croisé les bras; une sérénité hautaine donnait presque de la beauté à sa figure. Il me fit peur, et je l'aimai moins en le trouvant si calme, si résolu dans son désenchantement.

La cloche, en nous rappelant à l'étude, m'épargna l'embarras de continuer un entretien qui me gênait et qui m'offensait.

Pauvre Soupplet ! que s'est-il donc passé dans sa famille ? et que peut-il se passer d'assez grave pour aigrir à ce point les sentiments les plus légitimes ? Un fils condamner son père, oser formuler une sentence, et ne pas mourir de cet effort ! Quant à moi, je ne survivrais pas à une pareille douleur. Je m'efforcerai à l'avenir de n'être plus si fier de la belle position de M. de Lartil : je rendrais Soupplet jaloux, j'ajouterais une amertume à toute celle qui emplit déjà son cœur. Qui sait si je n'ai pas contribué par mon orgueil naïf et involontaire à fortifier en lui ces dispositions détestables qui le poussent à la misanthropie ?

C'est demain jour de sortie...

CHAPITRE VI

Lundi matin.

Je suis rentré bien triste, avec un fardeau bien lourd sur le cœur. Hier au soir, j'avais peur de rencontrer Soupplet : il m'eût véritablement épouvanté, et sa raillerie eût donné à l'inquiétude que je ressens des proportions terribles. Mais lui n'est rentré que ce matin, frais, joyeux ; il paraît qu'il y avait un grand dîner chez son père, et il a raconté avec enthousiasme les splendeurs de ce festin.

Quant à moi, je n'ai eu ni fête ni surprise. En arrivant, à dix heures, à la maison, j'ai trouvé, comme d'habitude, le couvert mis pour le déjeuner, le salon désert, et, avant même que j'eusse interrogé Valentin, le valet de pied, celui-ci m'avait dit selon l'usage invariable :

— Monsieur est dans sa bibliothèque, madame est dans sa chambre.

J'ai été embrasser ma mère ; elle a paru surprise de me voir.

— Tiens ! c'est donc aujourd'hui dimanche? m'a-t-elle dit en achevant de cacheter une lettre. Si je l'avais su, je t'aurais réservé ma journée. Après tout, si tu n'as rien de mieux à faire, si tu n'as pas de rendez-vous avec quelque camarade, tu peux venir avec nous.

— Avec vous? il y a donc une partie arrangée? Est-ce que Geneviève en sera?

Ma mère sourit faiblement et me répondit :

— Je ne sais si nous verrons Geneviève ou sa mère... mais je dois visiter une collection de tableaux avec M. Richemond.

— Ah !

Je devrais aimer M. Richemond, puisque ma mère a une grande confiance en lui, puisque mon père semble l'estimer. C'est presque un membre de la famille. Sa visite quotidienne est attendue, et son absence dérangerait quelque chose à l'ordre intérieur du logis. Doux, discret, complaisant, il remplit toutes les missions dont on veut bien le charger, et, pendant les sorties obligées de mon père, que ses fonctions retiennent si souvent dehors, il est le lecteur, l'homme de compagnie de ma mère. Je n'ai jamais surpris sur sa bouche une médisance : je l'ai même entendu quelquefois, quand il arrive à madame de Lartil de se plaindre du veuvage somptueux qui lui est fait par les occupations de

son mari, je l'ai entendu défendre l'ambition légitime de mon père, et calmer par de grands éloges cette révolte du sentiment intime de ma mère. Il est plein d'indulgence pour moi ; par instants je crois qu'il me flatte, et, sans lui savoir gré de cette faiblesse, je ne saurais m'en irriter.

Eh bien! malgré tout, je ne puis aimer M. Richemond : j'en suis jaloux. Il me semble qu'il garde ma place, et qu'un jour viendra où j'aurai le droit de le prier poliment de me céder le bras de ma mère pour aller à l'Opéra ou aux Italiens, de me céder le privilége d'applaudir le premier mon père et de me porter seul garant de ses talents et de sa gloire. M. Richemond n'est pas un parasite : il possède une fortune modeste qui lui donne l'indépendance et qui lui permet de faire des cadeaux au jour de l'an, d'être généreux envers nos domestiques, de payer en quelque sorte devant la malveillance la rançon de cette hospitalité de tous les jours. Je ne puis trouver en lui un motif de le mépriser; mais il me semble pourtant qu'à sa place j'aurais plus de scrupules et que la véritable amitié est plus fière, se fait plus souvent désirer.

J'éprouve donc une véritable répugnance à me trouver en tiers entre M. Richemond et ma mère. Il a son fauteuil dans le salon, à l'angle de la cheminée et en face du fauteuil de madame de Lartil. C'est moi qui ai l'air d'un visiteur : voilà pourquoi je refusai d'aller voir cette collection de tableaux.

— Tu as tort, me dit ma mère: ce serait une occasion de t'instruire, de te distraire!

Le calme avec lequel cette observation était faite n'était pas de nature à m'exciter beaucoup.

— C'est pour vous instruire que vous y allez? demandai-je à mon tour.

Madame de Lartil sourit.

— Pourquoi pas? On s'instruit à tout âge. C'est surtout pour me distraire. Il faut bien tuer quelques heures dans la journée.

Un petit soupir, entrecoupé d'un léger bâillement, me prouva la sincérité de la réponse.

Pourquoi ai-je craint alors de prendre la jolie main que ma mère posait machinalement sur le dos d'un fauteuil? Pourquoi n'ai-je pas ouvert les bras, ouvert mon cœur à cette mère si douce et si belle, et pourquoi ne lui ai-je pas dit :

— Veux-tu me sacrifier ta promenade? Nous causerons, tu ne t'ennuieras pas; je te raconterai un tas de choses qui n'ont pas le sens commun, mais qui ont besoin d'être confiées.

J'eus peur d'être ridicule: ma mère se serait étonnée de la mélancolie d'un grand garçon qui paraît n'avoir rien à envier. Elle eût peut-être demandé conseil à M. Richemond pour me répondre. Et puis, qu'aurais-je dit? Ai-je véritablement une confidence à faire? Ai-je quelque chose à raconter?

Mon père a une fort belle bibliothèque : il laisse

ma mère acheter des tableaux pour le salon, pour les chambres, pour une sorte de serre où les fleurs se trouvent si mal, qu'on finira par y placer des chefs-d'œuvre; mais lui, il ne recherche que les livres. On cite sa collection des moralistes : elle est complète et magnifiquement reliée. Quand M. de Lartil a fait bâtir l'hôtel que nous habitons rue de Courcelles, il a tenu essentiellement à une grande galerie pour placer ses livres tout à l'aise dans des armoires d'ébène sculpté, entre lesquelles sont placés des bustes d'orateurs français.

La collection est complète aussi : elle commence à Mirabeau et finit au général Foy. Une statuette de Démosthène, en bronze, se dresse sur un socle de marbre au milieu de la cheminée. Cette bibliothèque est d'une richesse sévère; elle ne peut convenir qu'aux méditations solennelles d'un homme d'État.

Je n'ai jamais pu y faire mes devoirs sans me sentir intimidé de la chétive besogne que j'accomplissais dans la société de tant de grands hommes. Des rideaux de velours brun encadrés dans une large bande de tapisserie armoriée, une tapisserie à laquelle Geneviève et sa mère ont travaillé, forcent la lumière au respect avant de la laisser pénétrer. Un grand lustre de cuivre, qu'on n'allume jamais, est suspendu au plafond; les fauteuils sont en bois noir; le tapis est de couleur grise, presque blanc, comme pour défier l'encre d'un

écrivain, maître de ses mouvements, de le tacher jamais.

Comment l'âme d'un fils peut-elle trouver à se loger dans les encoignures de cette bibliothèque d'homme d'État? Quand j'évoque la belle galerie de mon père avec ses livres aux reliures dorées, ses meubles hautains dans leur uniforme, il me semble que j'évoque un ennemi de ma jeunesse et de mes espérances qui me menace et me dit :

— Tu y viendras, tu y resteras, tu y perdras gaieté, espoir; mais je t'enseignerai l'ambition.

Une seule chose rit dans cette solitude auguste : c'est un joli miroir de Venise placé tout justement en face du bureau, au-dessus d'un des bustes, entre deux corps de bibliothèque. Pourquoi cette glace est-elle là? par quel hasard, par quelle ironie, par quelle intention philosophique? Mon père a-t-il voulu que, quand il est assis, quand il travaille, ce miroir fût, comme sa conscience, étalé devant lui pour lui dire : « Souviens-toi d'être vrai; regarde-toi avant de regarder les autres; connais-toi toi-même!... »

Ce que je sais bien, c'est qu'un jour, pendant les vacances, je griffonnais je ne sais quoi sur ce bureau et je ne sentais pas l'inspiration venir. Je regardais au plafond, d'où l'esprit ne descendait pas; j'interrogeais tous les livres rangés comme des laquais galonnés et dorés pour voir penser leur jeune maître, qui ne pensait pas suffisamment.

Digitized by Google

Tout à coup j'aperçus un camarade en face de moi, l'œil ennuyé, les cheveux ébouriffés, tout rouge et bâillant.

C'était moi qui me surprenais ainsi dans une minute de vocation impuissante et ridicule; c'était moi qui me moquais de moi-même.

Mon père, s'il lui arrive de lever les yeux jusqu'à ce miroir, ne doit y rencontrer qu'un reflet décent, poli, distingué comme son visage. Il sait bien, lui, ce qu'il veut, ce qu'il a à écrire, et jamais il n'a manqué l'occasion d'un discours annoncé, jamais il n'a hésité devant une formule : aussi cette glace est-elle pour lui pleine de flatteries; aussi tous les livres semblent-ils lui sourire par leurs dos dorés et leurs titres étincelants.

Quand j'entrai dans la bibliothèque, mon père était debout, les bras croisés, devant le buste de Mirabeau. J'hésitais à m'avancer, craignant de troubler une méditation, un tête-à-tête entre l'homme politique moderne et le grand orateur de la Révolution; mais la porte, en s'ouvrant, m'avait trahi. M. de Lartil se tourna à demi; et, en vérité, j'eusse été M. de Brézé venant chasser l'assemblée au nom du roi, que mon père n'eût pas imité plus fidèlement l'air fier de Mirabeau jetant un défi à la puissance des baïonnettes.

M. de Lartil croyait être dérangé par un domestique. Sa figure s'adoucit quand il me reconnut; il garda ses bras croisés.

Digitized by Google

— Ah! c'est toi, mon ami! Tiens! c'est donc aujourd'hui dimanche?

Je tressaillis. Ma mère avait laissé échapper la même exclamation. On ne m'attendait pas à la maison paternelle; on perdait le souvenir de mes jours de sortie.

— Est-ce que je vous dérange? demandai-je à mon père en allant l'embrasser.

— Tu ne me déranges jamais, mon ami, me répondit M. de Lartil avec courtoisie plutôt qu'avec effusion : tu me déranges d'autant moins que j'ai à te gronder.

— Moi?

— Oh! peu sévèrement. Tu es bientôt un homme : je n'ai pas à te mettre en pénitence; je veux te donner des conseils.

— Je vous écoute, mon père.

J'avais peur : ce début me semblait de mauvais augure.

— Il paraît qu'on se révolte au lycée, qu'on veut chasser les professeurs, et que tu es au premier rang des insurgés!

Je regardai le buste de Mirabeau. S'il avait pu m'inspirer quelque belle réponse, intercéder pour moi!

— Comment! on vous a parlé de cela? demandai-je confus, balbutiant, à M. de Lartil.

— C'est par hasard. J'ai rencontré le proviseur; je m'informais de tes études, j'ai eu le bulletin de

tes insurrections. Écoute, mon ami. Je sais ce que c'est que cette folie de la jeunesse : j'ai passé par là. De notre temps, c'était pis encore : les petits complots de collége poussaient quelquefois les jeunes conspirateurs dans la rue. Je me rends donc bien compte de l'entraînement, de la facilité avec laquelle, à ton âge, on croit que tous les maîtres sont des ennemis... Mais tu es mon fils; je veux que tu apprennes de bonne heure l'ordre, la discipline. Il n'y a pas de caractère solide, pas d'éducation, pas de société, sans le respect... Je n'ai plus d'ambition pour moi-même. Me maintenir honoré dans la position que je me suis acquise, voilà mon but pour moi; mais tu peux relayer la gloire de ton père, et je serais heureux de voir que tu te préparasses à cette tâche, qui a ses difficultés, par une tenue sévère, un soin minutieux de tes relations. Prends-y garde, mon enfant; il n'est jamais trop tôt pour commencer l'apprentissage des fonctions civiles... Tu m'as compris!... Tu te repens de cette escapade... Je ne t'en demande pas davantage. Laisse les mutins se gâter; tu es destiné à leur faire honte, et... qui sait?... à leur faire peur plus tard!

J'avais écouté muet, immobile, ce petit discours paternel, et je sentais chaque parole de mon père tomber sur moi comme un flocon de neige. Ah! Mirabeau! toi aussi, on voulait te rendre sage, empêcher la passion qui bouillonnait en toi de s'agiter, de soulever ta poitrine; on t'appelait l'*Ouragan*,

toi qui devais être la tempête! Tu te révoltais; mais moi, je n'ai pas ton génie... et j'aime mon père. Une seule chose est commune entre nous : je le sentais dans cette solennelle bibliothèque, en présence de ce buste, c'est l'énergie du cœur, le besoin de la vie, l'ardeur d'aimer, la passion.

Oui, cette neige, en tombant, se consumait vite. Mon cœur brûlait : je retenais des larmes, non de confusion et de honte, des larmes de désir, et, en même temps, le souvenir de Soupplet, mon camarade de la pension, suscitait en moi, je ne sais comment, une tentation de raillerie, de sarcasme. Une voix ironique, moqueuse, me disait, me criait : — On te juge! mais tu prendras ta revanche : tu jugeras ton juge. La raison émancipe les enfants, et la passion les rend majeurs avant l'âge.

CHAPITRE VII

Lundi soir.

La classe du matin ne m'a pas suffi pour transcrire toutes mes impressions. Fais-je bien de continuer et de reprendre ce soir cette confidence? Pourvu que personne n'entr'ouvre jamais ce cahier! pourvu que mon père ne se doute pas de ce que j'ose entreprendre!

Comme M. de Lartil avait achevé sa douce admonestation, je crus que la meilleure preuve à donner de mon respect pour l'autorité, quand l'autorité se fait aimer, c'était ma sympathie pour mon vieux maître d'étude, et je répondis fort ému que je n'étais pas un révolutionnaire si farouche, puisqu'au lieu de chercher mes confidents les plus intimes parmi les émeutiers de mon âge, je m'efforçais de trouver un ami, un ami sérieux dans un de mes surveillants.

Digitized by Google

Cette confidence parut surprendre mon père.

— Ce maître d'étude est donc un homme bien distingué? me demanda-t-il avec un air de doute qui laissait voir une flatterie pour moi.

— Certes! je le crois à la hauteur de toutes les situations.

— Alors, pourquoi cet homme de génie est-il enfoui dans cette misère?

— Il aura manqué d'habileté.

— Oui, c'est là l'excuse de ceux qui n'ont pas eu d'esprit de conduite : on flétrit les vainqueurs du nom d'*habiles*.

— Oh! celui-là, mon père, ne flétrit personne. Doux, résigné, il n'a jamais un mot amer sur les lèvres. Poussant la discrétion jusqu'au scrupule, il n'a pas voulu me permettre de l'appeler *mon ami* avant que vous ne l'eussiez permis vous-même.

— C'est un sage, je le vois, dit avec un sourire M. de Lartil, qui promena son regard autour de lui comme pour prendre à témoin ses moralistes.

— Oui, mon père, c'est un sage, et qui me paraît avoir beaucoup souffert. Je voudrais bien que vous le prissiez en estime, et qu'à l'occasion...

— Ah ! il t'a laissé voir que je lui serais utile?

Je sentis une raillerie dans ces paroles; je répliquai avec fermeté :

— Il redoute beaucoup, au contraire, la confidence que je vous fais aujourd'hui.

— Ce monsieur croit donc que j'ai des préjugés sur la naissance, sur la position sociale?

— Il ne vous connaît pas assez.

— C'est bien! je le verrai... Je parlerai de lui à ton maître de pension. Si, en effet, le sort a été injuste (ce qui me semble paradoxal) envers un homme de mérite, je me ferai un devoir et un plaisir de réparer cette injustice. Mais, mon pauvre ami, j'ai bien peur que ton ignorance des hommes ne t'ait égaré.

— Vous le verrez, mon père; vous l'étudierez.

— C'est bien. Comment le nommes-tu?

Et M. de Lartil ouvrit un petit agenda en cuir de Russie sur lequel il a l'habitude de prendre des notes. Je ne sais pourquoi mon cœur se mit à battre avec violence.

— On le nomme M. Fillotreau, répondis-je.

A ce nom, mon père, si calme, si froid, si solennel d'habitude, poussa un cri et frappa ses mains l'une contre l'autre, comme si j'avais fait surgir un serpent. Une horreur singulière, une haine terrible mirent des flammes dans ces yeux qui s'étaient toujours doucement éclairés pour moi, mais qui n'avaient jamais eu tant d'étincelles et tant de foudres. Ses lèvres, subitement crispées, pâlirent sous le souffle haletant qui sortait de la poitrine. Je restai muet de surprise devant cet étrange bouleversement; j'attendais mon arrêt. Je pensais moins à M. Fillotreau qu'à moi-même, ou plutôt je sen-

tais que cette colère inflexible nous menaçait tous les deux, et, loin de nous empêcher de nous unir, joignait nos deux cœurs pour les percer ensemble.

M. de Lartil eut rapidement la conscience et le repentir de l'émotion qu'il avait laissé surprendre : il se croisa les bras, fit quelques pas et revint à moi, calme, refroidi, souriant. J'oubliai tout pour admirer cette puissance de volonté.

— Ainsi, M. Fillotreau me fait demander la permission d'être ton ami? me dit mon père avec ironie.

— Ce n'est pas lui qui vous adresse une demande; c'est moi.

— Toi! es-tu donc si dépourvu de camarades, qu'il te faille l'intimité de ton maître d'étude?

— Des camarades ne sont pas des amis; ce sont des rivaux, des envieux.

— Et avec qui veux-tu vivre dans ce monde, sinon avec ceux qui te porteront envie? Il ne me convient pas, en tout cas, que tu demandes des conseils à un homme...

— Que vous a-t-il donc fait? ne pus-je m'empêcher de dire avec vivacité, en interrompant M. de Lartil.

— Oh! rien.

— Il est pauvre, il a souffert; peut-être son malheur l'a-t-il rendu injuste... peut-être a-t-il méconnu la protection que vous lui accordiez?

M. de Lartil avait toujours les bras croisés. Ses

yeux étaient presque fermés; on eût dit qu'il ne voulait ni faire aucun mouvement, ni laisser interroger ses regards, de peur de trahir une impatience, une colère indignes de lui. Il ne me répliqua pas; il laissa tomber dans le silence solennel de la bibliothèque cette interrogation faite avec angoisse. Mais j'étais bien décidé, pour la première fois de ma vie que j'osais tenir tête à mon père, à provoquer une explication.

Au bout de quelques secondes, je m'armai de courage.

— Ainsi, mon père, vous me défendez cette liaison?

— Remarque, mon enfant, que c'est la première fois qu'il m'arrive d'intervenir dans tes petites affaires.

— C'est que c'est la première fois, mon père, que je vous consulte.

— Et la dernière, sans doute, n'est-ce pas, Philippe? Aie donc la fierté de ta révolte!

— Je ne me révolte pas.

— Non; mais tu ne te soumets guère.

— Je voudrais être persuadé.

— Ah!

M. de Lartil ouvrit les yeux tout grands, me regarda et dit avec un léger tressaillement dans la voix :

— Depuis quand les fils soumis ont-ils besoin qu'on leur donne des raisons?

— Depuis l'âge de raison, mon père!

— Si c'est ainsi qu'on vous enseigne le respect!

— Oh! c'est pour mieux vous respecter que je vous supplie de fortifier mon obéissance. Je ne suis ni un ingrat ni un révolté.

— Et si je refuse de vous satisfaire?

Jamais, je crois, mon père ne m'avait parlé ainsi, de ce ton froid, irrité, en affectant de ne pas me tutoyer. Je me sentis redevenir tout petit enfant, et pourtant le combat durait en moi. Fallait-il croire encore à l'infaillibilité de ce pouvoir tout-puissant dont je n'avais jamais discuté les décisions, et qui m'avait toujours guidé, poussé dans la vie? Ou bien allais-je, sur un instinct douteux, sur un sentiment affectueux pour un étranger, sentiment qui m'égarait peut-être, allais-je entrer en rébellion ouverte? Cette force qui me poussait à résister, et cette faiblesse enfantine qui me conseillait de céder, amenèrent des larmes dans mes yeux.

— Je vous en conjure, mon père, repris-je avec une énergie tremblante, dites-moi ce que vous avez à reprocher à M. Fillotreau. Si sa figure a un masque, ne craignez rien, je l'arracherai; si son cœur est faux, je n'approcherai pas de lui mon cœur... Vous pouvez tout me confier, je suis d'âge à tout comprendre. De combien d'années s'en faut-il que je sois un homme?

— Si tu es un homme, tu n'as pas besoin d'autre

ami que ton père, me répliqua M. de Lartil en me tendant les deux mains.

Je cédai à cette sorte de caresse, la première qui ne fût pas le baiser banal et quotidien. Je mis mes mains dans celles qui m'étaient tendues; j'osai secouer celles-ci avec force.

— Soyez mon ami, le voulez-vous? répondis-je. Je n'aurai pas besoin d'en chercher d'autres.

J'ai cru qu'à ce moment, vaincu par cet élan de mon âme qui renouvelait, en quelque sorte, l'affection filiale, mon père m'attirerait à lui, me presserait sur son cœur, me demanderait les motifs de cette ardeur de tendresse dont je cherchais l'assouvissement. Mais il se borna à quelques paroles d'une affabilité presque cérémonieuse dans lesquelles je sentais le désir de rétablir la distance un peu supprimée par cette scène de quasi-effusion. Sorti, par un brusque mouvement, du cadre inflexible et doré dans lequel sa dignité d'homme d'Etat se fait contempler de tous et de sa famille, mon père, qui est l'homme du devoir, y rentrait bien vite, non par sécheresse de cœur, mais par conscience de fonctionnaire.

Ah! pour bien aimer, il faudrait ne faire qu'aimer.

M. de Lartil me parla de la nécessité de ne pas tout connaître et de ne pas tout pénétrer. Était-ce un conseil absolu ou une allusion à mon insistance malencontreuse?

Digitized by Google

— On ne s'appliquerait à rien, me dit-il, et on ne se satisferait de rien, si l'on poussait toujours en avant la curiosité de son esprit. L'homme prudent se fait à lui-même des frontières et délimite le champ de son activité.

Cette harangue se prolongea sans que je pusse l'interrompre par une objection dont je n'avais plus le courage. Satisfait de mon silence, M. de Lartil parla jusqu'à ce qu'on vînt nous prévenir que le déjeuner était servi. Ce fut la conclusion de cette conférence qui semble ne m'avoir rien appris, et qui, je le crains, a ouvert dans mon cœur un abîme. Soupplet avait cruellement raison.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Le déjeuner fut silencieux. Vers la fin, ma mère commanda la voiture.

— Est-ce que vous emmenez Philippe? lui dit mon père en me regardant.

— Non; Philippe m'a refusé.

Je crus que mon père allait m'offrir de l'accompagner dans une promenade ou dans des visites; mais s'il eut la tentation de m'emmener, ce fut une tentation fugitive.

— Vous allez chez madame Fortin? demanda ma mère à son tour, au moment de quitter la salle à manger.

— Peut-être, répondit mon père.

— Priez-la de venir ce soir : Philippe aura du plaisir à retrouver Geneviève.

— Je transmettrai votre invitation... Mais si vous écriviez?

— Oh! c'est bien inutile; votre éloquence suffira.

Et ma mère sortit.

Je crus remarquer une ironie voilée dans ces dernières paroles. Pourquoi devenais-je tout à coup si perspicace? Mon père avait souri.

— Est-ce vrai, me dit-il quand nous fûmes seuls, que tu aurais du plaisir à voir Geneviève?

— Sans doute! repartis-je, assez étonné que l'on me consultât.

— Eh bien! j'inviterai la famille Fortin de ta part. A ce soir, mon ami.

Ce dernier mot fut-il dit avec toute la tendresse que je rêvais?... je l'ignore; mais je me sentis bien seul, bien triste, bien découragé, quand je me retrouvai en présence de moi-même. Je n'osai pas monter dans ma chambre, m'y enfermer et pleurer, comme j'en avais bonne envie. Les domestiques eussent fait des commentaires; on eût supposé que j'avais été grondé, mis en pénitence. Je pris mon chapeau et je sortis avec rage.

— A quoi bon, me disais-je, ces jours réservés à la famille dans l'éducation des lycées? Je suis plus abandonné ici que dans ma pension; ma mère ne se soucie pas de me faire partager ses émotions artistiques; mon père vient de m'offrir son amitié, et s'en va seul voir d'autres amis!... Ce soir, par grâce, et pour que je ne sois pas trop maussade, on me permet une récréation avec une petite amie, avec une camarade!

Je courus au Palais-Royal. Je savais que les élèves

du lycée, ceux de ma classe du moins, avaient adopté un estaminet et, dans l'estaminet, une salle pour eux, de façon à y établir une sorte de cercle. Mon entrée fit sensation : c'était la première fois que j'allais au rendez-vous donné invariablement les samedis soir.

— Vive Lartil! s'écria Vergniaud, qui préside cette société et qui a sa pipe réservée, mise à part derrière un grillage. Il va payer sa bienvenue.

— Tout ce que vous voudrez! répondis-je... Soupplet n'est pas ici?

— Non. Est-ce que tu ne venais que pour lui?

— Je viens pour vous tous! repartis-je avec vivacité. Faites-moi place; je régale. Un punch incendiaire et des cigares! Garçon!

En moins d'une heure j'avais dépensé vingt-cinq francs. Je bus démesurément, avec colère, et je ne me grisai pas. Je fumai sans désemparer; je jouai aux dominos jusqu'à six heures, et si je n'oubliai pas famille, dîner, réunion du soir, dans cette tabagie, c'est que tous mes camarades, qui étaient attendus, les uns chez leurs parents, les autres chez leurs correspondants, me quittèrent l'un après l'autre et me laissèrent seul.

J'eus des poignées de main, des protestations pour mon argent; on me jura une amitié éternelle. A la bonne heure! Je me déniaisais, je n'étais plus si naïf! Il ne me manquait plus que de faire la connaissance d'une ingénue de Bobino ou d'une

modiste de la rue Vivienne. Des camarades généreux me firent des offres de présentation, de cession et d'association. Je riais de tout cela. Aujourd'hui, ce souvenir me révolte. Pourquoi vivent-ils ainsi? Est-ce qu'ils sont malheureux chez leurs parents? Est-ce qu'ils n'ont personne à aimer?

Je revins à pied jusqu'à la rue de Courcelles. J'avais besoin de dégager mes poumons de l'air empesté qui les gonflait : je marchais vite, et, ne voulant penser à rien, je m'amusais à me répéter à demi-voix mes vers que je ne cherchais plus à finir et qui faisaient un singulier contraste avec les excès de la journée:

Belles nuits du printemps, etc...

Quand je rentrai, ma mère était au salon en tête-à-tête avec M. Richemond.

— Vilain enfant! me dit-elle; de quel cabaret sors-tu? Tu as fumé.

— Philippe vient de son cercle! dit M. Richemond avec son éternel sourire d'intercession.

Je faillis répondre :

— Je viens du seul endroit où j'aie trouvé un bon accueil et des amis.

Mais je ne répondis rien.

— Cours bien vite à ta toilette, me dit ma mère avec indulgence. Ton père serait choqué de te voir ainsi; d'ailleurs, nous attendons madame Fortin.

Je sortis pour monter à ma chambre. Dans l'escalier je ne pus éviter mon père qui descendait de chez lui. Il regarda mes mains, salies à force de remuer les dominos; il fronça le sourcil en flairant l'odeur qui s'exhalait de mes vêtements, de ma bouche, de tout mon être.

— Est-ce que tu as passé la journée avec ton maître d'étude? me demanda-t-il d'une voix brève.

Je me sentis offensé de ce reproche, qui injuriait par allusion l'excellent M. Fillotreau.

— J'ai passé la journée avec des fils de famille comme moi, mon père! répondis-je fermement; avec des camarades que leurs parents laissent libres.

— Eh bien! je ne fais mon compliment ni aux parents ni aux enfants. J'espère, en tout cas, que c'est la première et la dernière fois que tu reviens dans cet état.

Je levai la tête comme pour un défi. Je vis que mon père était correctement rasé; sa figure blanche, que ses cheveux grisonnants blanchissaient encore, se reposait fièrement sur une cravate de neige. Deux petits boutons de diamant étincelaient sur les plis de sa chemise. Un léger, un imperceptible parfum flottait sur cette toilette digne, austère, sur ce modèle de l'homme d'État combiné avec l'homme du monde.

Je sentis la distance énorme que le désordre de mon costume mettait entre moi et mon père. Je me dis que si je m'appliquais à être beau, in-

faillible, soigné, parfumé ainsi, j'acquerrais peut-être les vertus qui donnent cette placidité, cette sûreté de maintien, de conscience. Je balbutiai quelques mots, je me courbai et je montai l'escalier quatre à quatre jusqu'à ma chambre. Là, je fis une ablution profonde, complète ; je me donnai un baptême par immersion, pour effacer toutes mes souillures. Je me rappelai que Geneviève déteste le cigare, et qu'aux vacances dernières, à la campagne, elle m'a fait jurer de ne pas fumer. C'est bien innocemment que j'ai été parjure, et si elle savait pourquoi, la chère petite amie, elle me pardonnerait bien!

Ma rentrée au salon fut saluée d'un murmure approbateur. J'étais tout frais, tout embaumé et, désespérant d'obtenir du premier coup ce teint froid et mat qui est le teint des hommes supérieurs, je puis bien avouer que j'avais usé délicatement de la poudre de riz. Plus tard, pendant le dîner, de peur que Geneviève, qui ne devait venir que pour la soirée, ne s'aperçût de mon raffinement de coquetterie et ne s'en moquât, je m'essuyai à plusieurs reprises le visage et j'espérai arriver ainsi à reprendre mes seules couleurs naturelles. Quant à l'odeur du cigare, je l'avais bien combattue, et j'en avais triomphé.

CHAPITRE IX

Même jour, à la veillée.

J'ai demandé la permission de veiller pour achever d'écrire toute l'histoire de cette journée qui comptera dans ma vie. C'est un point de départ, je le sens, pour une route difficile; mais j'ai du courage... autant que de la tristesse!

Notre maître vient rôder autour des tables pour s'assurer que nous travaillons bien à nos devoirs de demain matin. Je vais cacher un instant ce cahier, pour le reprendre quand cette inspection sera finie...

Vers neuf heures, M. et madame Fortin, accompagnés de Geneviève, furent annoncés par Valentin. Il était temps: je pliais sous le silence.

Le dîner avait été peu animé. M. Richemond et ma mère s'étaient entretenus des tableaux qu'ils avaient vus, des enchères probables de la vente

annoncée. Mon père s'était scandalisé deux ou trois fois des prix fabuleux dont il entendait parler; moi, je n'avais rien dit; on ne semblait pas, d'ailleurs, faire attention à moi. En effaçant les traces de mon orgie de la journée, j'avais repris mon rang dans la famille, à table; j'étais le convive ordinaire, je ne faisais plus scandale.

Quand on passa dans le salon, ma mère alla s'asseoir avec un air de lassitude dans son fauteuil, à l'angle de la cheminée. Je m'aperçus que le feu la gênait et qu'elle n'avait pas de tabouret. Mais, avant que je me fusse élancé, M. Richemond, qui connaît les secrets de l'intérieur mieux que moi, avait déroulé un écran et tiré de dessous son propre fauteuil un petit coussin de velours, qu'il glissa sous les pieds de madame de Lartil. Une autre fois, je jure bien de le devancer.

Mon père se promena de long en large, s'arrêtant parfois pour regarder l'heure ou pour mieux trouver sur place une idée que la locomotion mettait en fuite. Ma mère échangeait, à de rares intervalles, un mot avec son partenaire. Moi, j'étais accoudé à une table, et je m'y appuyais si fortement que l'angle de ce meuble, garni d'ornements en cuivre s'incrustait dans mon coude et finit par me causer une vive douleur. Je regardais la pendule, j'avais hâte de voir Geneviève : c'était la seule figure qui dût me sourire sans réserve et ne me causer aucun désappointement.

M. Fortin est bien l'homme heureux par excellence. Riche, mari d'une femme charmante, père de Geneviève, n'ayant jamais rien risqué et, par conséquent, rien perdu au jeu de la vie, il n'a sur le front que les rides inévitables déposées par l'âge. Si ses cheveux sont blancs, c'est qu'il lui a été impossible de les conserver noirs plus longtemps, et qu'il ne veut pas se donner le souci de les teindre. Il possède un beau château où nous allons passer une partie des vacances; mais cet homme, que toutes les fées ont comblé et qui garde la jolie figure d'un vieil enfant gâté, n'est pauvre que sur un point : il n'a pas d'ambition. Sa femme aurait, dit-on, voulu le pousser à la députation, aux honneurs municipaux : M. Fortin a résisté.

— Si nous étions chez le roi d'Yvetot, a-t-il l'habitude de dire, j'accepterais une place de conseiller. Mais me donner le souci d'affaires auxquelles je n'entends rien, me torturer pour commettre des maladresses et des injustices! à quoi bon?

Mon père l'appelle *Cincinnatus*, et se moque un peu de lui. Il a, d'ailleurs, assez d'esprit pour ne pas se fâcher. Il est bon; voilà pourquoi je suis secrètement de son parti : il adore sa fille, il aimera son gendre.

Madame Fortin a été jolie. Elle a des yeux qui ne s'attiédiront jamais, des yeux de Parisienne. Elle dissimule avec une délicatesse exquise son

mépris réel pour son philosophe de mari. Je me souviens qu'à la campagne elle lui disait souvent :

— Monsieur Fortin, faites au moins couronner vos bestiaux ; ils méritent d'être *primés*.

— Bah ! ils ne sont pas assez bêtes pour avoir plus d'ambition que leur maître.

Madame Fortin voudrait bien avoir un salon politique ou littéraire. Elle envie la position de ma mère ; elle s'étonne que la femme d'un personnage ne trouve pas de rôle à jouer.

— Ah ! si j'étais à votre place ! lui dit-elle souvent.

Je serais tenté de croire que, par instants, ma mère, un peu lasse, lui cède quelque chose de cette place enviée ; et, quand nous avons du monde, madame Fortin assiste madame de Lartil et se charge de soutenir, d'animer, de faire scintiller la conversation

Le contraste est assez frappant entre ma mère et madame Fortin. Celle-ci, brune, grasse, vive, toujours prête pour une partie de plaisir, pour un spectacle, pour un bal, pour un dîner, porte ses robes décolletées comme un officier porte l'uniforme en temps de guerre.

D'une santé qui ne se repose jamais, malgré tout ce qu'on lui demande, elle est, comme le dit M. Richemond, l'orchestre de nos petites fêtes. Elle rit de tout, elle admire tout, elle pardonne tout. Sans méchanceté aucune, elle se dédommage

gentiment de son universelle bienveillance sur son mari, qu'elle appelle « sa pelote » et dans lequel elle enfonce ses épigrammes.

J'aime madame Fortin parce que je m'en sens aimé. Je voudrais parfois être jaloux de la place qu'elle prend dans le salon de ma mère. Des étrangers s'y sont trompés : mais ma mère est la première à lui sourire, à l'accueillir, à trouver bien tout ce qu'elle fait, sous la réserve toutefois de quelques petits sourires qui établissent la différence des deux natures.

Ma mère est la plus belle des deux. Pourquoi sa mélancolie ne fait-elle pas un accueil plus encourageant à ma tristesse ? Quand je la contemple, je l'admire. Elle a des cheveux blonds qui se déroulent en boucles harmonieuses. Sa figure a une placidité qui cacherait bien les secrets, si cette belle âme pouvait avoir d'autres secrets que ceux d'un ennui bizarre. Je le sens bien, ma mère trouve la vie monotone. Rassassiée d'honneurs, d'estime, peu ambitieuse sans doute, jugeant inutile de mettre l'activité vaine du plaisir dans son existence, elle regarde le spectacle de la gaieté des autres sans dédain, mais sans aucune sympathie. Il lui plaît que madame Fortin fasse régulièrement dans son salon le petit bruit auquel le monde accourt ; mais c'est à la condition, pour elle-même, de ne parler qu'à son moment, de ne se mêler que selon son bon plaisir à ce gai caquetage.

Je la comprends. Ce qu'il y a de méditatif en moi vient de ma mère : c'est pour cela qu'elle est douce et indulgente pour moi. Mais ce devrait être une raison aussi pour qu'elle devinât quelque chose de mon inquiétude.

A neuf heures donc, Geneviève entra derrière sa mère. Nos regards s'embrassèrent pendant que nos parents se saluaient. On eût dit que ma chère petite camarade comprenait que j'avais besoin d'un redoublement d'amitié ce soir-là, et qu'elle faisait effort pour m'aimer davantage. Quand elle fut près de moi, je lui tendis la main, et je fus ravi de sentir que sa petite main gantée serrait et secouait la mienne avec force, comme eût fait un homme. Quelle transformation, ou plutôt quel progrès! Geneviève sera plus grande que sa mère. Elle a les mêmes yeux, vifs, brillants; mais elle a les cheveux presque blonds, et sa bouche qui rit si bien sait se reposer de rire. On s'installa : M. Fortin, devant une table chargée d'albums qu'il feuillette chaque fois qu'il ne fait pas le whist, et qu'il feuillette toujours avec un nouveau plaisir; madame Fortin, à côté de ma mère, sur un fauteuil que mon père lui présenta, et derrière lequel il resta tour à tour accoudé ou assis lui-même.

Geneviève et moi, nous allâmes nous appuyer contre le piano. J'étais haletant, et je me demande pourquoi cette émotion. Geneviève est une amie du berceau; je suis plus âgé qu'elle d'un an à

peine; nous avons *gaminé* ensemble, à ce point qu'il y a deux ans j'eusse été fort étonné si je l'avais entendu traiter de *demoiselle*, et qu'elle eût été bien surprise de m'entendre nommer *monsieur*. Jusqu'à onze ans, nous avions, à la campagne, le même costume, elle des robes qui ressemblaient à des blouses, et moi des blouses qui ressemblaient à des robes. On nous a séparés à l'époque de notre première communion : mais il semble toujours que cette séparation est une vacance interrompue et que nous allons reprendre la partie commencée. Nous ne nous déshabituerons jamais du tutoiement qui nous fait frère et sœur.

— Comment vas-tu ? ai-je demandé à Geneviève, dans l'espoir qu'elle me répondrait : — « Je vais mal; je m'ennuie au couvent », et dans la pensée qu'elle me faciliterait par une demi-confidenee l'épanchement de cette douleur qui m'étouffait.

— Je vais bien, me répondit-elle; et toi ?

— Moi !...

Je n'osais dire que j'étais malheureux : elle pouvait se moquer, et je sens que la moquerie de Geneviève eût été un coup terrible.

— Je m'ennuie à la pension! lui dis-je en soupirant.

— Un peu de patience; tu en sortiras dans quelques mois.

— Comme toi tu sortiras du couvent !

— Qui sait ?

— Voudrais-tu te faire religieuse?

— Non, et pourtant !

— Tu aimerais le cloître ?

— On nous fait peur du monde.

— Le monde, le voilà ! Des gens qui causent, qui rient et qui ne s'informent guère de ce qui peut se passer dans de jeunes cœurs comme les nôtres.

Geneviève parut frappée de ces paroles que j'avais dites avec émotion. Elle me regarda d'un de ses plus beaux regards, de celui que j'aime par-dessus tout, parce qu'il a l'éclat, la finesse du regard de sa mère, avec quelque chose de doux, de caressant, que je cherche et que j'entrevois dans les yeux de maman.

— Qu'as-tu donc ce soir, mon bon Philippe?

— Un gros chagrin qui commence.

— Quand finira-t-il?

— Je te répondrai à mon tour : Qui sait? peut-être jamais !

— Conte-moi cela : je te trouverai une consolation.

— Toi?

Je regardai Geneviève. Elle me parut une jeune fille nouvelle que je n'avais pas encore vue. Sa bouche, qu'un sourire avait entr'ouverte, tremblait doucement : sa poitrine se soulevait et elle ôtait avec vivacité ses gants, comme s'il eût fallu opérer bien vite le pansement d'une blessure.

Je ne sais si Geneviève me consolera des dou-

leurs dont j'ai le pressentiment; mais je sais bien que je lisais en elle une admirable bonne volonté de tendresse. Hier, elle a cessé d'être pour moi une simple camarade. Je pris sa main qu'elle n'osa plus retirer de la mienne : nous fûmes quelques minutes silencieux, nous regardant et cherchant l'un et l'autre à deviner ce que nous pourrions nous dire et nous répondre. Quant à moi, il me semblait que mes peines de la journée n'étaient que le mécontentement d'avoir attendu jusqu'au soir pour retrouver ma chère Geneviève. Elle finit par rire tout à fait, mais d'un rire qui palpitait en silence pour se moquer, et tout à la fois pour m'avertir de n'avoir pas peur de cette moquerie.

— Eh bien! me dit-elle enfin, j'attends tes confidences.

— Que veux-tu que je te dise? Ce sont des meurtrissures du lycée, de la pension.

J'avais presque honte de n'avoir que des douleurs de lycéen à faire plaindre.

— Le couvent m'aidera à comprendre : dis toujours.

— Au fait, repartis-je, empressé d'interroger plutôt que de répondre, toutes les prisons se valent. Que fais-tu, Geneviève, quand tu t'ennuies en classe.

— D'abord, monsieur, je ne m'ennuie jamais.

— Quand tu as une contrariété?

— Je dis une petite prière... cela nous est recom-

mandé... Et puis, je pense aux vacances passées ou aux vacances prochaines, à nos promenades... Je vais au bois de *Fouchy*... le loup n'y est pas.

Je voudrais être un grand écrivain pour peindre la figure rieuse et tendre de Geneviève quand elle me parlait ainsi.

— C'est bien vrai? tu penses à cela et cela te suffit?

— Oui.

— Cela devrait me suffire aussi. Est-ce que tu as des amies au couvent?

— Beaucoup, et pas une pourtant. Depuis quelques mois celle qui était ma préférée me fait des *cachoteries*.

— Et toi, lui en fais-tu?

— Certainement. Crois-tu, par exemple, que je vais lui raconter demain l'inquiétude avec laquelle je rentrerai! Je penserai à toi, j'en suis sûre : est-ce que je peux lui parler de toi?

Elle rougit, et je me sentis rougir. Le monde, au collége et dans les couvents, est-il déjà à ce point perverti que l'amitié la plus loyale, la plus pure, la plus fraternelle ne puisse être racontée? Geneviève n'oserait parler de moi!... et à qui donc pourrais-je parler d'elle?... Soupplet n'aurait-il pas des sourires d'ironie?... Un seul cœur serait sans doute assez discret, assez pur pour recevoir la confidence de cette chaste amitié : le cœur de M. Fillotreau. Mais puis-je espérer encore qu'il sera mon ami?

Digitized by Google

Mon père n'a-t-il pas essayé d'ébranler ma foi? D'ailleurs, je dois l'avouer, en écoutant, en regardant Geneviève, j'oubliais un peu M. Fillotreau. Je m'imaginais qu'un secret nouveau naissait entre elle et moi, un secret que nous ne devions communiquer à personne.

— Ah! si je pouvais t'écrire! dis-je à Geneviève.

— M'écrire! pourquoi donc? me répondit-elle. Nous nous voyons si souvent! Il vaut bien mieux parler!

— Tu as raison.

Et, reconnaissant une fois de plus le tact, la réserve, la candeur, le charme décent de mon amie, la justesse aussi de ses réponses, moi qui cherchais un dépositaire de mes secrets, je n'osai rien lui dire. Je m'efforçai de rendre la conversation banale. D'ailleurs, ce fut pour peu de temps : à dix heures, mon père me montra la pendule.

— Allons! Philippe, le devoir avant tout.

Le devoir! où donc était-il? ne consistait-il pas précisément à me garder, à m'aimer, à dissiper l'amertume dangereuse avec laquelle je partais? Je pris congé de toute la société. M. Fortin me demanda quand je serais bachelier; il m'avoua que, quant à lui, il n'avait jamais pu passer un examen. Ma mère me mit un baiser sur le front, mon père me serra la main et me reconduisit jusqu'à la porte du salon, en me disant tout bas :

— Songe à ce que je t'ai dit. Prends garde aux mauvaises relations. Sois un homme.

Madame Fortin me parla des vacances de Pâques; M. Richemond ne me parla de rien. Quant à Geneviève, elle ne me dit ni adieu, ni au revoir. Nous nous tenions par la main, et quand mon père m'avertit de partir, elle retira sa main de la mienne qui garda quelque temps la moiteur laissée par le contact. Ce fut tout l'adieu, le plus simple et le plus cordial. Je secoûai la tête en la regardant et je vis passer dans ses yeux une belle larme.

Ah! chère Geneviève, je me souviendrai de cette larme dans mes heures de faiblesse, de haine et d'impiété; elle me rappellera l'énergie de ton amitié, ta croyance en moi, ton espérance en Dieu.

CHAPITRE X

Je m'aperçus, en revenant à la pension, que j'avais un horrible mal de tête. Je me couchai avec dégoût. Le dortoir me parut une odieuse salle d'hôpital. Tous mes camarades, qui ronflaient bruyamment, avaient l'air d'exhaler une plainte; ils cuvaient pourtant leurs joies de famille, bonnes, grossières. Je m'imaginai que l'atmosphère était épaissie et corrompue par toutes ces haleines qui épanchaient le parfum du dîner paternel ou les miasmes de l'estaminet du Palais-Royal. Je me faisais un scrupule de penser à Geneviève dans ce milieu suspect, et pourtant je ne pensai qu'à elle. Je suis bien sûr qu'elle a pensé à moi. Vers minuit, je fermai les yeux : c'est que ma petite amie, ma chère sœur, priait peut-être à ce moment pour moi.

Aujourd'hui, je n'ai pas osé aborder M. Fillotreau; j'ai évité Soupplet. J'ai pris le plus de temps

possible à mes devoirs pour écrire en détail les événements et les impressions de ma journée. Il est dix heures, la veillée finit; je vais essayer de reposer, je suis bien las. Demain, sans faute, à la première récréation, je parlerai à M. Fillotreau, je lui raconterai fidèlement ma conversation avec mon père. Soupplet m'a interrogé. J'ai joué la comédie de la migraine pour n'avoir pas à lui répondre : il a souri, il n'est pas ma dupe; je ne serai jamais la sienne.

12 novembre. Étude du matin.

Ce n'est pas M. Fillotreau qui surveille l'étude. Serait-il malade? Je suis inquiet... Soupplet me demande des nouvelles de ma migraine. Je lui avoue que je vais mieux.

— Il n'y paraît pas à ta figure, me réplique mon voisin.

Cette ironie est insupportable. Je me fâcherai si bien, que Soupplet n'osera plus se mêler de mes affaires. Et pourtant, sa perspicacité narquoise pourrait m'être utile. On désarme peut-être les natures défiantes par un abandon absolu, par un épanchement entier, sans réserve!

2 heures, en classe.

Que viens-je d'apprendre? M. Fillotreau est parti ? je ne le verrai plus. Est-il parti volontaire-

ment? Savait-il que mon père me défendait de me lier intimement avec lui? a-t-il craint de m'exciter à la désobéissance? Pauvre homme! il s'est sacrifié: il avait besoin de sa place. En trouvera-t-il une autre?

Hier au soir, pendant que nous montions au dortoir, il est entré dans le cabinet de M. Lambquin. Allait-il porter son congé ou le recevoir? Voilà ce que j'ignore et ce que je saurai. J'ai un remords terrible, je ne puis plus y tenir. J'ai raconté à Soupplet ce qui s'était passé dimanche entre mon père et moi. Il a écouté sérieusement.

— Nous retrouverons le père Fillotreau, m'a-t-il dit, je le jure; nous le ferons jaser.

Soupplet ne pense pas que le pauvre homme se soit immolé de lui-même. Je sens bien qu'il accuse mon père d'avoir provoqué son exclusion. Pourquoi n'aurait-il pas cette arrière-pensée? Je l'ai bien, moi! C'est horrible! Il me faut admettre que M. Fillotreau est indigne de mon amitié, de mon estime, et que mon père a bien agi. Je perds alors une illusion; sinon, je dois croire à une injustice, à un acte de tyrannie.

Pourquoi reculerais-je devant la vérité, quelle qu'elle soit? Soupplet a raison : il vient un âge où les enfants commencent une enquête sur leurs parents. Cette heure a sonné pour moi. J'ai confiance, d'ailleurs. Si sévère qu'il puisse être, M. de Lartil est juste...

Je me souviens pourtant de l'éclair qui traversa ses yeux quand je prononçai le nom de M. Fillotreau. Ce n'était pas du mépris seulement, c'était de la haine.

Même jour, le soir.

J'ai fait une démarche dont je suis fier. Je suis allé trouver mon maître de pension, M. Lambquin. Il a souri avec un peu de rougeur au front quand je l'ai abordé : il avait l'air d'attendre ma visite.

— Monsieur, lui ai-je dit, je vous prie d'excuser la liberté que je prends, et de n'y voir ni une indiscrétion ni un mouvement de révolte. J'étais attaché à un maître d'étude que je crois un homme honorable, M. Fillotreau. Depuis ce matin, M. Fillotreau a disparu : je viens vous demander s'il vous a offert sa démission, ou si vous l'avez chassé?

— Que concluriez-vous de mon refus de vous répondre?

— J'en serais bien malheureux. Je vous en prie, monsieur, faites-moi l'honneur de me dire la vérité. S'il vous faut ma parole que je ne répéterai à aucun de mes condisciples ce que vous m'aurez confié...

— Oh! la chose n'a pas tant de gravité. M. Fillotreau n'a pas su garder la réserve imposée par ses fonctions; il vous avait autorisé vous-même à une familiarité dont le bon exemple et dont la bonne

administration eussent souffert. Je le savais. Je lui en ai fait des reproches... il a compris que sa place n'était plus ici.

— Vous le saviez! m'écriai-je aussitôt; comment auriez-vous pu le savoir si mon père ne vous avait rien dit?

Je vis bien que mon exclamation causait quelque embarras à M. Lambquin. Il avait sans doute promis à mon père de ne pas révéler sa démarche.

— Monsieur, me répondit-il d'un ton solennel, s'il était vrai que ma prudence se fût trouvée d'accord avec la haute raison de M. de Lartil, permettez-moi de croire que je serais fier de cette rencontre.

Cette réponse ne semblait rien m'apprendre : elle me confirmait dans un soupçon terrible.

— J'ai eu bien tort, répliquai-je, de laisser voir mon estime pour M. Fillotreau, puisque cette estime lui a été si funeste. Je me reconnais coupable; mais du moins ne me suis-je trompé qu'au point de vue de la discipline. M. Fillotreau est bien, n'est-ce pas, aussi honorable que je l'avais cru!

— Honorable! honorable!... reprit M. Lambquin en hochant la tête. Ce mot a plusieurs significations. Je n'aurais pas admis chez moi un voleur, un personnage à allures suspectes... mais il a des théories subversives... des idées... Bref, mon jeune ami, tout est pour le mieux. Calmez-vous : M. Fillotreau se replacera; vous serez plus réservé à l'a-

venir, et, en attendant que vous acquériez la maturité qui vous fera comprendre toute chose, vous vous en remettrez, n'est-ce pas, du soin de vous diriger, à vos guides naturels, à M. votre père et à moi?

Je m'inclinai sans ajouter un mot.

CHAPITRE XI

Je sortis du cabinet de M. Lambquin le cœur navré. Cet inévitable Soupplet m'attendait.

— Eh bien! me dit-il, qu'as-tu découvert?

Je voulus dissimuler le motif de ma visite à M. Lambquin et le triste résultat obtenu. Mais on ne trompe pas facilement Soupplet : il a le génie de la pénétration.

— Allons donc! reprit-il en haussant les épaules; tu veux tricher avec moi!

Je rapportai textuellement la conversation que je venais d'avoir.

— Diable! diable! dit en se frottant les mains Soupplet tout joyeux; l'intrigue se complique. Pour partir si vite, il faut que M. *File-au-Trot* se sente bien dangereux.

— Dangereux!

— Eh! oui, par les secrets qu'il possède. Le bonhomme sait où est le cadavre! voilà tout.

— Que veux-tu dire? m'écriai-je irrité et effrayé.

— Oh! ne t'emporte pas! c'est une figure de rhétorique à l'usage des parvenus et des ambitieux. Ton père n'a pu traverser tous les régimes sans briser quelques obstacles ou sans faire de petites pactisations. M. Fillotreau se sera trouvé sur sa route : c'est un témoin que l'on supprime, que l'on éloigne.

— Tais-toi! tais-toi! repartis-je avec douleur, je te défends de parler ainsi de mon père.

— Oh! oh! dit Soupplet en se reculant, en se croisant les bras et en me regardant de cet air goguenard qui le rend terrible. Tu me défends quelque chose. Prends garde! c'est me provoquer!

— Je ne te provoque pas : je t'avertis seulement que j'aime, que je respecte mon père et que je ne souffrirai pas que tu te permettes sur son compte le moindre mot.

— Parlons du mien, si tu le préfères.

Soupplet passa la main dans ses cheveux qu'il hérissa par un geste de colère : ses lèvres minces s'étalèrent sur ses dents serrées. Je crus qu'il allait me mordre.

— Ah! continua-t-il d'une voix stridente, il ne faut pas toucher à monsieur ton père! Parce que son orgueil a des échasses plus hautes, je devrai m'incliner, et tu te refuseras à boire la lie qui n'est faite que pour les petites gens!... Pourquoi donc M. de Lartil serait-il privilégié d'un amour filial

plus aveugle et plus constant? Allons, Philippe, fais comme moi : tu souffres, perce l'abcès; je vais te montrer mes cicatrices.

— Je ne veux rien entendre, dis-je en m'éloignant.

— Fais donc taire ta conscience.

— Ma conscience me dit que c'est une impiété de parler ainsi de ses parents.

— Soit. A qui la faute?

— Aimons-les, quand même, et ne les jugeons pas.

— Crois-tu donc que je n'aime pas mon père? me dit Soupplet en se jetant presque sur moi et en m'appliquant ses deux mains comme deux griffes sur les épaules. C'est parce que je l'aime, ce cher homme, c'est parce qu'il est bon, c'est parce que l'avenir de son fils entre pour beaucoup dans les tripotages dont je suis le témoin, que je souffre ainsi et que je suis devenu laid à force de souffrir, et méchant à force de pleurer... Tiens, sois content, orgueilleux! je pleure... Est-ce ce que tu voulais?

Soupplet avait, en effet, des larmes qui jaillissaient de ses yeux ardents. Étourdi de cette douleur, de ce mélange de tendresse et de colère, je l'étreignis de mes deux bras.

— Oui, je suis content de te voir pleurer, lui dis-je; voilà ce qui nous rapproche et ce qui nous unit.

— Bah! reprit Soupplet en essayant de rire,

quand mes yeux seront redevenus secs, tu me haïras comme auparavant.

— Non, car je te plaindrai.

— Eh bien! plains-moi tout de suite profondément, absolument, et qu'ensuite il n'en soit plus question. Tu as agacé mes secrets, irrité mes blessures avec ton inquiétude béate. De quoi t'imagines-tu que la vie est faite? De sincérité réciproque, d'amour pur, de sentiment sans erreurs? Pauvre nigaud! il y a de l'infamie au fond de tout; mais il y a du bon au fond de toutes ces infamies. Aimer en méprisant un peu, haïr avec indulgence, voilà tout ce qu'il faut pour être homme... et je suis un homme, moi!...

J'avais bien envie de répondre à Soupplet qu'il n'était pas un homme, puisqu'il mettait un orgueil si juvénile à s'émanciper. Mais toute contradiction eût été une douleur de plus pour lui; d'ailleurs, il était emporté par le besoin de me faire une confidence, et il ne m'eût pas écouté. Il continua d'une voix rapide, impérieuse :

— Mon père est le fils d'un artisan, mais qui avait une boutique, d'un cordonnier bottier. Je ne rougis pas de mon aïeul, et je me souviens avec émotion des jolis petits souliers rouges qu'il me donnait au jour de l'an. J'ai encore l'odeur du cuir dans les narines, et quand nos pions étalent sur le papier leurs grosses pattes noueuses, je me rappelle les mains du principal ouvrier de mon grand-père.

Quelquefois, à la veillée, quand tu rêves à quelque souvenir de bal, moi, je ferme les yeux, et j'entends encore le bruit des gros ciseaux du grand-papa Soupplet qui découpait le cuir sur l'établi de l'arrière-boutique. Lorsque j'étais un gamin, j'avoue que l'on m'eût vivement mortifié en me parlant des empeignes que je pouvais mettre sur mon blason.

« Mais, aujourd'hui, si je ne tire pas vanité de cette humble origine, c'est que nous nous en sommes trop éloignés. J'aimerais mieux que mon père fût un artisan aussi. Avec quelle joie je baiserais ses mains durcies par le travail! Mais je suis fils de M. Soupplet l'avocat, du riche M. Soupplet : je n'ai pas de reconnaissance à avoir de l'argent que l'on dépense pour moi, il est la rançon du passé.

« Cela t'étonne que je parle ainsi! Tu me prends pour un démagogue, n'est-ce pas? Eh bien! écoute.

« Mon père a fait de bonnes études. Reçu avocat, mais pauvre, il a flairé, paraît-il, la misère et s'est reculé vivement. Il y avait peu de foin dans les bottes de mon aïeul. A Noël, on me mettait des bonbons dans mes petits souliers rouges, mais on ne mettait pas de billets de banque pour le papa. Et pourtant la fortune avait commencé déjà à venir avant ma naissance... Elle date du mariage de mon père...

Soupplet s'interrompit ; il était devenu pâle, c'est-à-dire que, sous les rougeurs habituelles et ineffaçables de son visage, on distinguait des taches

livides qui marbraient sa face. Je vis qu'il allait parler de sa mère.

— Tais-toi! lui dis-je avec vivacité. Nous sommes des imprudents. A quoi bon remuer ces souvenirs? Restons enfants!

— Non, reprit énergiquement mon camarade, il faut que j'aille jusqu'au bout et que je dise tout. Il y a trop longtemps que je souffre seul, en secret. D'ailleurs, sommes-nous donc des fils impies? Nous sommes des enfants de l'époque, devant lesquels on ne s'est pas gêné pour faire la besogne de l'époque. Notre cynisme tient à notre douleur... je continue. Mon père a été maître d'étude pendant quelques mois, répétiteur de droit pendant deux ans. Il paraît qu'il donnait des leçons à un fils de famille un peu en retard, à un jeune homme de son âge qui fut bien reconnaissant, et qui, après l'avoir très-généreusement payé, lui céda par-dessus le marché, le jour où il fut nommé substitut, ses entrées de faveur chez une jolie dame...

« Mon père, je puis lui rendre cette justice, n'a jamais été un mauvais sujet; il n'a pas fait ses farces, celui-là. Travaillant, piochant, songeant éternellement à son but, qui était le barreau et la fortune, il n'a jamais sacrifié aux grâces... Il se fit présenter chez cette belle personne, parce que cette belle personne avait un commencement de fortune, et aussi quelques petits procès en herbe... Il fut agréé comme conseil, comme avocat consultant; il rendit

des services; il fit preuve d'ambition, et, un jour, il s'associa tout simplement à sa protectrice... Je suis le premier résultat de cette association.

Au lieu de courber la tête en me faisant cet aveu, Soupplet releva le front et me regarda dans les yeux avec une sorte de curiosité sauvage. S'il avait lu du mépris sur ma physionomie, je crois qu'il m'eût déchiré avec ses ongles; mais il ne vit qu'une pitié sincère, et, sans vouloir paraître attendri, il me sut gré de le plaindre.

— Ma mère, continua Soupplet après m'avoir serré la main, ma mère est une honnête femme, légitimement mariée... Si j'ignorais son passé, je n'aurais pas à rougir. Elle m'a élevé avec tendresse, elle m'a soigné avec amour. Je suis désolé que la nature ne m'ait pas fait beau pour la récompenser et pour la flatter dans son amour-propre! Elle a été la compagne très-fidèle de mon père, son associée loyale... oh! oui. J'ai appris cette histoire de sa jeunesse par les propos d'une domestique, par des débiteurs mécontents que mon père tourmentait un peu trop; et puis aussi, ma mère, qui est une aimable maîtresse de maison, toute vénérable qu'elle soit devenue, a des saillies à table... elle en a assez pour qu'un esprit soupçonneux, fureteur comme le mien, cherche, s'informe. Bref, peu à peu, j'ai fini par découvrir ce nuage avant mon berceau; sans compter que mon père, auquel il arrive parfois que ma fière maman reproche la

boutique du grand-père, se laisse aller, par une manie de réplique dont les avocats devraient bien se défier chez eux, à des épigrammes violentes... Ah! j'ai entendu de terribles choses! Tout petit, j'étais un témoin peu dangereux en apparence; mais grand-papa Soupplet était là; en me faisant sauter sur ses genoux, il grommelait : « Si j'avais mon tire-pied, je les mettrais à la raison. » Et il distribuait des épithètes... que j'ai comprises plus tard. J'ai bien aimé et j'aime encore ma mère. Tout ce qu'il y a de bon en elle est pour moi : je suis sa vertu, je suis son honneur; mais cela ne peut pas empêcher que je ne sache ce que je sais et que je n'envie ceux qui n'ont rien à oublier pour aimer sans réserve...

Soupplet s'interrompit encore. Quelque chose de tendre avait adouci les plis de sa bouche; mais il se raidit bientôt, et, éteignant cette lueur d'un sourire filial qui passait sur ses lèvres, il reprit d'une voix brève, rapide :

— Mon père ne s'était pas marié par amour : il avait fait une assez bonne opération. Les économies de sa femme lui permirent quelques entreprises. Tu comprends, n'est-ce pas? que ce mariage ne l'avait pas mis précisément au premier rang des avocats inscrits au tableau. Il était à peu près au palais comme je suis ici, envié, haï, méprisé : il fut brave comme je le suis devenu; il trouva inutile de dépenser sa salive pour la veuve et pour l'orphelin.

Il devint un avocat sédentaire, donna quelques conseils et dirigea des affaires... Ah! mon cher, ce que je vais te dire est le plus douloureux de mon secret. Les légèretés du temps jadis ne me regardent pas : ce qu'il y a eu de peu florianesque dans le mariage dont je suis le fruit gâté et légèrement véreux peut s'amnistier. Le monde date de ma naissance. On m'a choyé, on m'a aimé... il est désagréable de ne pouvoir fouiller dans ses archives sans y trouver ou des rognures de cuir ou des bouquets de roses fanés... Mais enfin on ne vit pas les regards sur le passé... on respire, on aime, on souffre, on espère dans le présent. Eh bien! le présent, le voici : Mon père est plus banquier qu'avocat et plus usurier que banquier; il prête, et malheur à ceux qu'il sauve! J'assiste à des joies féroces, à des régals d'ogre, quand, une affaire conclue, M. et madame Soupplet se réjouissent devant leur héritier, à table, en dégustant une bonne bouteille, d'un bénéfice qu'on pleure quelque part. Les folles histoires que l'on nous a débitées sur les usuriers! ce temps-ci en a bien changé le type. Ce ne sont plus des bonshommes, à mine crasseuse, à bec d'oiseau de proie, qui habitent des endroits sombres et qui dorment sur leurs coffres, les mains crispées autour de leur trousseau de clefs. Ah! bien, oui! Shylock, mon cher, est un monsieur élégant, qui vit bien, qui régale ses clients, qui leur gagne à la bouillotte un surplus d'intérêts,

qui leur donne de temps en temps un bal, le bal des victimes, et qui, d'ailleurs, avertit toujours ceux qu'il écorche des douleurs qu'ils auront à subir. « Prenez bien garde ! tâchez de faire autrement... Je ne puis laisser dormir mes capitaux ! La personne à laquelle je me suis adressé pour vous est bien dure, etc... » Que j'en ai entendu de ces conseils charitables, sincères, que leur sincérité même empêchait d'être écoutés ! D'un si brave homme, si brutal, comment se défier? Va ! mon père est riche, plus riche qu'il ne le dit, qu'il ne le laisse voir. Aussi on vit bien au logis; la maison est gaie, et il y a des jours où, moi-même, je m'étourdis, où je prends ma part du festin. Bouder, n'est-ce pas de la duperie ?... Il est vrai que j'ai été tenté plus d'une fois de prendre à la gorge des imbéciles qui venaient reprocher à mon père de les avoir ruinés et qui insultaient ma mère pour n'être pas en reste d'usure. Voilà mon secret, à moi; il est bien simple. Je suis un enfant comme il y en a beaucoup. Mon père a fait comme bien des gens : il a cherché à devenir riche, il l'est devenu, sans voler, sans crocheter des secrétaires, sans commettre des faux. Ma mère est la plus fidèle des caissières, la plus réjouie des maîtresses de maison. Les trois quarts de nos condisciples peut-être seraient heureux. Pourquoi donc ai-je souffert? Ah ! je n'en sais rien... parce qu'il y avait en moi quelque chose qu'on y avait laissé par mé-

garde, et qu'après tout on ne pouvait peut-être pas enlever; quelque chose qui protestait et qui se révoltait : la conscience. Pourquoi donc, fils d'un père si subtil et si blasé, d'une mère si confiante, ai-je cette inquiétude secrète? Ce remords, que je porte pour les autres, est-il un châtiment raffiné que la justice d'en haut tient en réserve? Je l'ignore. Mais tu sais maintenant pourquoi je suis ironique, hargneux, mauvais, pourquoi je veux pénétrer les secrets des autres pour les comparer aux miens, pourquoi surtout je veux être initié à la vie de ton âme. Je t'aiderai à tirer un meilleur parti que moi de la réalité... Répète-moi donc que je suis un impie! Dépend-il de moi de ne pas voir ce que je vois, de ne pas comprendre ce qui heurte ma raison? Tu vas me parler du manteau de Noé, peut-être; mais, nigaud! couvrir la nudité de son père quand il est ivre, n'est-ce pas juger son père? Que ces enfants du patriarche aient évité un scandale public, je le reconnais : ils ont fait ce que nous faisons tous, moi le premier; quoique à vrai dire ils aient dû jaser un peu pour qu'on leur attribuât plus tard le mérite de cette précaution. Je viens de soulever pour toi le manteau de ma famille. Allons, Philippe, de l'énergie! Au besoin, fais-en autant... et reconnais, en tout cas, que je suis digne d'être ton confident. »

J'avais laissé parler Soupplet; je me sentais dépouillé d'une sorte d'épiderme. C'était la virginité

de mon amour filial qu'on m'enlevait doucement et inflexiblement. Je regardais mon camarade, et je ne trouvais pas de mots pour le consoler; il me semblait que j'eusse été inspiré moins par la pitié que par l'égoïsme, et qu'en essuyant ses larmes je l'exhortais à empêcher les miennes. Une sorte de point d'honneur me rendait stoïque.

— Tu m'as promis de retrouver M. Fillotreau, dis-je enfin à Soupplet.

Cette interrogation ne semblait pas la conclusion nécessaire et logique de notre entretien! Et pourtant! retrouver le pauvre homme qui avait été la victime de mon père, n'était-ce pas commencer mon œuvre de révolte, d'émancipation, mon œuvre de juge?

— Oui, nous le retrouverons, me répondit Soupplet d'un air joyeux. Mon père m'y aidera.

— Comment!... tu raconteras à ton père les torts du mien? Je te le défends.

— Crois-tu donc qu'ils ne se connaissent pas? reprit Soupplet. L'élève en droit qui a récompensé, comme tu le sais, les lecons de son répétiteur, c'était M. de Lartil... Tu le vois, il y a un peu de fraternité entre nous. Je sais que, depuis, les opérations de l'avocat Soupplet n'ont pas été inutiles à la fortune du brillant homme d'État... Si j'ai été mis en pension ici, c'est un peu par malice, par rivalité; et, à ma dernière sortie, j'ai parlé de toi... Il paraît que mon père voudrait bien être décoré

et que M. de Lartil refuse de solliciter et d'obtenir cette distinction. Pourquoi ? par quel scrupule naïf? C'est ce que je ne comprends pas. Eh bien ! moi qui suis le fils du bonhomme Soupplet, j'ai caressé un projet... Si, à nous deux, moi en te mettant au courant des choses, toi en sachant en tirer parti, nous forcions M. de Lartil à faire la demande en question, à obtenir cette croix enviée, ne serait-ce pas superbe? Quelle vengeance secrète, quelle ironie, mon cher ! Il y a dans le monde bien des marionnettes qui sont manœuvrées par des fils plus extraordinaires que ceux-là... Qu'en dis-tu ? »

Je ne disais rien; je priai seulement Soupplet de m'épargner, de ne pas m'écraser d'un seul coup. D'ailleurs, la récréation finissait.

Comment ai-je pu écrire si vite et si complétement toute cette conversation ? C'est maintenant que je m'aperçois des ravages qu'elle a faits en moi !... elle m'a donné la fièvre... je ne guérirai plus !

CHAPITRE XII

13 novembre.

J'ai résolu d'interrompre ces mémoires, ces notes; je me déchire le cœur pour les alimenter. J'ai fait une cachette, il me faut des secrets à y enfouir, et je vais cherchant mes secrets. C'est une besogne mauvaise. Je vais fermer ce cahier, le cacheter. Il sera le testament d'une illusion qui meurt. Mais j'en ai tant d'autres! Pourtant, ne souffrirais-je pas davantage à ne rien confier, même à un écho muet?... Si j'écrivais à Geneviève!...

Elle ne recevrait pas mes lettres au couvent; je les lui remettrais à chaque jour de sortie. Ce n'est pas elle qui me conseillerait de juger mes parents! Chère Geneviève! elle me dirait de les aimer toujours et de me consoler en priant. Prier! où donc pourrais-je prier à l'institution? Ne se moquerait-on pas de moi? Est-ce qu'on prie encore à dix-huit

ans, quand on est en philosophie, dans un lycée?

Ma prière, car je sens pourtant qu'il me faut un coin du ciel pour y exhaler le sanglot que je dévore, ma prière, ce sera cette correspondance avec mon amie d'enfance. Est-ce qu'il y a dans l'azur du ciel autant de profondeur engageante que dans les yeux de Geneviève? Pourquoi pensai-je à elle avec plus de force et plus de charme?... Est-ce le vilain et satirique visage de Soupplet qui évoque, comme pour un contraste, la douce et caressante physionomie de Geneviève? Peut-être. Mais je voudrais la voir encore et ne pas cesser de la voir! J'ai gardé l'impression de sa petite main chaude et nerveuse qui serrait la mienne pour me dire : « Courage! »

C'est bien décidé, je ne continue plus ces mémoires; j'écris à Geneviève.

« 15 novembre.

« Chère Geneviève,

« Il y a deux jours que j'ai résolu de t'écrire, et, pendant deux jours, j'ai hésité. Pourquoi? N'étais-je pas bien certain de l'accueil que tu ferais à cette lettre? Est-ce que j'entreprends quelque chose de hardi, de défendu, d'inconvenant? Serais-tu donc pour moi une demoiselle comme les autres demoiselle, au lieu de rester la petite amie, la bonne camarade d'enfance? La belle affaire, quand ton mari, car tu te marieras à une de ces premières va-

cances, c'est sûr, quand ton mari découvrirait au fond de tes tiroirs ces lettres d'un lycéen de ton âge que tu traitais comme un frère ! ce n'est pas dangereux comme un cousin, monsieur le mari !

« J'écris là des folies; mais que veux-tu que j'écrive ? N'ai-je pas tort de te troubler par le petit tumulte de mes orages ? Et la première confidence que j'aurais à te faire, ne serait-elle pas si douloureuse, si grosse, ne te paraîtrait-elle pas si impie que j'hésite à commencer ? Tu aimes bien ton excellent père; ta mère est charmante; il n'y a autour de toi que sourires, que caresses. A quoi bon t'initier aux réalités offensantes pour la piété du cœur, pour la sainteté du devoir ?

« Non, je n'aurais jamais le courage, mon amie, de te laisser voir les visions qui m'accablent : je déchirerais cette lettre sans te l'envoyer, sans te la donner, si elle contenait ce qui déborde de mon cœur. Le veux-tu ? parlons du passé.

« Nous étions encore des enfants aux vacances dernières. Il n'y a pourtant qu'un mois, et il me semble qu'il y a des années! Les bonnes parties que nous avons faites sur les bords de la Seine! Les Parisiens ne savent pas que ce vilain ruisseau, qui charrie des noyés entre des gueules d'égouts, a des eaux fraîches, transparentes là-bas, en Champagne, presque à l'entrée de la Bourgogne. Retrouverons-nous la cabane que nous avions construite au bout du parc sur les bords de l'eau ? Nous serons trop

grands pour y entrer ! Elle nous paraîtra laide et chétive comme les huttes que bâtissent les cantonniers sur les routes. Pourtant nous l'avions décorée de guirlandes. Comme nous étions fiers d'avoir édifié ce monument pour y cacher nos engins de pêche et les *balances* avec lesquelles nous prenions des écrevisses.

« Je me rappelle que, dans les transports de notre admiration, comme nous ne savions traduire notre joie, notre orgueil, nous nous sommes regardés en riant, et nous avons fini par nous embrasser sans rire. C'est depuis cette embrassade que nous ne sommes plus revenus au bord de l'eau. Tu m'en as voulu. Ah! chère Geneviève, pardonne à ton frère : il aurait bien besoin aujourd'hui que son amie vînt à lui et lui rendît, avec la candeur et la charité d'une sœur, ce baiser pur, enfantin encore !

« Il y a quatre ans, nous étions absolument fous. Te rappelles-tu notre fameux barrage ? Nous voulions intercepter le cours de la Seine, établir une digue, pour empêcher l'eau de couler jusqu'à Paris; parce que nous nous imaginions que si Paris n'avait plus d'eau, les Parisiens ne l'habiteraient plus, et les parents n'y ramèneraient pas leurs enfants pour les remettre en pension et au couvent. C'était notre logique. On nous surprit dans l'eau, les jambes nues et travaillant. Je portais les pierres; tu étais le maçon, l'ingénieur. La Seine, en cet endroit-là, nous la passions en nous retroussant un

peu. Comme elle se venge à Paris, la vilaine ! mais comme elle ne se ressemble plus !

« A quels jeux jouerons-nous aux vacances prochaines? Nous ne savons plus jouer. Peut-être trouvera-t-on qu'il est temps de nous séparer ! peut-être tes parents nous prieront-ils de ne pas venir, parce qu'ils auront déjà des visites, la famille d'un prétendant !... Tu ne te marieras pas sans me consulter, n'est-ce pas Geneviève? et ma femme sera choisie par toi.

« Que te dirai-je encore? je cherche, je ne trouve rien. Voilà bien l'impuissance des cœurs trop remplis ! je m'imaginais que ces confidences allaient jaillir.

« Sache-le pourtant, chère Geneviève; sans que j'aie commis, je crois, de faute sérieuse, j'ai un remords.

« Je ne suis pas heureux, je suis affamé de tendresse et j'ai peur de n'être pas assez aimé par mon père et par ma mère. Voilà pourquoi il faut redoubler d'affection pour moi. Je te parle là en égoïste, comme si tu n'étais au monde que pour prévenir mes déceptions et pour réparer les torts involontaires de mes parents. Mais je souffrirais de tes douleurs autant et plus que des miennes, si tu en avais, ma Geneviève... Interroge-toi bien; cherche dans ton cœur; dis-moi si tu as un chagrin, un nuage, quelque chose qui te fasse de la peine... ou plutôt, non; va! ne cherche pas; on

trouve toujours assez vite. Sois bonne pour ceux qui sont si bons pour toi ! Aime bien, laisse-toi aimer, vis ta vie rayonnante et ne me sépare pas de toi. Voilà tout ce que te demande ton fidèle ami. »

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

RÉPONSE DE GENEVIÈVE

« Lundi .. novembre.

« C'est mal assurément, c'est très-mal, mon bon Philippe, de nous écrire ainsi à l'insu de nos parents. Je ne voulais pas te répondre ; mais ta lettre m'a fait pleurer, et mon silence t'eût fait pleurer à ton tour. D'ailleurs, il faut que je t'avertisse.

« Pourquoi est-ce mal ? je ne puis te l'expliquer ; cela se sent plus que cela ne se démontre. C'est peut-être parce qu'au lieu de nous remettre ostensiblement nos lettres, nous nous les donnons clandestinement. Est ce que tu oserais, tout haut, dans le salon, me dire : — Geneviève, voilà une lettre que je t'ai écrite ; lis-la. » — Quant à moi, pour rien au monde je ne dirais : — « Philippe, voilà

ma réponse, emporte-la. » — Nos parents s'étonneraient qu'étant si libres, qu'ayant toute une soirée et quelquefois toute une journée pour échanger nos confidences, nous prenions ainsi des heures à nos devoirs pour une correspondance superflue.

« J'ai eu peur, j'ai tremblé, je devais être bien rouge, quand, dimanche, en me serrant la main, tu m'as remis ta lettre pliée en quatre. J'ai cru d'abord à une plaisanterie; j'ai failli m'écrier : — « Qu'est-ce que tu me donnes là? » — Mais j'ai levé les yeux, j'ai vu ton visage pâle, ton regard suppliant : j'ai compris, j'ai cédé, j'ai caché dans mes doigts ta lettre qui me brûlait un peu, et j'ai fini par la mettre dans ma poche. Mais croirais-tu qu'ensuite je n'osais plus toucher à cette poche de Pandore; j'avais peur d'en faire sortir ta missive.

« Je t'en prie, Philippe, ne recommençons plus. Ce n'est pas que je refuse ma part de tes chagrins, si tu en as (remarque bien que je mets un *si* conditionnel, comme on dit en grammaire); je crains que tu ne t'exagères l'ennui du lycée, l'impatience d'en être sorti. Autrefois, tu me disais tout, tu me racontais jusqu'à tes thèmes et tes versions; je voulais apprendre le latin, à l'époque où tu ne voulais plus le continuer, afin de te redonner du courage; aujourd'hui, je veux apprendre l'hébreu de ton cœur, débrouiller les secrets qui te chagrinent.

« Jadis, quand tu me refusais quelque chose, je

frappais du pied la terre, et il m'est arrivé même de frapper de la main l'insolent qui ne m'obéissait pas. Mettez-vous à genoux, vilain, demandez-moi pardon de la peine que vous m'avez faite, et recevez en toute humilité ma petite correction.

« Comment ! vous n'êtes pas heureux ? Que vous faut-il donc, ingrat ? Vous êtes le fils d'un homme illustre ; vous aurez bientôt terminé vos études ; votre mère vaut la mienne, et vous possédez une amie, une sœur, une ancienne petite femme qui ne renoncera pas de sitôt au plaisir de vous gronder. Qu'est-ce que cette impiété dont vous n'osez parler ? Je savais bien qu'on perdait la foi au collége ; mais vous n'êtes pas un athée ? Où sont-elles et quelles sont-elles ces vilaines visions qui me déchireraient le cœur ?

« J'ai bien peur, mon bon Philippe, que tu n'inventes tes douleurs. Pourquoi, méchant, me parler toujours de mariage, me faire remarquer que je grandis, que je vieillis ? Tu ne songes qu'à notre séparation possible ; je ne songe, moi, qu'aux occasions qui nous rapprochent. Ces petites cabanes que nous bâtissions au bord de l'eau, faut-il donc que moi seule je les transforme en châteaux, où votre servante bien humble, bien soumise, attendra son seigneur et maître ? Tais-toi, Philippe, ne m'écris plus, ne me parle plus de chagrins impossibles, ne me fais pas pleurer ; car tu forcerais mon amitié à faire des rêves qui m'étaient inutiles jus-

qu'à présent pour bénir la vie et pour remercier Dieu de la part qu'il m'a faite.

« Les jeux des vacances, j'y pense aussi : nous retrouverons toutes nos traces, et, s'il faut changer quelque chose au programme d'autrefois, va, ne crains rien, Philippe : la demoiselle ne te défend de lui manquer de respect que pour garder plus purs et plus doux les souvenirs de l'enfant.

« Pourquoi t'imaginer que l'on songe à nous séparer? Sais-tu quelque chose? Ton père, que j'aime pourtant bien et qui m'aime aussi, t'aurait-il laissé entrevoir un projet quelconque? Est-ce un pressentiment? Moi, je n'en ai pas. J'ai le cœur gros parce que tu viens d'y verser des larmes, voilà tout. Mais, quand je regarde en moi et autour de moi, je ne vois personne qui veuille déranger quelque chose de notre bonheur, et je n'imagine pas une circonstance qui puisse m'empêcher de t'aimer toujours et beaucoup.

« Que me caches-tu? quel fantôme? Tu es affamé de tendresse? Quel ogre vous êtes, monseigneur! Un pauvre petit cœur comme le mien ne ferait donc qu'une bouchée? Je vous le servirais par petits morceaux, tous les jours, pendant longtemps, et je croirais, moi, que cela doit suffire! Tu crains de n'être pas assez aimé par ton père et par ta mère! C'est là, je le sens bien, le point douloureux et réel de ta lettre. Mais je ne comprends pas, et j'ai cherché de bonne foi à comprendre. Sais-tu le procédé que

j'ai employé? J'ai comparé; je me suis demandé (d'ailleurs, tu m'invitais un peu à le faire) si moi je pouvais souhaiter dans ma famille une affection plus absolue.

« Ah! Philippe, ne désobéissons pas au commandement de Dieu! Honorons notre père et notre mère!

« Les enfants sont exigeants : il est bien certain, par exemple, que je voudrais pouvoir, dimanche prochain, mettre mes bras autour du cou de ma mère et lui demander conseil sur ta lettre, et pleurer avec elle de ce que tu pleures... Mais maman n'est pas mélancolique; elle dit toujours que, quand on est jeune, c'est pour rire, et elle fait rire son infatigable jeunesse. Je sais bien qu'il est des choses que je ne peux lui confier. Déjà, elle se moquait de moi quand, toute petite, je m'arrêtais à regarder le ciel, et quand je répétais les belles phrases de rhétorique que tu m'avais apprises sur la nature et que je trouvais si belles et si justes. Mais ces différences de caractère, dont je souffre un peu, ne troublent pas ma soumission filiale. Mon père me contrarie bien avec ses goûts exclusivement agricoles : est-ce qu'il cesse pour cela d'être un père absolument dévoué, indulgent?

« Va! mon bon Philippe, les parents sont moins parfaits que la Providence, et il se commet tous les jours dans la vie des crimes qui nous feraient croire que la Providence est faible ou injuste, si

nous ne savions pas que nous sommes trop imparfaits pour la juger. C'est peut-être un état difficile que celui des parents. Quand j'avais des poupées, et il n'y a pas longtemps de cela, j'étais souvent embarrassée de leurs caprices. Juge un peu !

« Je ris : je voudrais te voir sourire, et pourtant j'ai envie de pleurer. Tu sais qu'on me retire du couvent à Pâques. Les bals seront finis, et maman, qui craint les soirées pour ma santé, ne veut pas m'y conduire. Tâche donc aussi d'être libre vers cette époque-là. Est-il bien nécessaire que tu achèves ton année de philosophie? Elle n'a pas trop bien commencé : elle ne me paraît pas te rendre très-philosophe. Tu m'as dit souvent que tu serais prêt, au premier signal, à passer ton examen du baccalauréat : allons! sois bachelier; c'est comme si l'on te nommait sous-lieutenant dans le régiment de l'humanité, et quand on a un grade, il est honteux de manquer de courage.

« Surtout ne m'écris plus. Ta lettre m'a troublée. Mais ne va pas croire, au moins, que c'est par égoïsme que je t'interdis toute correspondance. Je me résignerais à cette petite fièvre que tu m'as donnée, si je ne manquais pas à un devoir en recevant tes lettres et en te répondant. Quel devoir? me diras-tu. Je l'ignore; mais je me sens complice d'une sorte de mensonge indirect, et je ne veux jamais mentir. Aussi, je souhaite que ma mère m'interroge : comme je lui dirais tout! Si je n'avais

pas tes secrets, je livrerais les miens sans attendre.

« Je me relis, et j'ai peur de te répondre mal. Voilà l'inconvénient des correspondances! Je cherche à n'être point trop sotte, à ne pas te faire rougir. Mais si je te parlais au lieu de t'écrire, je sens que j'aurais suffisamment d'esprit, et qu'en te regardant, qu'en te serrant les mains, je te dirais mieux : « Courage, mon bon Philippe! La jeunesse « est bientôt passée : on n'a plus de chagrins, parce « qu'on n'a plus de plaisirs, quand on est un « homme. Tu es presque un homme, puisque je « me sens presque une femme. »

« Quel dommage de garder huit jours cette lettre sans pouvoir te l'envoyer! Mais, je n'oserais jamais la faire partir. D'ailleurs, la recevrais-tu cachetée? Je te la remettrai comme tu m'as remis la tienne. Eh bien! mon bon Philippe, explique cela, si tu peux; c'est précisément cette perspective qui me trouble et qui me fait croire à une mauvaise action... que nous ne recommencerons plus.

« GENEVIÈVE. »

CHAPITRE XIV

Suite des Mémoires. — Décembre.

La lettre de Geneviève, que j'ai recopiée avec respect, m'a fait rouvrir ce cahier. Puissent les lignes de mon amie embaumer ces pages! Je n'ai plus de goût à mes confidences; j'ai peur de l'inanité de ce que j'ai à écrire, si je n'écris pas ce qui déborde de mon cœur! Puisque Geneviève le veut, je serai bachelier dans trois mois. On n'aura plus de prétexte pour me retenir en pension. C'est là la véritable révolte, celle qui m'affranchit.

J'attendais avec anxiété la réunion de famille de dimanche dernier. Quand la sonnette a annoncé l'arrivée des Fortin, j'ai dû pâlir. Mais on ne faisait pas attention à moi. Geneviève, la chère sœur, avait trouvé le moyen d'entrer la première, de précéder son père et sa mère : elle voulait qu'en regardant la porte, je fusse tout aussitôt consolé, charmé.

Elle a raison : elle sera bientôt une femme; elle a déjà l'âme maternelle. Ses yeux étaient à la fois caressants et fâchés. Je devinai tout de suite à l'air penché de sa tête qu'elle balançait un peu, en me donnant la main, que sa lettre contiendrait un reproche au milieu de douces paroles. Je cherchai naïvement du regard cette réponse attendue, comme si Geneviève pouvait entrer la portant à la main, ou l'ayant à sa ceinture, ou la montrant sur son front. Elle l'avait dans son corsage; je le devinai au battement même de sa poitrine.

Quand nous pûmes nous isoler dans un coin du salon, Geneviève, qui avait trouvé le moyen de tirer cette précieuse réponse de sa cachette, me la glissa dans les doigts.

— Merci! lui dis-je.

— Ne me remercie pas, car j'agis mal.

Elle était sérieuse, presque triste. J'eus honte de l'empressement avec lequel j'avais tendu la main.

— Garde ta lettre! lui dis-je.

— Le mal est de l'avoir écrite, me répliqua-t-elle avec un sourire; le mal n'est pas que tu la lises. D'ailleurs, si elle te console un peu, si elle te rend sage...

— Oh! Geneviève! m'écriai-je emporté par un sursaut de reconnaissance et de grande amitié.

Mon exclamation avait été entendue.

— Est-ce que vous vous disputez? demanda madame Fortin.

Pour toute explication, nous nous mîmes à rire ensemble, du même rire gai, enfantin, presque insolent, et, pourtant, nous n'en avions pas envie.

— Ils s'amusent! dit mon père à demi-voix.

Non, ce n'était pas là un jeu. Cette gaieté était la diversion bruyante imposée à nos cœurs. Le mien m'étouffait. Je sortis, je montai dans ma chambre; je lus bien vite cette lettre. Elle était faite pour m'attrister : elle me méconnaissait, mais elle me ravissait par son ingénuité. Cette idée, qui ne m'était pas venue jusque-là, m'apparaissait tout à coup, que j'étais en correspondance secrète avec une belle jeune fille, et que, pour bien des gens, ce premier mystère semblerait un commencement d'idylle ou de roman. Je connaissais l'écriture de Geneviève : ce soir-là, elle me parut plus particulièrement intéressante; je crus qu'elle dénonçait un tremblement, une émotion. Elle avait raison, la pure compagne de mon enfance. C'était mal de nous écrire, puisque je me sentais bouleversé, et que, seul, poussé par un vertige inconnu, je couvris de baisers ce papier tiède encore de la douce cachette qui l'avait abrité.

Mon Dieu! est-ce l'amour qui s'éveille? est-ce le transport de l'amitié? Je trouvais tout simple de confier mes chagrins *à ma camarade :* comment se fait-il que sa réponse me charme et me rende fier comme un aveu obtenu?

J'étais tout tremblant en rentrant au salon. Geneviève se méprit à l'éclat de mes yeux.

— Tu vas te moquer de moi! me dit-elle, prenant pour de la raillerie ce qui était de l'enthousiasme.

Je ne trouvai pas un mot à lui répondre, et je la regardai toujours. L'avais-je jamais vue?... Au bout de quelques secondes de silence, Geneviève essaya de plaisanter.

— Est-ce que tu voudrais me magnétiser? me demanda-t-elle.

Je lui pris les mains, que je serrai doucement. Je crois que si nous avions été seuls, je me serais mis à genoux devant elle, et j'aurais rendu à ses doigts charmants un des baisers que j'avais si inutilement prodigués à sa lettre.

Geneviève comprit-elle l'embarras singulier dans lequel me jetait cette effluve d'une vie nouvelle? Je ne sais; mais elle me quitta pour rejoindre sa mère, parla de sa fatigue et partit une heure plus tôt que d'habitude.

Chère Geneviève! je ne lui en veux pas de son brusque départ; je n'aurais pas eu, sans lui, le sourire qui a complété les éblouissements de la soirée.

Quelle nuit j'ai passée! J'ai tout oublié, M. Fillotreau, mon père, les récits de Soupplet. Je suis resté deux ou trois heures la tête dans les mains, ne pensant à rien qu'à ces deux yeux emplis de tendresse, ces yeux que je connais depuis l'enfance,

que j'ai vus si souvent et que j'avais toujours oublié de regarder.

Comment! la consolation était si facile? Comment! il suffisait, pour que tout changeât en moi et autour de moi, que j'écrivisse à mon amie Geneviève et que Geneviève me répondît une lettre simple, sans autre tendresse qu'une affection de sœur? Comment! parce que j'ai là, sur moi, ce petit papier, qu'elle a porté huit jours avant de me le remettre, je suis tout autre? la vie me sourit, rien ne m'effraie, je me sens fort!

Si je me trompais! si j'inventais toute cette émotion! si je ne ressentais qu'un petit accès de fatuité puérile pour avoir reçu en cachette une lettre d'une jolie pensionnaire!

Je m'interrogeai toute la nuit... ou plutôt, non, je restai dans une sorte de contemplation béate, au milieu de l'obscurité, devant un souvenir. Le matin, je retournai joyeux à la pension.

Mon père, qui avait évité soigneusement toute allusion à notre entretien du dimanche précédent, m'embrassa avec une gaieté qui ne lui était pas ordinaire, quand je repartis. Je l'avais abordé la veille avec une grande appréhension; j'avais eu peur de laisser voir le chagrin, peut-être la rancune que me causait la disparition de mon maître et l'inquiétude née des confidences de Soupplet. Il me sembla, quand je retournai à la pension, que j'étais allégé pour toujours de ces noirs soucis.

— Travaille bien! me dit M. de Lartil.

— Si je passais mon examen de bachelier avant Pâques, est-ce que vous consentiriez à me retirer de pension? répondis-je.

— Pourquoi pas? Je t'enverrais faire un beau voyage en Italie.

— Merci, mon père. Je serai bachelier avant trois mois.

Et je revins ici tout autre que je n'étais sorti.

CHAPITRE XV

Décembre.

Soupplet m'a interrogé, et je l'ai regardé, ébahi, en l'entendant me parler de M. Fillotreau. Il s'imaginait que ma journée du dimanche s'était passée dans une enquête indirecte sur le sort de notre vieux maître et que j'avais tendu des piéges à mon père. Je protestai vivement, comme si j'étais indigné.

— Tu as changé d'humeur? me dit Soupplet.

J'eus la tentation de lui avouer pourquoi. Ce n'était pas l'orgueil d'un sentiment si nouveau que je ne le définissais pas encore; c'était vraiment le désir loyal de faire participer un camarade que je voulais aimer à une joie dont il subirait à son tour l'influence salutaire.

Soupplet m'avait dévoilé des abîmes de tristesse; il m'avait initié aux vilains aspects de la vie de fa-

mille : je voulais l'exhorter à chercher une consolation au delà de la famille. Mais, singulier retour de l'égoïsme! dans cette tentation même de générosité j'hésitai, je reculai, j'eus peur de profaner la chasteté de mes sentiments en les livrant ainsi à un railleur. Je fis le stoïque, et, tout tremblant de cette illusion nouvelle qui m'agitait et qui me trompait peut-être, j'affectai d'avoir pris mon parti des illusions de ce monde.

Soupplet eut un regard de pitié.

— Tu veux m'échapper! me dit-il, tu me reviendras. Aie tes mystères; je les respecterai jusqu'à ce que, de ton propre mouvement, tu me les livres. J'ai parlé à mon père du bonhomme Fillotreau et de la précaution que M. de Lartil a prise. Tu verras quel juge d'instruction c'eût été que l'avocat Soupplet! Avant huit jours, nous serons au courant.

— Tu as eu tort, répondis-je. Ton père, qui est un homme pratique, n'a pas besoin, d'ailleurs, de perdre son temps, pour satisfaire nos curiosités d'écolier.

— Ah! et la croix d'honneur? répliqua Soupplet d'un air cynique. J'ai promis à papa que nous le ferions décorer s'il réussissait, et il réussira... et nous tiendrons notre promesse!...

— Tu es fou!

— Et toi aussi.

Je quittai Soupplet mécontent, un peu effrayé. Il y a une menace au fond de tout ce qu'il dit...

Maintenant, ai-je besoin de lui confier encore quelque chose? Son amitié aiguë, malsaine, m'est-elle nécessaire? Ne ferais-je pas bien, sans rompre avec lui, de me tenir à distance? Serait-ce de l'ingratitude? un manque de générosité? Le mal qu'il peut me faire doit-il m'empêcher de lui faire du bien? et j'ai la pensée qu'en le rendant jaloux de mon amour, je l'amènerai à aimer aussi!

Mon amour! quel mot! Pouvais-je prévoir, il y a huit jours, que je l'écrirais si tôt! Comme on se moquerait de moi si l'on trouvait ce cahier, et à quelle profanation j'expose la pure image de Geneviève! Mes camarades n'auraient pas assez de railleries pour ce poëme de nos âmes. Je sais, hélas! comment ceux pour qui l'amour n'est plus un rêve le comprennent et l'exploitent! C'est à qui se vantera, dans ma classe, de ses prouesses insensées et de ses folies cyniques. Quel dégoût!

Pardonne-moi, chère Geneviève, d'évoquer ton souvenir au milieu de ces hontes. Tu planes dans une brume traversée de soleil, au-dessus de ces fanges. J'hésitais à reprendre ces Mémoires, puisque je ne dois plus y parler que de toi à moi-même; je voulais enfouir mon secret dans mon cœur. Tracer ton nom, c'est déjà mettre une attache matérielle aux sentiments purs qui m'animent. J'ai attendu plusieurs jours... je me suis interrogé, j'ai creusé en moi, et ne trouvant partout, dans chaque fibre, que ce nom adoré, voyant jaillir ton clair et profond

sourire de tous les coins obscurs que je voulais fouiller, en ressentant aussi un immense besoin de parler, de donner une formule à mes rêves, je n'ai pu lutter. J'ai rouvert ces pages et j'ai écrit, et j'écrirai ton nom jusqu'à ce que tu me défendes de t'aimer, chère Geneviève, toi qui seras ma femme!

Qu'ai-je besoin de trouver des formules? Je suis comme cette pauvre vieille qui ne savait prier autrement qu'en répétant :

— Mon Dieu! mon Dieu!

Toute ma prière, toute mon extase, à moi, s'épanche dans ton nom que je répète et qui me berce d'une harmonie douce : Geneviève! Geneviève! Geneviève!

Même jour, classe du soir

J'ai failli me perdre ce matin. N'ai-je pas, en écrivant le nom de Geneviève, murmuré ce nom assez haut pour qu'il fût entendu! Mes voisins se sont mis à rire. Fort heureusement, Soupplet n'était pas là. Je porte maintenant toujours sur moi ce cahier qui m'exposerait aux moqueries de mes condisciples s'il était découvert. Pendant la classe, je n'ai rien écouté, et la voix du professeur était une basse sur laquelle se détachait par le souvenir l'accent clair, vif, argentin de ma chère Geneviève.

Comment vivre sans lui écrire encore? comment lui obéir? mais, surtout, comment lui désobéir?

Qu'il est doux de subordonner sa volonté, son énergie, sa fierté, tout son être, au sourire d'une enfant qui vous grandit en paraissant vous humilier!

Ne me suis-je pas trompé? Est-ce bien Geneviève que j'aime? N'est-ce pas seulement l'amour?

Je ne veux plus rien écrire. Est-ce qu'un volume me suffirait? Je ne veux plus faire de vers. J'ai essayé de continuer l'élégie que j'avais commencée: mais arrondir en strophes, mais découper entre deux rimes, ces rêves, ces sanglots, ces soupirs, ces alternatives de joie, d'impatience, de doute, c'est profaner mon amour. Comment font-ils donc les poëtes qui versent leur âme dans leurs livres? Les petites difficultés de procédés, de rhythme, de prosodie, ne les arrêtent, ne les refroidissent donc pas en route? Comment ont-ils la vanité de se trouver satisfaits d'une expression toujours inférieure à l'idéal? Est-ce qu'on peut étaler sur le papier la lumière qui passe devant les yeux, le tressaillement qui soulève le cœur, le charme qui pénètre toutes les fibres?

Pourquoi l'excès de l'inspiration nuit-il au travail même du poëte? Après avoir déchiré vingt pages, je n'ai trouvé que ces deux vers qui ne signifient rien, qui ne riment pas ensemble, qui mêlent, par une étrange fatuité, les deux idées les plus opposées :

Même dans le tombeau, même endormi sous l'herbe,
Quelque chose de moi survivra pour aimer!

Ne suis-je pas bien ridicule et bien fat de me mesurer avec la mort, moi qui n'ai que dix-huit ans et qui chancelle dans l'ivresse de la vie? Mais c'est que, poursuivant à travers tous les chemins du ciel et de la terre cet amour jeune et désormais invincible qui m'entraîne, j'ai senti que ce n'était pas assez de faire un pacte avec le moment présent; je défie l'éternité.

Le lendemain, onze heures.

Je ne puis me calmer, et pourtant, jamais je n'ai été si doux, si bon camarade, si paisible en apparence. Je suis allé, un peu hypocritement, j'en conviens, demander à Soupplet s'il avait des nouvelles de M. Fillotreau. C'est un secret en nourrice que nous entretenons là. D'ailleurs, l'amour est le grand réservoir invisible, caché sous la neige immaculée et qui alimente tous les fleuves bienfaisants de ce monde, l'amitié, la charité. J'aime mieux mes amis, depuis que l'amour de Geneviève emplit ma vie. Ce que l'on prend pour l'égoïsme de la passion n'est que le désir héroïque de faire tout seul le plus de bien possible et de donner la plus grande preuve de générosité. Soupplet espère obtenir des nouvelles dimanche prochain. Je travaille à mon baccalauréat avec ardeur : je m'imagine que c'est à la Sorbonne qu'on marie les amoureux ou plutôt qu'on prononce leurs fiançailles. A coup sûr,

je suis trop jeune pour me marier avec Geneviève ; il me faudra différer de quelques années. Qu'importe, si nous sommes libres, si je puis attendre en la voyant tous les jours?

J'ai proposé à quelques élèves de ma classe de fonder un journal. Vergniaud s'est moqué de mon idée ; il prétend qu'il vaut mieux fonder des conférences. Comme il est orateur, il prend l'engagement de disserter, tous les jours de sortie, dans une salle que nous louerions à cet effet, sur des sujets littéraires et philosophiques. Soupplet assure que la police interviendrait, que le ministre interdirait toute discussion, que nous serions punis et chassés pour avoir cherché une autre distraction que celle de l'estaminet. Une tribune! il vaut mieux un orchestre dans un bal de lorettes. Un verre d'eau parlementaire! il vaut mieux une *chope* de bière. Je poserai la question à mon père dimanche prochain. En attendant, et malgré l'ironie de Soupplet, il a été décidé que nous nous cotiserions pour louer une salle quai Malaquais, et qu'un programme des questions à débattre serait rédigé avant dimanche. Nous verrons bien si l'on nous condamne à l'abrutissement de l'estaminet.

Samedi, veille de la sortie.

Comme la semaine a été longue! c'est demain que je la revois! Nous ne nous sommes pas écrit, et ce-

pendant il me semble que, depuis dimanche dernier, il y a entre nous un mystérieux échange de correspondance. J'ai pu attendre pendant huit jours : comment pourrai-je attendre pendant une journée? Il me sera bien difficile de ne pas aller rendre visite à la famille Fortin avant le soir!

Je sais bien que nous avons notre réunion et que Vergniaud doit prononcer un discours!

CHAPITRE XVI

Lundi matin.

Quelle journée que celle d'hier! Elle est une double date pour mon cœur et pour ma raison.

A dix heures, je suis arrivé chez mon père. M. de Lartil m'a serré la main, m'a interrogé sur ma préparation au baccalauréat, m'a fait espérer que je quitterais la pension et le lycée dès que je me sentirais certain d'être bachelier. Il y avait dans cette promesse un hommage si direct à ma virilité que j'ai failli répondre :

— Et vous me marierez?

Ma mère m'a félicité de mes projets. J'aurais voulu un peu d'égoïsme dans ses compliments, j'espérais qu'elle allait me dire :

— Quand tu seras bachelier, tu m'offriras ton bras. J'aurai désormais un cavalier tout prêt pour

la promenade, je pourrai donner des loisirs à M. Richemond.

Mais non ; au contraire, ma mère m'a demandé en souriant :

— Peut-on savoir quelle carrière tu as choisie? dans quelle école tu vas entrer?

J'ai avoué mon incertitude.

— J'espère bien que tu n'as pas l'intention de rester ici oisif, inutile! Il faut, mon ami, qu'un homme travaille, même quand il a droit à de la fortune. Regarde ton père.

— Mais, M. Richemond? ai-je osé répliquer.

Ma mère a souri avec un peu d'ironie.

— Aussi M. Richemond n'est-il bon à rien qu'à tenir compagnie à une femme ennuyée. Ce n'est pas là un état.

— Rassurez-vous, ma mère, j'aurai de l'ambition et je ne vous embarrasserai pas.

J'avais adouci par un air de gaieté ces derniers mots qui me coûtaient un effort. Je baisai la main de madame de Lartil et je montai dans ma chambre pour quitter les derniers vestiges d'une toilette de lycéen que je ne veux plus porter. En attendant le déjeuner, je me suis demandé à qui je ferais d'abord, quand le moment sera venu, la confidence de mon amour. Sera-ce à mon père qui paraît aimer beaucoup Geneviève? Sera-ce à ma mère dont je rassurerai ainsi les craintes maternelles et qui verra bien qu'en aspirant au mariage et au devoir je ne veux

ni abuser de la liberté que je vais conquérir ni gâter ma jeunesse? Mais ne fallait-il pas commencer d'abord par confier mon secret à Geneviève elle-même?

Après le déjeuner, je sortis pour aller rejoindre mes condisciples à l'estaminet du Palais-Royal où s'élaborait le grand projet des conférences. Nous n'avions pu trouver un lieu de délibération plus convenable. Nous étions nombreux, et il fut bien difficile d'abord de tomber d'accord. Chacun parlait à la fois et réclamait le silence, en frappant le marbre de la table avec sa *chope* de bière. Après deux heures de discussion et de consommation, Vergniaud, qui dissimulait mal son envie de discourir, monta sur le billard et fit une allocution pathétique, interrompue par de frénétiques applaudissements. Il proposa une association purement littéraire dans laquelle on se jurerait appui mutuel, et on ferait serment de ne rien révéler de ce qui se dirait dans les assemblées. Il s'agirait d'attaquer la corruption des lettres et de forcer les pouvoirs publics à encourager une rénovation.

Soupplet interrompit et demanda si nous nous donnerions le droit de porter des armes.

— Pour des êtres qui ont l'énergie du bien et la force morale, les couteaux à papier suffisent, répondit Vergniaud.

— Tu nous proposes la fondation d'une société littéraire secrète! répliqua l'incorrigible Soupplet.

— Peut-être. Mais où donc veux-tu que des jeunes gens, ayant la fierté de l'idée, le culte du beau, la fidélité aux principes, puissent se réunir à ciel ouvert sans être bafoués? Nous sommes les nouveaux chrétiens dans de nouvelles catacombes!

— Des chrétiens qui ne croient pas! hurla Souplet.

— Des chrétiens de la libre pensée! répliqua Vergniaud avec une énergie qui fit vibrer l'estaminet.

Un *hurrah* frénétique accueillit cette déclaration, et, à une immense majorité, on vota la création d'un cercle littéraire qui porterait pour titre *la Solidarité*, et qui nous engagerait tous pour chacun, chacun pour tous, absolument comme dans les *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas.

J'ai voté comme les autres, parce que je ne veux rien blâmer de ce qui suscite l'intelligence et le courage de ma génération; j'ai voté pour cette société chimérique qui ne vivra pas telle que l'ardeur de Vergniaud la conçoit, mais qui peut vivre en se bornant à être une association pour des conférences.

Ah! si les proviseurs, les maîtres de pension, les professeurs, les parents comprenaient ce qui se passe en nous, s'en préoccupaient le moins du monde, ils seraient les premiers à nous encourager, à nous laisser fonder ces gymnases de la parole et de la pensée, où l'on dirait bien des folies, à coup sûr,

mais où se produiraient des aspirations, où se fortifieraient des talents. Dans quelle assemblée trouverait-on plus de passions et plus de sagesse?

Le maître de l'estaminet paraissait si tranquille que je restai persuadé de la présence de la police dans son établissement. D'ailleurs, il se vengea des motions révolutionnaires par les frais de consommation.

Je sortis, irrité de l'éloquence prétentieuse de Vergniaud, mais charmé, malgré tout, des tumultueux mouvements de mes condisciples. Il y a donc encore des étincelles en nous; nous valons donc encore un peu les superbes mauvaises têtes d'autrefois qu'on nous oppose pour nous défier!

Sous les arcades du Palais-Royal, Soupplet me rejoignit.

— Nous sommes stupides! me dit-il en gesticulant.

— Pourquoi? lui répondis-je. Je m'imaginais que de pareils projets devaient te sourire.

— A moi? parce que je suis un peu brouillon? Tu me connais mal. Je suis élevé à une école de philosophie douteuse qui tient compte de tout, mais qui ne s'abandonne à rien. L'expérience te poussera à l'opposition quand même. Elle me fait sceptique, moi. Quant à nos camarades, il y avait là-haut un troupeau, comme dans toutes les assemblées. A la première menace d'un mouchard, ils se disperseront, et sois tranquille, le mouchard viendra, il est peut-

être venu, il était peut-être déjà là. C'était peut-être Vergniaud!

— Quelle horreur! Comment peux-tu croire?...

— Bah! ce ne serait pas impossible. Mais, après tout, que nous importe! Tu seras sorti de pension dans quelques semaines; moi, je n'ai pas peur!... Ce n'est pas de cela, d'ailleurs, que je veux t'entretenir. J'ai des nouvelles de M. Fillotreau... Je sais son histoire, et je sais où il se cache.

Je m'arrêtai, ressentant une joie mêlée d'épouvante. Si l'on m'eût garanti l'avenir et le bonheur de M. Fillotreau, peut-être eussé-je renoncé à le revoir et à m'informer de ce qui le concernait. Ma tendresse pour cet excellent homme était une menace pour ma tendresse filiale.

— Son histoire! elle est terrible, n'est-ce pas? demandai-je à Soupplet.

— Comme tu es pâle! répliqua celui-ci en riant. Rassure-toi; il n'y a ni crime ni assassinat apparent. Si l'histoire est triste, elle est simple aussi, et des gens qui n'auraient pas nos motifs de curiosité ne s'en inquiéteraient guère.

CHAPITRE XVI

Même jour, étude du soir.

Soupplet voulait me faire entrer dans un café, pensant que nous serions plus à l'aise pour causer; mais j'avais besoin de marcher. Je serrai son bras avec force et je l'entraînai.

— Parle, lui dis-je, et ne me cache rien.

— Oh! il n'y a rien à te cacher. Vers 1831, deux jeunes gens achevaient leurs études au collége Charlemagne. L'un était le fils de bons propriétaires campagnards, de cultivateurs en train de gagner le château du pays et de se métamorphoser en gentilshommes; l'autre était l'héritier d'un fonctionnaire qui avait plus d'orgueil que d'héritage à léguer. Le paysan s'appelait Fillotreau; le néophyte des fonctions civiles s'appelait de Lartil. Ces deux jeunes gens s'aimaient, mieux que nous nous aimons, mon ami; ou plutôt, comme dans la plupart des amitiés

de collége, l'un faisait tous les frais du sentiment, et persécutait d'une affection qui vivait de mécomptes et s'alimentait d'ingratitude son indolent et superbe camarade. Le cœur aimant, c'était Fillotreau; il n'était point bête, pourtant. Le premier de la classe, travaillant avec une ardeur sans pareille, épanchant son âme à travers tout, il étudiait pour aimer encore, et il aimait, comme si son ami eût été un livre nouveau à apprendre. Fillotreau et Lartil n'étaient pas dans la même pension, mais ils se voyaient en classe, et ils passaient leurs dimanches ensemble. J'ai même recueilli ce détail, c'est que Fillotreau payait toujours dans les petites parties de restaurant, de café ou de campagne que faisaient les deux jeunes gens.

« Fillotreau et de Lartil passèrent leur examen de bachelier le même jour. On dit que, dans ce temps-là, c'était moins difficile qu'aujourd'hui; j'aime à le croire pour nous. Une fois munis de leurs diplômes, nos deux amis se prirent par le bras, se retournèrent vers la société, la regardèrent en face et se dirent : « Qu'allons-nous faire? » Lartil songeait à l'étude du droit... cela n'engage à rien et cela mène à tout. Fillotreau fut plus embarrassé : il avait l'instinct de la vie, de la lutte, il se sentait une aptitude égale pour bien des choses contraires. Il y avait en lui des révoltes de poëte et des résignations de mathématicien. S'il l'eût osé, et s'il n'eût pas dû quitter pour cela Paris, ses camarades et son cher

ami de Lartil, il eût couru s'enfermer dans le domaine paternel, et, fermier de l'univers, exploitant la science, mêlant à l'activité saine de la campagne une rêverie animée, une méditation féconde, il eût été un *homme*, sans classification aucune, un de ceux qui vivent pour eux seuls en vivant pour tous, et dont l'utilité quotidienne échappe à l'admiration par son abondance même.

« Mais son père n'entendait pas d'ailleurs que le latin, le grec et un diplôme de bachelier ne fussent bons qu'à ramener son fils à la ferme. Il voulait, ce brave homme, que celui-ci fût quelque chose; il marchandait le château, et son bachelier l'aiderait à s'y installer sans qu'il eût l'air d'un usurpateur. Fillotreau n'osa résister à la volonté paternelle. Il resta à Paris, il aspira à pleins poumons l'air des théâtres, des cours publics, des journaux, des livres; il habitait une petite chambre du quartier Latin, et son ami Lartil venait y passer ses journées et travailler en sortant de l'École de droit.

« Il faut rendre justice à ton père, mon cher ami, il essaya de tout son pouvoir de donner l'ambition d'une tâche, d'une fonction à remplir à son camarade Fillotreau. A mesure qu'il s'initiait aux charmes du code civil et qu'il sentait l'importance du droit, il grondait son paresseux ami qui ne voulait être ni avocat, ni avoué, ni notaire, et, comme Fillotreau s'obstinait, M. de Lartil commença à le mépriser tout bas de ce mépris indulgent, amical,

qui couve longtemps, qui étonne quand il fait explosion, que l'on croit monstrueux et abominable, et qui n'est que le produit logique de l'estime conçue pour l'ordre avant tout, pour la régularité extérieure.

« Fillotreau lisait beaucoup : vers ce temps-là, les livres n'étaient pas si innocents qu'ils le sont de nos jours. Peut-être veillait-on moins sur leur innocence. Une fermentation générale animait la presse. C'était le temps des utopies; et ces vérités avinées, qui épouvantaient les bourgeois, donnaient la fièvre aux jeunes gens. Fillotreau fut saint-simonien deux jours, fouriériste deux heures; mais son tempérament énergique ne pouvait le maintenir dans le domaine de la théorie. Ses gros pieds de paysan donnaient du plomb à ses ailes et le ramenaient à terre. Parmi toutes les choses qu'il aimait, ce bon jeune homme, il faut compter les pavés des rues. A propos de je ne sais plus quelle affaire, il y eut je ne sais plus trop quelle émeute, et Fillotreau, qui n'avait jamais fait partie d'une société secrète, se mêla naïvement aux combattants de l'insurrection.

« Quand Fillotreau revint, les mains noircies par la poudre, dans sa petite chambre du quartier Latin, son ami Lartil le gronda et lui prédit avec une perspicacité infaillible l'avenir désastreux qui l'attendait. Tu conviendras qu'on ne pouvait être meilleur camarade. Les excellentes raisons débi-

tées par Lartil, un scrupule, d'ailleurs, de sa conscience forcèrent Fillotreau à réfléchir. Il s'était battu d'instinct; il voulut savoir si son instinct ne l'avait pas trompé; il étudia et il s'enrôla dans les rangs d'un journal qui marchait à l'avant-garde de l'opposition, c'est-à-dire de la Révolution. Ce fut le temps de sa gloire, son beau moment. Il écrivit quelques articles qui firent sensation et que Lartil admira. Il obtint même ce triomphe inespéré de convertir son ami.

« Oui, mon cher, ton père, un an ou deux avant d'entrer dans la magistrature, avant de prononcer des réquisitoires contre les journalistes, fit, tout comme un autre, son petit serment révolutionnaire sur les canifs d'un bureau de journal, et de quel journal! Le souvenir de ces égarements politiques entre pour beaucoup dans la rigidité actuelle de M. de Lartil. Fillotreau, lui, ne se repentit jamais; il est aujourd'hui aussi ferme, après bien des mécomptes, qu'il était enthousiaste avant les grandes batailles livrées pour son opinion. Parce qu'il est incorrigible, on le croit dangereux. Peut-être n'a-t-on pas tort!

« Ton père se contenta d'être un libéral et de fréquenter assez l'opposition pour acquérir quelque valeur aux yeux du gouvernement. Ses parents lui firent des reproches du mauvais goût de ses accointances. Pour le guérir, on l'entraîna dans les salons officiels; pour le dégager, on le nomma substitut.

Fillotreau eût mieux aimé le faire monter sur les barricades; mais tu conviendras qu'il était permis de choisir. Dès lors, les routes des deux amis s'écartaient l'une de l'autre, et, en s'écartant, tiraillaient le cœur. Va! le pauvre Fillotreau dut bien souffrir, et les imprudences qu'il commît, les échauffourées qui lui firent acquérir une sorte de notoriété révolutionnaire n'étaient peut-être qu'un effet du dépit de voir passer dans les rangs ennemis un frère, un compagnon d'armes. Aujourd'hui, il ne se fâcherait pas pour si peu.

« Quelques années s'écoulèrent. M. le substitut mettait une sorte de point d'honneur à visiter encore son ami l'émeutier. C'était sa petite prouesse d'indépendance, c'était aussi une précaution. En France, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

— Quand demanderas-tu ma tête? disait Fillotreau au jeune magistrat.

— Quand prendras-tu la mienne? répliquait le substitut.

« Ces plaisanteries, comme celles que nous échangeons parfois, sont les étincelles qui picotent l'amitié longtemps avant de l'incendier. Vers 1840 commença la lutte qui se continue encore aujourd'hui sans relâche, sans merci; ou plutôt il était dit que, des deux camarades, l'un aurait passé sa jeunesse à aimer trop, et que l'autre passerait son âge mûr à haïr démesurément. Tends bien ton cœur, c'est maintenant que je vais frapper.

« Fillotreau n'était pas un paysan du Danube : c'était un homme d'allures simples, de figure grave, mais côtoyant le monde sans lui lancer l'anathème et préférant la causerie d'un salon aux conférences de l'estaminet. Aussi, n'était-il déplacé nulle part. Je t'ai dit comment M. de Lartil avait récompensé son répétiteur de droit : Fillotreau, lui, n'eut jamais, pendant cette période, de liaison officielle apparente, de maîtresse à afficher ou à cacher. Le pauvre garçon avait pour l'amour comme pour la politique un idéal. La femme qu'il rêvait, ah ! je pourrais bien t'en faire le portrait d'après nature, mais tu le feras toi-même.

Ici Soupplet s'arrêta et me regarda avec une ironie mêlée de pitié. J'eus peur de ce regard.

— Continue, lui dis-je, impatient de recevoir la blessure dont il me menaçait.

— Les deux amis, reprit Soupplet, n'avaient plus guère de terrain commun sur lequel ils pussent se rencontrer. Un salon pourtant, ouvert aux hommes de lettres, aux hommes de science et aux hommes politiques, sorte de champ clos où les opinions se mouchetaient avant de s'attaquer, un salon célèbre dans Paris pour son intelligente hospitalité, d'une élégance médiocre, mais que relevait l'éclat du talent, le salon d'un membre de l'Institut, recevait tous les soirs les nouvellistes de la Chambre, de la Bourse, des journaux et du théâtre. Un vieillard et sa fille...

J'interrompis Soupplet.

— C'était le salon de mon grand-père.

— Oui, mon cher, et tu me dispenses alors de faire le portrait de la jeune fille belle, intelligente, sérieuse, qui présidait avec grâce à ces réceptions, et qui remplaçait avec tant de charme la maîtresse du logis, morte depuis longtemps. Fillotreau aimait le vieil académicien pour les récits qu'il en obtenait, mais aussi pour la belle personne qui mêlait son sourire aux lumières de cette maison.

— Prends garde ! dis-je à Soupplet en l'interrompant, tu vas parler de ma mère !

— N'aie pas peur, reprit mon ami avec mélancolie, je n'en parlerai qu'avec respect. Que ta pudeur filiale ne s'effarouche pas : la mienne ne songe point à se venger de ses douleurs. Eh bien ! sache-le, parce que cela est la vérité, parce que cette vérité te rendra Fillotreau plus digne d'estime et de sympathie, parce que tu trouveras peut-être au fond de toi, pour lui, une sorte de voix mystérieuse qui eût été dans d'autres circonstances la voix du sang. Fillotreau aima la jeune fille dans laquelle il admirait tant de gravité et tant de simplicité ; il l'aima naïvement, sans s'apercevoir qu'il l'aimait. Il crut longtemps qu'il ne faisait que contempler en elle le reflet doux et tamisé de la gloire de son père. Le pauvre homme ne s'aperçut de la violence et de la réalité de son amour qu'en s'apercevant de sa jalousie ; lorsqu'il vit que ce beau visage ne brillait pas

seulement pour lui; quand, un jour, il reçut la confidence de son ami, fier, rayonnant, sûr de vaincre et d'être agréé comme mari, s'il daignait se présenter. La fille d'un membre de l'Institut qui pouvait être ministre, qui siégeait au conseil d'État, qui, malgré l'éclectisme et l'impartialité de son salon, n'en avait pas moins une grande autorité près du gouvernement, était, certes, un parti enviable. Ce qui manquait du côté de la fortune était compensé par les honneurs en perspective. Quel bonheur pour le substitut qui languissait, si son mariage lui faisait franchir une ou deux barrières!... Voilà ce que Fillotreau entendit : du même coup, il vit s'épanouir, éclater en lui son amour et son désespoir.

« Il sentit qu'il aimait, en se sentant torturé de la tentation de haïr un rival. Ce qui se passa dans cette âme superbe, nous ne le saurons jamais, mon pauvre ami : ce furent des combats angéliques, ce furent des agonies sublimes. Fillotreau essaya d'opposer ses droits à ceux de son ami; il essaya, par conscience plus que par fatuité, de réclamer sa part d'amour. Pourquoi donc lui serait-il défendu d'être compris? Mais il réclama doucement, craignant de s'étourdir sur lui-même et ne voulant pas être préféré s'il n'était préférable. Son intelligence plaisait; la gravité de ses conversations, l'âpreté de ses convictions politiques, ces pointes d'enthousiasme qui perçaient par instants la sur-

face de sa philosophie, tout semblait incliner vers lui l'âme de cette jeune fille. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Lartil eut peur, un jour, d'être évincé; que son amour-propre donna de l'aiguillon à son amour; que son ambition lui persuada de sacrifier stoïquement l'amitié, et que, ne voulant pas s'en remettre au jugement de la jeune fille du choix d'un mari, il s'en remit au jugement de la cour des pairs.

« Voici comment la chose arriva. Un matin, Fillotreau reçut la visite d'un commissaire de police, escorté de quelques agents. On fouilla ses papiers, et il ne fut pas difficile de constater qu'il était en relation avec des hommes compromis par de récentes tentatives d'émeute. La veille, on avait construit une barricade à l'angle d'une rue et on avait tiré trois coups de fusil. Fillotreau était moralement complice de cette besogne et de ce petit tapage. Il fut arrêté, passa trois mois en prison, et, sans les démarches opiniâtres de son ami Lartil, eût vraisemblement été condamné à quelques années de Mont-Saint-Michel. Ton père lui épargna ce supplice...

Soupplet s'arrêta. Il espérait sans doute que j'allais m'écrier :

— Tu vois bien que mon père a sauvé son camarade.

Et il n'eût pas manqué de me répondre :

— Oui, mais après l'avoir dénoncé !

Je me contentai de serrer les mains de cet impitoyable confident, et, le regardant dans les yeux :

— Es-tu bien sûr de ce que tu racontes là? lui demandai-je. Es-tu bien sûr que mon père?...

— Mon cher, continua Soupplet, dans ce temps-là on n'avait jamais de certitude absolue : on se contentait de vraisemblances, et la complicité morale suffisait à la conscience du jury le plus méticuleux. Tu comprends que si le substitut se laissa aller, dans l'intimité du parquet, à des conversations imprudentes sur les imprudences de son ami, personne ne sténographia la conversation. Tu comprends que s'il émit cette opinion familière aux conservateurs émérites, à savoir : qu'une leçon un peu forte serait utile à Fillotreau le révolutionnaire, il eut le bon goût de garder modestement le secret de cette sollicitude. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand Fillotreau, innocenté mais exaspéré, sortit de prison, il apprit le mariage de M. de Lartil. Le substitut était définitivement agréé : ses mérites, la douleur qu'il avait montrée de l'arrestation de son ami, les démarches mêmes qu'il avait faites pour faire relâcher celui-ci, tout avait contribué à plaider éloquemment sa cause auprès de cette jeune fille sensée, qui avait pu sourire au révolutionnaire, par indépendance secrète de pensée, mais qui ne pouvait devenir la femme d'un émeutier visiblement noté, surveillé par la police. On partage un échafaud, mais un banc de police

correctionnelle !... L'héroïsme de la femme affronte la mort; mais les petites misères, mais les hontes de la geôle !... Tu es le fils d'un homme puissant; si ta mère a quelque regret, elle ne le montre guère; c'est à toi à pénétrer le secret de son élégante mélancolie, de sa résignation un peu hautaine dans sa douceur. On m'a dit...

— Tais-toi ! m'écriai-je en m'éloignant de Soupplet; tais-toi, je ne veux pas en savoir davantage.

CHAPITRE XVIII

Il me semblait qu'un voile tombait de mes yeux et que je commençais à m'expliquer ce détachement de l'orgueil que j'avais remarqué si souvent dans ma mère. Cette vie isolée qu'elle s'était faite, ce confident, cet intermédiaire respectueux et désintéressé qu'elle s'était choisi entre elle et son mari révélaient-ils le repentir d'une âme qui ne pardonnait pas à l'erreur de sa jeunesse et qui, revenue au mépris des ambitions, s'abstenait, autant qu'elle le pouvait, d'une vie factice?... Cet acharnement de mon père à poursuivre le pauvre homme qui avait été son rival montrait-il que toute jalousie n'était pas morte?... Ces idées, en m'assaillant tout à coup, me frappaient de tous les côtés à la fois, et j'avais peur, comme d'un sacrilége, d'un élan de tendresse qui me portait à unir dans mon cœur M. Fillotreau et ma mère; j'avais peur de trouver des raisons de

justifier cette sévérité parricide qui faisait de moi le juge de M. de Lartil.

Soupplet attendit que toutes ces épingles empoisonnées eussent trouvé leur place et se fussent enracinées. Quand il me vit plus calme :

— Continuerai-je? me demanda-t-il doucement.

— Va ! je veux tout savoir, lui répondis-je.

— Tu sais l'essentiel. J'ajoute que le père de Fillotreau, homme influent dans son canton, maire de sa commune, cultivateur couronné dans les concours, médaillé, décoré, renia son fils, dès qu'il apprit que cet ingrat le compromettait avec le pouvoir, et, par conséquent, avec les honnêtes gens. Du même coup, Fillotreau se retrouva sur le pavé de Paris, pauvre, meurtri dans son amitié, blessé dans son amour, voyant toutes ses chimères reprendre leur vol en emportant à leurs griffes des lambeaux de sa chair! Il était parti jeune pour la préfecture de police le jour de son arrestation; il en revint vieilli, le jour de sa mise en liberté. Quelle liberté! il marcha désormais captif dans un désert. Enchaîné à des souvenirs et ne voulant pas maudire ceux qui le trahissaient, il se détourna avec un sourire de leur chemin, sans espérer, sans rêver une autre revanche que la confiance et le pardon.

Soupplet s'arrêta encore une fois.

— Tu veux donc, lui dis-je, ne perdre aucune de mes douleurs? Allons! achève-moi bien vite.

— Pauvre garçon! reprit mon camarade tu crois

que je te fais souffrir par dépit, par représailles indirectes contre la destinée! Tu t'imagines que je te tue. Non; je te donne le baptême de la vie mortelle, voilà tout. Il y a des larmes dans ce baptême-là. Demain, tu te sentiras plus fort, moins sensible. Et tu es bien heureux! Je n'ai pas eu, moi, un ami, un compagnon prudent pour m'initier à cette vérité froide qui glace d'abord et qui avive ensuite l'énergie. J'ai fait seul, tout seul, ce chemin à l'entrée duquel je t'introduis... Ah! si les parents savaient ce qu'il peut en coûter d'apprendre à les connaître, à les juger, comme ils nous adouciraient les pentes de la réalité! En somme, tu as fait jusqu'ici des découvertes moins douloureuses que les miennes. Ton père est un diplomate, ta mère est une honnête femme : ils avaient de bonnes excuses à alléguer. Il se mêle à leurs actions tout juste assez de fatalité pour que M. Fillotreau ne leur laisse pas l'entière responsabilité de ses malheurs.

— Oh! ne plaide pas; raconte, dis-je brusquement à Soupplet.

— Soit; tu es brave. Je reprends donc. La révolution de 1848 rapprocha les deux amis. Fillotreau, pauvre rédacteur d'une feuille d'opposition, fut un des combattants, un des vainqueurs et faillit devenir un des triomphateurs du mouvement. Dans l'escalier de l'Hôtel de Ville, le lendemain de la victoire, il se trouva côte à côte avec M. de Lartil, qui venait apporter son adhésion à la République. C'était

pour Fillotreau, comme si son ancien camarade lui apportait des excuses : il l'embrassa, comme Lafayette embrassa Louis-Philippe en 1830; il le présenta lui-même au gouvernement provisoire et obtint qu'il fût maintenu dans son emploi. Ton père n'était plus substitut. Il y eut alors, entre ces deux hommes, deux mois de quasi-effusion. Fillotreau n'allait pas chez M. de Lartil, mais M. de Lartil rencontrait Fillotreau dans le monde, dans les manifestations, dans les bureaux de journaux. La fumée des journées de juin les sépara, et désormais pour toujours : non que l'un d'eux prît parti pour l'insurrection; mais l'autre se déclara si vivement, si impitoyablement pour la répression; il agit, dans la mesure de ses fonctions avec une si formidable énergie pour ramener l'ordre, pour l'affermir, que le cœur de Fillotreau saigna de cette sévérité sans indulgence, de cette justice sans pitié. D'ailleurs, l'ancien démocrate, poursuivi sous la monarchie, était encore trop républicain sous la république pour ne pas courir le risque de quelque dénonciation. Oh! je n'accuse pas ton père! Mais, sans le vouloir, peut-être fut-il la cause d'une poursuite, d'une instruction, d'un danger, et, chose singulière! parmi les mauvais antécédents mis à la charge de Fillotreau, on invoqua ces accointances antérieures avec des ennemis du gouvernement tombé. Devancer une révolution, c'est un crime, même quand cette révolution est accomplie, aux yeux de

ceux qui, plus prudents, en profitent sans l'avoir prévue.

« Ce crime d'une conviction obstinée, raisonnée, toujours invincible quoique toujours vaincue, Fillotreau n'a cessé de l'expier. Au 2 décembre, il fut mis sur une liste de déportation comme un homme dangereux. Ton père eut la magnanimité de répondre de lui. Quelques semaines de casemate l'avertirent seulement de modérer à l'avenir ses instincts révolutionnaires. A partir de ce dernier bienfait, le pauvre homme accepta l'existence chétive, précaire de maître d'étude. Quel état pouvait-il choisir? Sa plume est brisée, son drapeau est dans ses plis. S'occuper de la jeunesse, c'est se consoler du présent. Je crois, d'ailleurs, que son amitié a survécu à toutes les chutes, à toutes les meurtrissures, et que, ne pouvant aimer encore à la face du ciel l'homme qui est devenu son juge dans la société, il a voulu reporter sur le fils cette affection dont le père ne se soucie pas. Tu sais tout. Sans t'en douter, tu réparais les torts de M. de Lartil en offrant à ce malheureux une sorte de tendresse filiale.

« Ta démarche l'a fait chasser. On ne l'admet dans les pensions qu'à la condition expresse qu'il cachera ses antécédents et qu'aucun père de famille ne le dénoncera.

« Quel est le fabricant de bacheliers qui consentirait à passer aux yeux de sa clientèle pour le pro-

tecteur des insurgés contre l'ordre social? Il est tout simple que ton père, prévenu par toi, ait exigé le renvoi de M. Fillotreau; il est tout simple que, soumis une fois de plus, celui-ci ait fait son paquet en silence et ait été ronger ce qui lui reste de poings dans une mansarde. C'est à toi maintenant à savoir si tu veux le perdre davantage. L'abandonner, c'est le servir, en lui donnant une douleur de plus; le revoir, c'est entamer contre l'autorité paternelle une lutte pour laquelle tu ne seras sans doute pas assez fort. Choisis!

— Ma mère sait-elle tout cela? m'écriai-je dès que Soupplet eut fini.

Soupplet ne put me répondre; il était réduit à des conjectures. Il supposait bien que, dans l'attitude générale de madame de Lartil, on pouvait deviner l'ennui, le remords de la haute position acquise; mais il n'osait m'assurer que je trouverais dans ma mère un auxiliaire au besoin, un témoin entre mon père et moi.

— Je serai donc seul! me dis-je tout bas; seul pour choisir, seul pour agir!

Nous nous étions arrêtés; Soupplet m'observait avec une attention profonde; il étudiait en moi, il analysait ces premiers symptômes de l'émancipation filiale par lesquels il avait passé, et il comparait l'attitude de ce néophyte de la vie réelle à celle qu'il avait eue lui même. Sortirais-je comme lui, par l'ironie, par un éclat de rire qui déchire le cœur

sans remède, de cette délibération cruelle, ou bien allais-je me courber sous les larmes?

Pendant cette minute que je n'oublierai jamais, et qui sera une date terrible dans ma vie, je cherchais à me représenter par le souvenir, par une évocation muette, le sourire de ma mère, si fin, si mystérieux, si fier dans sa douceur, et je le rapprochais de cet autre sourire grave, austère, presque dédaigneux de M. Fillotreau. C'était la même lumière, la même résignation, la même douleur cachée.

Par quelle loi providentielle ou sacrilége unissais-je ainsi, dans ce moment de trouble, ces deux êtres qui auraient dû se comprendre? Pourquoi leur demandais-je conseil? et n'étais-je pas un fils impie en n'invoquant ma mère que pour m'en faire une alliée contre mon père?

Je ne savais rien de plus que ce que m'avait dit Soupplet de toute la carrière politique de M. de Lartil; mais, tout à coup, je compris la vanité de ces grands honneurs. Je fus humilié dans mon orgueil filial de cette ambition toujours satisfaite : je me souvins qu'un jour, à la pension, dans une querelle, un de mes camarades m'avait appelé *fils de renégat*. J'avais cru alors à une injure banale, à une de ces insultes odieuses qu'on se jette légèrement à la tête. Mais, tout à coup, la sueur me venait au front à l'idée qu'en ne tirant pas une vengeance éclatante de cette injure, j'avais paru

l'accepter et m'y résigner. Oh! comme je donnerais aujourd'hui mon sang, ma vie, pour faire rentrer ce mot dans la bouche de celui qui oserait le proférer! et pourtant, aujourd'hui, ma colère ne serait-elle pas plutôt de la douleur que de l'indignation?

Fils de renégat! moi qui me croyais obligé autrefois de voiler modestement les rayons de la gloire paternelle répandus sur moi. L'idée de ces félonies politiques ne me venait qu'avec l'idée de ces trahisons successives envers l'amitié. Il n'est donc pas possible de violer impunément une promesse de l'âme, de séparer le sentiment de la raison, de rester un homme d'honneur, quand on ne reste pas un ami sincère! Que de ruines! et comme je sentais, malgré tout, grandir, s'élever sur leur amoncellement une flamme qui m'exaltait, qui me consolerait, mon amour, ma foi, mon ambition pour Geneviève!

Soupplet ne m'eût pas tiré de ma rêverie : j'en sortis seul, à un battement plus fort du cœur qui me secoua et m'avertit d'agir pour racheter le mal à force d'amour.

— Allons chez M. Fillotreau! dis-je simplement.

Soupplet me prit les mains, me regarda attentivement, puis d'une voix brève :

— Tu es bien décidé?

— Oui.

— Tu ne me reprocheras jamais de t'avoir excité à la rébellion contre ton père?

— Non.

— Tu te sens assez fort?

Je secouai la tête et je fis deux pas, pour prouver que je n'étais pas enraciné à ma place.

Une heure après, nous frappions à la porte de M. Fillotreau.

CHAPITRE XIX

Le lendemain, mardi, pendant la classe.

Il me sera bien difficile de continuer ces Mémoires. Les larmes qui tombent pendant que j'écris n'effacent pas l'écriture, et j'ai peur des choses que je confie à ce cahier ouvert. Si je l'emportais à la maison! chaque dimanche, je consacrerais quelques heures à résumer mes impressions et les événements de la semaine. Ce n'est pas mon père, ce n'est pas ma mère qui auraient la curiosité de lire ces épanchements. Se sont-ils jamais inquiétés de ce que je pensais? Ici, je suis espionné; j'ai peur des maîtres d'étude, j'ai peur de Soupplet lui-même. Il est honnête, et je ne crois pas que sa curiosité aille jamais jusqu'à violer le secret de mon pupitre, jusqu'à fouiller dans mes papiers; mais si ces pages, sur lesquelles saigne mon cœur, lui tombaient entre les mains, résisterait-il à la tenta-

tion de les lire, de s'en moquer? Ah! sa raillerie me forcerait à le battre ou à me tuer! J'emporterai dimanche matin sans faute cet album de ma vie si triste, si décolorée déjà : je sais où je le cacherai dans ma chambre. Il sera en sûreté, et si je ne triomphe pas de cette singulière indiscrétion de moi envers moi-même, nul ne saura du moins ce que j'aurai souffert, jusqu'au jour où je déposerai ce manuscrit arrosé de mes pleurs entre les mains de ma bien-aimée Geneviève...

A l'étude d'onze heures.

J'allais reprendre le récit de ma journée de dimanche. Je tiens à ce qu'aucun détail de ce combat douloureux, où mon respect filial a été criblé de blessures, ne puisse m'échapper. Plus tard, quand je serai père à mon tour, j'apprendrai à me faire aimer, à me faire respecter de mes enfants, en relisant ces épanchements sincères dans lesquels il y a, sans doute, bien de l'orgueil de ma part, mais aussi, je puis le jurer, bien du désir d'aimer et de respecter mes parents.

J'allais donc continuer quand M. Lambquin, notre maître de pension, est entré dans la salle d'étude, suivi de l'inspecteur.

Notre réunion préparatoire pour des conférences littéraires a fait scandale. On nous a dénoncés. Le proviseur du lycée a été appelé chez le ministre, et

des ordres sévères sont donnés pour qu'à l'avenir ces rassemblements d'écoliers n'aient plus lieu. M. Lambquin a été superbe d'ironie. Il s'est moqué d'abord de nos prétentions, puis, feignant de se tromper, ou se trompant sur le but que nous nous étions assigné, il n'a paru voir que des prétextes d'orgies dans ces conciliabules littéraires. L'autorité paternelle a été invoquée : on a voulu nous faire honte de ce qui nous rendait si fiers.

— Si vos parents apprenaient cela! nous a-t-on dit sur tous les tons.

J'ai échangé un regard avec Soupplet. Nos parents! M. de Lartil pourrait me reprocher de chercher les occasions de désordre, de m'exercer au métier de révolutionnaire; il poursuivrait en moi l'instinct, le sentiment que M. Fillotreau a pu faire germer; il persécuterait, sous le prétexte de sollicitude paternelle, mon amitié pour cet excellent homme; il me pousserait ou à une soumission hypocrite ou à la révolte. Quant au père de Soupplet, il rirait de ces escapades; il est prêt à tout, il pardonne tout à l'intelligence de son fils.

— Sois habile comme moi! semble-t-il lui dire.

Et Soupplet profite de la leçon.

Il y avait donc au moins deux élèves dans la salle d'étude qui n'étaient guère intimidés par la menace de l'autorité paternelle. Étaient-ce les plus mauvais, les plus indisciplinés, les moins réellement respectueux pour leurs parents?

Vergniaud a répondu par un mot cynique à M. Lambquin.

— Puisqu'on ne veut pas que nous nous réunissions pour des conférences, a-t-il dit, on ne se plaindra pas si nous allons...

M. Lambquin a essayé de l'interrompre; mais la phrase s'est achevée au milieu des rires de l'assistance.

— Monsieur Vergniaud, prenez garde! s'est écrié le maître de pension.

— A quoi donc? a répondu l'insolent premier prix du concours.

Et, couvrant sa retraite par des gronderies qui dissimulaient mal son dépit, le maître de pension s'est retiré.

Ainsi, voilà une fois de plus que l'autorité se compromet à nos yeux par des interdictions maladroites, par des faiblesses honteuses. Voilà une fois de plus qu'on refoule la jeunesse vers les estaminets et que l'on oblige ceux qui réfléchissent à mesurer leur obéissance sur leur respect filial. Ah! si je m'écoutais! c'est à toi seule, chère Geneviève, à toi qui ne m'ordonnes rien, mais dont le sourire m'invite à la résignation, que j'obéirais, chère âme! Qu'ai-je besoin de conférences, de tumulte, de révolte? Que mes camarades aillent dépenser, dans les cafés ou ailleurs, leur fougue, leur enthousiasme sans but, la fièvre de leurs veines, l'ivresse de leurs cœurs, moi, je n'ai pas trop de force pour

guérir ma douleur, je n'ai pas trop d'amour pour suffire à t'aimer, toi, mon espérance, mon salut, ma vie!

Même jour, étude du soir.

M. Fillotreau habite, rue Mazarine, une petite chambre qu'il avait gardée pendant qu'il était maître d'étude, et dans laquelle il venait passer ses journées du dimanche. Maintenant, rien ne l'arrache à cette cellule, que la nécessité d'aller chercher le pain, gagné par de petits travaux de traduction.

Le cœur me battait terriblement en montant les quatre étages. Je m'arrêtais souvent. Au premier repos, Soupplet, qui allait devant, se retourna et me dit :

— Il est temps encore de renoncer à cette visite.

— Non, répondis-je.

Et je continuai l'ascension.

On nous eût pris pour des étudiants en conquête. Qui donc se fût imaginé que nous accomplissions ainsi un pèlerinage à la retraite d'un homme de bien? Il y avait dans nos yeux le feu d'une curiosité sans bornes, et nous étions pâles de désir.

Soupplet deviendra peut-être un ambitieux sans âme, un spéculateur sans pitié, un homme d'argent, d'orgueil, d'ambition : moi qui me crois aujourd'hui, sinon meilleur que lui, du moins plus accessible aux émotions idéales, j'endurcirai peut-

être mon cœur. Mais quelque avenir d'égoïsme et de vanité qui s'ouvre devant nous deux, je jure bien qu'à ce moment nous étions dans toute la pureté d'une dévotion sincère. C'était notre première communion avec l'honneur, le travail, la raison. Soupplet avait oublié son scepticisme; il l'avait usé en gravissant l'escalier.

La porte de la chambre nous faisait face, avec un paillasson pour les pieds, un cordon de sonnette qui ne servait guère et un petit sac contenant un morceau de craie pour les visiteurs qui n'avaient pas de cartes de visite.

Nous nous serrâmes la main.

— Sonne! me dit Soupplet.

Je sentis que c'était un honneur qu'il m'offrait.

La sonnette, placée immédiatement derrière la cloison, se balança avec trop d'élan. Elle fit un bruit terrible : je regrettai de n'avoir pas simplement frappé. Nous entendîmes M. Fillotreau reculer sa chaise sur le carreau de la chambre et se diriger vers nous. La clef était à la porte, nous aurions pu entrer; mais nous étions déjà si hardis d'être venus jusque-là! La porte s'ouvrit : M. Fillotreau, en nous reconnaissant, leva les bras par un geste de stupeur. Bien qu'il fût dans l'ombre et que la lumière, passant à travers la fenêtre qu'il masquait, enveloppât seulement sa tête d'un contour doré, nous distinguâmes très-nettement l'expression de sa physionomie. Il y a des figures qui

portent en elles une clarté spéciale. Ses moustaches s'agitèrent, ses yeux agrandis se troublèrent, ce stoïcien eut une défaillance.

— Mes enfants! mes enfants! balbutia-t-il, comment! c'est vous?

Ce titre d'*enfants* m'atteignit au cœur : il répondait au soulèvement de tout mon être. Je m'élançai dans les bras de mon maître, et, l'entraînant dans sa chambre :

— Vous ne m'attendiez pas? lui dis-je.

— Oh! non, me répondit-il avec une joie si candide que je ne pouvais m'offenser de n'avoir pas été deviné.

— Je vous devais pourtant une visite d'excuses.

— A moi?

Et il rougit en tombant dans son vieux fauteuil près de la table sur laquelle il écrivait avant notre arrivée. Je me sentis pâlir.

— Oui, mon ami, repris-je avec fermeté, je dois vous demander pardon pour cette dernière et petite persécution qui nous a séparés... Je sais que j'ai d'autres torts à réparer envers vous.

— Quels torts, mon cher enfant? me demanda-t-il avec anxiété.

— Ceux de mon père.

— Votre père!... Qui vous a dit?

— C'est moi, interrompit de sa voix brève mon camarade Soupplet en refermant la porte; c'est moi, monsieur Fillotreau, qui ai mis Philippe au

courant des choses qu'il ignorait et que j'ignorais moi-même, mais que j'ai pu apprendre à de bonnes sources.

— Vous avez mal fait! reprit avec un peu de sévérité l'excellent homme.

— C'est à vous de prouver le contraire, repartit finement mon condisciple; et je sais que vous êtes capable, non pas de consoler Philippe, car il y a des douleurs avec lesquelles il faut vivre, mais de le rendre assez fort pour qu'il n'ait jamais de rancune de ma franchise.

— Soupplet a raison, mon ami, dis-je à mon tour, pendant que M. Fillotreau, alarmé de la responsabilité que nous lui imposions, prenait sa tête à deux mains et semblait réfléchir; oui, Soupplet a raison. Il ne dépendait de personne au monde que je ne fusse pas malheureux sans le savoir. Je vois maintenant ma blessure, mais vous m'apprendrez à la cacher et à acquérir votre résignation.

— Cher enfant, me dit M. Fillotreau avec une inflexion de voix absolument paternelle, ne vous comparez pas à moi. Vous êtes jeune, vous avez devant vous tout un avenir... vous ne commettrez pas les fautes que j'ai faites. Il n'y a pas de fatalité absolue dans ce monde : on est toujours, dans une certaine mesure, responsable des mécomptes que l'on subit. Vous avez la fièvre de la vingtième année, voilà tout. Ce temps-ci n'est pas propice à cette fièvre-là. Vous vous croyez malheureux parce

que vous êtes agité : mais, dans quelques années, vous vous apercevrez que la grosse blessure d'aujourd'hui n'était même pas une égratignure.

— Quand je vous dis que je sais tout! repartis-je fièrement.

— Que savez-vous?

CHAPITRE XX

Je répétai en quelques mots l'histoire que Soupplet m'avait apprise. Je prouvai à M. Fillotreau que je connaissais sa vie passée, ses espérances déçues, son amour trahi, sa foi politique vaincue, ses liens de famille brisés et sa route rendue difficile par une vieille amitié de collége devenue une implacable inimitié.

— Eh bien! me dit-il avec un sourire quand j'eus fini, rien de pareil ne vous menace, mon ami. Quant aux torts de votre père envers moi, je ne prétends plus les nier... mais ils ont leur excuse dans cette pression incessante de ce qu'on appelle les convenances sociales, le fanatisme de l'ordre. Il y a plusieurs sortes d'ambitions. Moi, bien qu'il n'y paraisse guère, je suis un ambitieux. Je mets mon orgueil à garder parmi mes compagnons de luttes le rang que j'ai conquis... Votre père avait une ambition différente; mais il est de bonne foi

Digitized by Google

comme je le suis moi-même. Vous l'offenseriez en lui gardant, par intérêt pour moi, une rancune que je n'ai pas dans le cœur.

Je secouai la tête pour protester.

— Enfant ! reprit M. Fillotreau avec une douceur sublime, vous ne savez pas ce que c'est, je ne dis pas de pardonner, mais d'aimer toujours, quand même. Il est resté de notre intimité du collége un parfum dont tout mon cœur est si bien imprégné qu'il ne peut s'en défaire, le voulût-il fortement. Je m'explique si bien les entraînements de la vie, et je sais si bien que, dans l'animosité de votre père contre moi, il y a plus de remords caché que de véritable colère ! C'est ce remords, mon enfant, qu'il faut adoucir, dont il faut le délivrer, mais qu'il ne faut pas aigrir en paraissant vous en apercevoir... Quand vous aimerez...

Je tressaillis, et je crus remarquer que ce mouvement n'avait pas échappé aux regards de M. Fillotreau.

— Quand vous aimerez, me dit-il en continuant avec un sourire, vous comprendrez que l'amour est le vainqueur suprême. Soyez bon; mettez votre habileté à vous sentir supérieur aux méchancetés humaines. La méchanceté est une faiblesse. Puisque vous connaissez ma vie, vous savez que j'ai eu de grandes douleurs. Elle ne m'ont fait maudire personne. De quel droit, mon enfant, débuteriez-vous avec un sentiment amer contre ceux

que vous devez aimer et qui vous aiment? Votre présence ici est une révolte; promettez-moi de ne plus revenir.

— Je ne vous ferai pas cette promesse-là.

— Mais votre père ne serait-il pas dans son droit en se fâchant?

— J'en appellerai au témoignage de ma mère.

— Votre mère!... répéta M. Fillotreau qui tressaillit à son tour. Si mon souvenir a traversé parfois sa pensée, croyez bien, mon enfant, que ce fut pour l'affermir dans la vie heureuse, honorée, qu'elle a choisie. J'ai été un visiteur compromettant... je portais du malheur avec moi; tous ceux qui se sont détournés ont bien fait. Votre mère n'a rien à regretter.

— Elle n'est pas heureuse, pourtant!

M. Fillotreau se leva; ses mains tremblaient. Il m'enlaça de ses bras et m'attirant sur sa poitrine :

— Cher enfant, me dit-il, vous avez une curiosité terrible qui vous égare et qui vous fait chercher plus de mystères que la vie n'en comporte. Eh bien! j'admets la réalité de toutes vos mauvaises suppositions. Votre père fût-il implacable dans son ambition; votre mère fût-elle attristée de n'avoir que de la gloire autour d'elle, quel serait votre devoir, quel est le nôtre? De ramener à la mansuétude l'homme politique sans pitié, de ramener au bonheur l'âme délicate qui se sent

déçue. De quel droit vous instituez-vous le châtiment?

— Je ne suis encore qu'un juge, monsieur Fillotreau!

— Non, car vous n'avez pas le droit de juger. Ce qui peut se mêler d'égoïsme, de désir personnel de bonheur à votre enquête troublerait la conscience du juge. C'est une des misères de ce monde, mon ami, qu'on trouve plus commode de se juger les uns les autres que de s'aimer et de se soutenir. Tant pis pour le premier qui manque à un devoir! Le déserteur ne relève pas les soldats fidèles de leur consigne, et les parents coupables ne font pas que les fils doivent le devenir. Vous n'êtes pas nés, mes amis, pour châtier ceux auxquels vous devez la vie, mais pour les avertir par votre exemple, pour les consoler, pour les relever aux heures de défaillance.

— Ah! si je vous avais connu, monsieur Fillotreau, s'écria Soupplet qui était resté à l'écart, écoutant, les bras croisés et les lèvres serrées, et qui se précipita tout à coup vers nous en crispant les poings avec douleur et en étranglant un sanglot qui le suffoquait; ah! si je vous avais connu quand j'ai vu et compris ce qui se passait dans la maison paternelle, je n'aurais pas aujourd'hui dans le cœur ce poison qui n'en sortira plus!

— Comment! vous aussi, mon ami! dit le bon M. Fillotreau.

— Moi surtout! c'est moi qui ai souffert le premier de cette curiosité funeste dont vous parliez; c'est moi qui ai exhorté Philippe à souffrir! ce que vous dites, je me le suis dit tout le premier; aussi j'aime mon père : oh! oui, le pauvre homme, je l'aime bien! mais, c'est horrible! en même temps; je sens en moi quelque chose qui me reproche de l'aimer et qui me commande de le mépriser!

— Taisez-vous! s'écria M. Fillotreau, qui saisit Soupplet et le rapprocha de lui, de manière à le tenir, comme moi, à demi enlacé contre sa poitrine.

— Je me tairai : mais, faites donc taire ce cri intérieur, ce désespoir, cette colère secrète qui me suffoque.

— Vous l'étoufferez vous-même. Ah! chers amis, vous avez bien fait de venir. Que ce soit une désobéissance de plus, j'en prends ma part. Je suis un vieux rebelle, un incorrigible émeutier, eh bien! je continue mon rôle. On dira ce que l'on voudra, on pensera de moi ce qu'il plaira de penser. Je vous aime, mes enfants, je vous défends de souffrir sans moi, et je vous apprendrai à faire de la douleur un désir d'amour au lieu d'un désir de haine. On vous enseigne là-bas la philosophie : ici, nous la pratiquerons. Merci d'être venus... vous vous sauvez, et moi, vous me rachetez. Vous achevez de me guérir.

— Vous le voyez donc bien, dit Soupplet

très-ému, toute la sagesse du monde ne suffit pas à cicatriser certaines blessures. Vous souffrez encore.

— C'est un peu de coquetterie pour vous flatter, reprit M. Fillotreau qui pleurait.

Je ne saurais transcrire les paroles, la longue conversation que nous eûmes tous les trois après ce début. Ce que je sais, c'est que nous l'embrassâmes en sanglotant ; c'est que ce fut d'abord un trio de pleurs, et que nos âmes allégées se débarrassaient dans cette pluie douce de tout ce qui les accablait.

Il fut convenu que, tous les dimanches, nous viendrions voir M. Fillotreau. Mais il se refusa à un échange de correspondances qui eût interrompu nos études. Avec quelle autorité cet homme, que la vie avait meurtri sur tous les points, nous parla d'avenir et d'espérance !

— Et moi aussi, nous dit-il, je suis un fils atteint dans sa piété. Mon père m'a chassé, m'a renié, m'a déshérité. Et si vous saviez comme je l'ai aimé pour ces injustices qui me prouvaient la profondeur de ses illusions et de ses déceptions ! Il est mort sans m'avoir pardonné : ce fut une douleur de plus. Maintenant, j'en suis sûr, la réconciliation éternelle est faite ou se fera.

M. Fillotreau avait quelque chose d'un prêtre en nous parlant ainsi. Toutes les tristesses de sa vie semblaient, comme autant de voiles, s'écarter de

son front pour laisser luire une mystérieuse clarté. Je me sentais dans un monde étrange, plein de tortures et de délices. On m'avait déchiré, et je n'avais la conscience de mes blessures que par un baume doux et frais qui les couvrait et qui, en me forçant à dominer ma douleur, me donnait, pour ainsi dire, le secret de la virilité.

Je ne me souviens plus de la fin de notre entretien : d'ailleurs, nous causâmes de tant de choses ! Quand nous nous retrouvâmes dans la rue, après cette visite, Soupplet me dit :

— Je regrette d'être venu.

— Pourquoi ?

— Il a troublé mon amertume ; il l'a empoisonnée de douceur.

— Méchant !

— Oh ! je ne raille pas. Je me croyais le droit de mépriser ; M. Fillotreau ne me laisse que le droit d'aimer : il me donne des remords qui ne s'apaiseront plus.

— Pourquoi ce découragement ? dis-je avec vivacité, tout heureux de profiter des leçons de mon maître et de faire acte de propagande.

— Toi, Philippe, tu n'en es qu'à ta première découverte. Ce cœur vaillant te soutiendra : il te préservera des flétrissures que j'ai subies, que je me suis infligées à moi-même. Tu sais qu'à propos de Milton, notre professeur de rhétorique nous parlait des larmes de Satan ; eh bien ! ce sont ces larmes-

là que j'ai versées tout à l'heure... larmes de dépit, de colère, de défaite, qui me brûlent quand je les garde et qui me laissent la tête en feu quand je les ai versées... Je suis mal entré dans la vie; ce n'est pas de ma faute. On ne recommence pas ce début. Je me suis flatté d'avoir dompté la fatalité en la narguant, je n'ai fait que masquer ma faiblesse, je l'ai bien senti tout à l'heure. J'ai dans le cœur un creux qu'on ne remplira pas. Je serai dans la vie un être incomplet que l'ironie a stérilisé de bonne heure, mais qui passera peut-être pour un homme fort parce que le monde aime mieux les grimaces que les visages de sang-froid, les gestes que le silence, et parce que l'on croit plus d'autorité aux sifflets qu'aux bravos... Ah! pourquoi ma mère n'a-t-elle pas les antécédents de la tienne? pourquoi mon père a-t-il autre chose que l'ambition à se reprocher?...

Soupplet, pourtant, avait subi l'influence de M. Fillotreau, et, malgré son langage, j'espère qu'il sera guéri, comme je serai préservé.

Quand je revins chez mon père, j'avais l'orgueil de ma profonde douleur. Avant mon entretien avec M. Fillotreau, j'eusse éprouvé beaucoup de peine à cacher les impressions que m'avaient laissées les découvertes de Soupplet : mais je voulais être magnanime comme cet excellent homme, doux et clément comme lui. Je me permis de mépriser les ambitions paternelles, et je plaignis mon père.

Quant à ma mère, je ne lui reprochai pas au fond du cœur d'avoir sacrifié l'homme héroïque à l'homme ambitieux; je lui baisai la main avec un redoublement de respect.

— Peut-être souffre-t-elle, me dis-je tout bas; peut-être s'est-elle aperçue de l'erreur qu'elle a commise autrefois. Il faut qu'elle m'aime, et que son amour pour moi la console de toutes choses.

Le soir, Geneviève me trouva l'air radieux : elle aussi m'aimera, si elle ne m'aime déjà. Je n'ai point avoué à M. Fillotreau que j'avais un cahier, que je rédigeais mes Mémoires. Soupplet, qui m'a deviné, lui en a dit un mot; j'ai rougi. Je ne veux pas m'exposer à mentir, et je ne veux pourtant pas laisser lire par mon maître, par mon nouvel ami, ces pages commencées pour lui. Il m'a revêtu de ma robe prétexte; il veut me faire homme. Arrière ces confidences sentimentales, ces trous dans lesquels j'enfouissais en pleurant le secret de mes oreilles d'âne. J'ai beaucoup à travailler; je veux être bachelier avant trois mois, et, le lendemain, je veux être accepté comme le fiancé de Geneviève. Voilà ma double ambition. Ces bancs de la pension me font horreur; ces salles me paraissent un inutile corps de garde. J'ai l'ardeur martiale, je respire l'odeur de la poudre. Voilà le champ de bataille là-bas : en avant !

CHAPITRE XXI

Écrit trois mois après.

Je suis bachelier. C'est pour consigner cette date que je rouvre ces notes. Je me suis bien défendu contre moi-même pendant ces trois mois! Si j'ai souffert, j'ai eu le courage de prendre pour la lassitude du cerveau ce qui était la lassitude de mon cœur. Geneviève, qui m'interrogeait, a eu chaque fois cette réponse :

— Je travaille beaucoup!

Et je me persuadais tout le premier que c'était l'effort continu pour retenir la nomenclature des souverains allemands ou des rois d'Angleterre (ma pierre d'achoppement secrète) qui me donnait cette palpitation, cette inquiétude rendue visible. Maintenant, je ne puis me tromper : j'ai atteint mon but, je suis bachelier, c'est-à-dire que je n'ai plus

les liens qui me retenaient depuis l'enfance. Je puis délibérer mon avenir, je choisirai mes maîtres.

Mon père veut que je fasse mon droit : il m'a exprimé ce désir avec une douceur relative qui m'a étonné d'abord, qui m'a blessé ensuite par réflexion. Mon père me croit-il donc capable de perdre le souvenir de ces longues, longues années de soumission d'où je sors à peine? Est-il assez peu certain de mon affection pour me supposer capable de m'affranchir si facilement de la loi du respect? Il ne me traite plus comme son fils, mais comme un visiteur dont il cherche à pénétrer le caractère. Je lui étais donc bien inconnu!

J'ai profité, malgré tout, de la déférence que me témoignait M. de Lartil : j'ai demandé à réfléchir. J'ai promis une réponse dans huit jours. Je veux consulter Geneviève.

29 mars.

Voici bientôt le printemps : printemps de la nature, printemps de ma vie. Ah! vieux monde qui reprends chaque année ton sourire et ta jeunesse, tu sors de l'hiver comme si tu n'y étais jamais entré! Mais moi qui n'ai pas eu d'hiver, je sens ma séve engourdie. Je ne demande pourtant qu'à m'étendre, qu'à fleurir au soleil de mes vingt ans!

Geneviève, tu es tout mon espoir, tout mon avenir, toute ma force! Je m'appuie bien sur M. Fil-

lotreau; mais sa main, solide comme le marbre d'une tombe, ne peut que me retenir, m'empêcher de tomber. C'est toi, c'est ton sourire, ma Geneviève bien-aimée, qui m'entraîneras dans la vie.

Mon père ne m'a jamais interrogé sur M. Fillotreau. Il semble se douter, ou plutôt il a le pressentiment des relations régulières établies entre ce cher maître et moi. Ce silence réciproque sur un sujet qui nous a si fort troublés l'un et l'autre nous gêne; et pourtant, nul n'oserait l'enfreindre.

Je commence à comprendre que l'on peut être un homme admiré, envié des autres hommes, que l'on peut avoir une fonction importante dans la vie, sans savoir juger ses semblables, sans pénétrer leur surface, sans lire dans leur moindre regard.

Quoi! mon père sait que j'ai un secret, et il ne le pénètre pas! J'aimerais mieux, si pénible qu'elle dût être, une explication nouvelle entre nous, que cette réserve.

M. Fillotreau, lui non plus, ne me parle jamais du passé. Il m'a été bien utile pendant ces trois mois de préparation au baccalauréat. Tous les huit jours, j'allais lui demander des éclaircissements sur les points obscurs du programme, et, avec une admirable complaisance, il mettait en quelque sorte la lumière de son sourire sur les endroits incompréhensibles, et je les comprenais aussitôt. Il ne me permettait aucune question en

dehors de celles-là; il ne tolérait aucun soupir, et, s'il me voyait triste, il m'intéressait si bien à ma tâche que j'oubliais ma tristesse.

Je n'ai pas osé encore lui parler de Geneviève, et pourtant je voudrais bien associer tout haut dans mes paroles ces deux êtres qui sont les deux moitiés de mon cœur. Quel sage que M. Fillotreau! Mais cette sagesse ne se voilerait-elle pas d'un nuage si je lui parlais de mon amour pur, de mes espérances? Les siennes étaient pareilles! Il m'a demandé, à ma dernière visite, ce que je voulais faire.

— Aller d'abord en Italie. Mon père m'a promis ce voyage et je le réclame. Ah! si vous pouviez venir avec moi!

Je me suis repenti de cette exclamation imprudente : elle rappelait à M. Fillotreau sa pauvreté. Puis-je l'emmener sans le blesser?

1er avril.

Soupplet, qui ne se hâte pas d'être reçu bachelier et qui ne me porte pas envie, est venu me voir ce soir, jour de sortie.

— Mon cher, m'a-t-il dit, je viens réclamer l'exécution de la parole donnée. Tu vas partir bientôt peut-être pour un voyage ou pour la lune. Je veux, avant que tu ne m'échappes, obtenir la croix d'honneur que j'ai promise à papa.

Et, s'asseyant sur mon lit en croisant ses bras d'un air goguenard, Soupplet m'a regardé.

— Je croyais que tu avais renoncé à cette mauvaise plaisanterie, lui ai-je répondu.

— Une plaisanterie ! comme tu parles légèrement de ce qui coûte tant de sang, tant d'actes héroïques et tant de bassesses ! Une plaisanterie ! c'est ce qu'il y a de plus sérieux au monde. Si ton père, sollicité par toi, le voulait bien...

—Jamais.

— Tu es un ingrat, voilà tout. Si c'est ainsi que tu prétends me raccommoder avec l'humanité...

— Soupplet, le jour où tu m'as conduit chez M. Fillotreau, tu avais toi-même une émotion saine, généreuse, qui m'avait donné grand espoir. Tu paraissais avoir renoncé à ce persiflage perpétuel, à cette façon de te moquer de tes douleurs. Je t'aimais bien, va, ce jour-là !

— Alors, tu me méprises aujourd'hui ? repartit mon camarade qui se leva et qui vint droit à moi. Pourtant, je fais acte de bon fils en donnant à mon père le hochet, le joujou qu'il demande. Cette petite ligne rouge à sa boutonnière, c'est toute son ambition, et il y a des ambitieux qu'on moralise en les satisfaisant. Ce que je vais te dire est atroce... tu en concluras ce que tu voudras, mais je sens que le papa Soupplet, qui commence à redouter les injures, s'exposera de moins en moins à en recevoir quand il aura la crainte de voir un insolent porter

la main à sa décoration... il voudra se faire respecter et devenir tout à fait respectable... Est-ce une bonne raison celle-là ?

Soupplet, malgré son accent railleur, paraissait convaincu du sens pratique de ses paroles. La décoration est, pour beaucoup de gens, une sorte de drapeau à défendre : on oublie les moyens employés pour l'obtenir, quand on l'a obtenue, et on la défend comme si on l'avait méritée. Combien de consciences qui ne sont que l'effort de la vanité! Cette utilité de la croix d'honneur ne m'était jamais venue à l'esprit. Elle me frappa; j'y vis un moyen filial pour Soupplet de relever l'honneur paternel.

— Tu m'as converti! lui dis-je en souriant.

— Bien vrai? tu ne reviendras plus sur ta parole?

— Non.

— Tope là ! nous irons acheter ensemble le ruban rouge. Quelle bonne farce que la vie! Le chancelier de la Légion d'honneur ne se doute pas du poisson d'avril que nous complotons aujourd'hui, 1er avril!

— Prends garde! dis-je vivement à Soupplet, ne me fais pas repentir de ma promesse.

— Tu sais bien qu'il faut que tout finisse en moi par des chansons. Je suis le Français le plus Français! Si je ne me moquais pas tout le premier de mon émotion, je n'oserais plus jamais être ému.

Et ce singulier garçon, honnête plus qu'il ne

veut le laisser croire sous ses fanfaronnades, bon fils, délicat à sa manière, cachant son cœur, comme un marron, dans une enveloppe toute hérissonnée, les yeux brillants, la lèvre moqueuse, me quitta brusquement, peut-être pour aller rire de moi, de ma niaiserie, dont il est reconnaissant, avec quelques faiseurs d'épigrammes de sa trempe.

CHAPITRE XXII

2 avril.

Je n'ai pas voulu parler à mon père aussitôt après le départ de Soupplet. La démarche était grave. Ce matin, après une nuit fort agitée, je suis descendu dans la bibliothèque aux *Moralistes*. Chose singulière! au lieu du respect habituel, j'éprouvai une tentation, sinon de moquerie, du moins de scepticisme et de révolte, en mettant le pied dans ce lieu solennel. Je regardai tous les bustes d'orateurs et je promenai les yeux sur tous les beaux livres à tranches dorées.

— Vous ne m'imposerez plus, semblais-je leur dire. Je sais bien maintenant où est la vraie dignité et le vrai caractère!

Mon père était assis à son bureau, les coudes posés sur les bras de son fauteuil, les mains unies, le regard plongeant devant lui.

— Ah! c'est toi, Philippe? me dit-il avec un étonnement et un demi-sourire qui me remuèrent le cœur. Je pensais précisément à toi.

J'étais ému; je m'avançai incertain de ce que j'allais faire, regrettant presque d'être venu et ayant peur de songer à la demande de Soupplet; comme si mes idées remuées devaient se trahir par un cliquetis pareil au cliquetis d'armes apportées en cachette. N'étaient-ce pas, en effet, des armes?

— Oui, je me demandais, continua mon père, pourquoi tu tardes à me donner la réponse que j'attends de toi. Si le droit te répugne, j'ai la possibilité de te faire attacher au ministère des affaires étrangères.

— Je vous remercie bien, mon père, répondis-je en rougissant; je n'ai pas encore d'ambition. Si vous le voulez, je ferai mon droit, simplement... mais auparavant, j'oserai réclamer le voyage que vous m'avez promis.

— C'est juste... Avec qui feras-tu ce voyage?

— Seul, à moins qu'un de mes amis de pension...

Je songeais à introduire ainsi le nom de Soupplet dans l'entretien, car je savais bien que Soupplet lui-même ne pouvait m'accompagner en Suisse ou en Italie. Mon père m'interrompit.

— Quel est cet ami? Tu ne m'en as jamais présenté aucun.

— Il s'appelle Soupplet, répondis-je sans bron-

cher, mais en baissant un peu les yeux. Son père est avocat.

M. de Lartil reçut ce nom comme une décharge de pistolet en pleine poitrine. Je ne pouvais faire une confidence à mon père sans qu'elle contînt une menace, une provocation, une attaque réelle. Mais, cette fois, l'attaque était volontaire de ma part.

— Ah! dit M. de Lartil avec une sorte de soupir qui prolongea l'exclamation; ah! c'est le fils de... cet homme qui est ton ami!

Je courbai la tête.

— Décidément, reprit mon père avec une expression de dédain qui me fit de la peine et qui me provoqua, décidément, tu n'as pas la main heureuse dans le choix de tes amis.

— Permettez-moi d'être d'un avis contraire, osai-je répliquer en relevant hardiment la tête.

Cette fois, le regard qui me fut lancé était implacable. Je le sentis bien. Se peut-il que mon père m'ait ainsi regardé? Que lui avais-je donc dit? Nous nous toisâmes en silence, moi le cœur bondissant, lui la lèvre frémissante, non comme un père et un fils, mais comme deux ennemis. J'étais donc bien terrible? J'avais à ma droite le fantôme de l'amitié trahie par l'ambition, et, à ma gauche, le souvenir des premières fautes contre la délicatesse : la victime et le complice de l'orgueil me servaient de seconds dans ce duel étrange et douloureux.

Hélas! ce n'était encore rien que de lutter. Je voulais être vaincu. Il eût été si facile de me vaincre, d'arracher une fois pour toutes de mon cœur ce nid de couleuvres qui commençaient à s'agiter, à se tordre! Mais l'ironie, mais la fatalité qui me pousse vers la connaissance du bien et du mal et qui empoisonne peu à peu tous mes sentiments de famille, la fatalité voulut que je fusse vainqueur. Mon père céda visiblement. L'acier de son regard faiblit sous l'éclair du mien. N'ayant jamais rencontré de résistance, ne s'étant jamais occupé de la conscience de son fils, il ne savait comment s'y prendre pour désarmer cet ennemi nouveau. Une main tendue, un nuage dans ses yeux paternels m'eussent courbé, amolli, terrassé. Je sentis que le sang-froid me venait et qu'une conviction formidable me faisait invincible pour mon malheur.

— Tu es assez grand, après tout, pour savoir ce que tu fais, m'avait dit M. de Lartil d'un ton sec qui dissimulait pourtant une retraite : il se peut que le fils Soupplet vaille mieux que son père.

— Le père est bien riche! m'avisai-je de dire sans trop savoir ce que je disais, et comme si j'admettais que la fortune fût une vertu.

— Oui, il est riche, répliqua M. de Lartil qui allait sans doute flétrir l'origine de cette fortune, et qui s'arrêta brusquement en pensant peut-être à la gratification donnée trente ans auparavant à son répétiteur de droit.

Ce temps d'arrêt, dont je compris instinctivement la raison, m'enhardit; je ne sais quelle tentation mauvaise me poussa à parler de la décoration convoitée.

— Mon ami m'a raconté, continuai-je avec un air de fierté qui cachait une grande émotion, que son père était présenté pour la décoration.

— Présenté!... par qui? demanda vivement M. de Lartil.

— Par des personnages influents.

— Il ne l'est pas par moi.

— C'est vrai; et c'est un chagrin pour mon ami Soupplet autant que pour son père.

— Viendrais-tu appuyer leur requête?... As-tu, par hasard, dans ta poche une demande à me faire apostiller?

— Non, mon père; et je ne vous aurais pas encore parlé du vœu de mon ami, de l'espérance de son père, si vous ne m'aviez contraint à les défendre l'un et l'autre.

— Eh bien! ne parlons plus ni de l'un ni de l'autre, dit M. de Lartil en arpentant son cabinet. Tu partiras pour l'Italie ou pour la Suisse, quand tu le voudras, avec qui tu voudras : je ne te demande plus que le droit de régler ton budget de voyage. Voilà deux fois qu'il m'arrive de te donner des conseils, de m'informer de tes relations, et deux fois que je te sens en familiarité avec des ennemis... oui, des ennemis. Un homme n'est pas parvenu à

la haute position que j'occupe sans froisser bien des vanités, sans heurter bien des gens. Mais si tu savais, mon pauvre enfant, combien il faudrait que la calomnie montât haut pour m'atteindre!

Et, après avoir levé les yeux au plafond et salué d'un sourire qui les prenait à témoin les orateurs illustres et les moralistes représentés dans son cabinet, mon père sortit.

Je restai seul, j'avais de la douleur; mais, cette fois, le mal que je ressentais était comme tempéré par une curiosité hautaine, misanthropique, par un désir d'expérience.

— Voyons, me disais-je tout bas, jusqu'où je peux aller sans être accablé : voyons jusqu'où je porterai ma désillusion!

Et j'envisageais distinctement la possibilité de forcer mon père à faire décorer M. Soupplet et, qui sait? à se reconnaître coupable envers M. Fillotreau.

Ah! Geneviève, comme je veux être estimé de toi!

4 avril.

Je viens d'apprendre une heureuse nouvelle. Geneviève est sortie du couvent; je pourrai la voir tous les jours. N'y a-t-il pas dans cette liberté qui nous est donnée en même temps plus qu'une coïncidence? Quelqu'un autour de moi, mon père, ma mère, n'a-t-il pas voulu, à l'heure de trouble, de doute, que je traverse, me donner la seule com-

pagne qui puisse m'embellir le chemin et dont l'affection sera le meilleur conseil de ma vie? Ah! s'ils ont fait cela, qu'ils soient bénis, ceux que j'apprenais tout seul à juger, à moins aimer peut-être!

J'étais allé voir M. Fortin. L'excellent homme! quel dommage qu'il n'y ait pas entre lui et moi d'autre sympathie que Geneviève! Il est bon; je voudrais l'aimer; il m'aime, et quand je veux essayer de lui parler d'autre chose que du beau temps, je ne sais que dire.

— Eh bien! me dit-il en me serrant la main, Geneviève est une grande fille.

— Je le sais, lui répondis-je en riant et en m'attendant presque à ce qu'il m'appelât : « Mon gendre ».

— Je veux dire qu'elle n'ira plus à l'école, reprit le bon père en se frottant les mains. J'aurai quelqu'un pour faire ma promenade, et vous pourrez recommencer vos folies des vacances.

Je regardai M. Fortin. Je voulais savoir s'il y avait plus qu'un badinage dans ces paroles. Il doit bien sentir qu'il ne s'agit plus pour moi de mes jeux d'écolier. Comment ne devine-t-il pas mon amour? Il l'a deviné, sans doute, et il me raille pour provoquer mes confidences. Mes confidences! à qui puis-je en faire hors de ce cahier? Je n'ose troubler les souvenirs de M. Fillotreau en l'entretenant de mes secrètes espérances; Soupplet peut me découvrir encore une douleur dans cette joie;

M. Fortin comprendrait bien que j'aime sa fille; mais comprendra-t-il tout ce que je verserai d'affection dans cet amour unique?

Geneviève était sortie. J'ai promis de revenir ce soir, et je suis rentré en toute hâte pour consigner cette date, cette aurore de ma vie nouvelle. Nous sommes libres, libres tous les deux, et... je l'aime!

CHAPITRE XXIII

5 avril.

Elle m'aime aussi, plus qu'une camarade d'enfance, plus qu'une pensionnaire, j'oserais presque ajouter plus qu'une sœur.

Où prend-elle donc cette gravité, cette sérénité qui passe sur sa joie sans l'amoindrir et qui m'apparaît comme une ombre fraîche au milieu d'un parterre plein de soleil? Elle a des mots de femme qui sanctifient sa jolie bouche; elle a des façons de me donner la main qui me communiquent de l'énergie.

Je suis arrivé chez ses parents comme elle revenait d'une première tournée dans les magasins avec sa mère. Elle avait encore son chapeau sur la tête, et elle tirait ses gants. Madame Fortin me dit en riant :

— Vous savez donc la nouvelle?

J'avouai que M. Fortin m'avait prévenu.

— Eh! mon Dieu! oui, il paraît que Geneviève est décidément une grande personne, continua sa mère avec un petit soupir presque comique et en détachant les épingles qui retenaient son châle à ses épaules. C'est M. Fortin qui l'a voulu... Tu ne viens pas avec moi, Geneviève, te débarrasser de ton chapeau et de ton manteau?

Geneviève fit signe de la tête qu'elle voulait rester. Elle ne parlait pas, elle me regardait et je comprenais qu'elle était heureuse de me voir. Madame Fortin sortit du salon; nous restâmes pendant une seconde muets, nous dévorant des yeux, nous tendant la main, ne nous approchant pas, parce que nous n'osions pas tomber dans les bras l'un de l'autre. Chose étrange! cette liberté qui nous émancipait, cette double sortie de pension, changeait brusquement nos rapports. Nous comprenions instinctivement que la vie nous entourait, la vie avec ses espaces, et que c'était à nous de choisir ensemble le chemin à suivre; ou plutôt, je le jure, je ne comprenais qu'une chose, c'est que Geneviève était là, qu'elle était belle, que mon cœur sautait dans ma poitrine et que j'aurais voulu immobiliser cette seconde de contemplation, de ravissement. Où trouver des termes assez délicats pour exprimer dans toutes ses nuances un sentiment si pur et si subtil? et comment nier pourtant qu'une sorte d'appétit, d'élan de tout mon être physique me sollicitait et me faisait aspirer l'air, pour respirer

mieux l'amour qui nous enveloppait ? Geneviève était troublée comme moi; je le voyais à son sourire tremblant, à ses yeux qui s'emplissaient de larmes étincelantes.

— Eh bien! murmura-t-elle enfin, voilà tout ce que nous disons ?

— Que veux-tu que je te dise ? lui répondis-je en prenant ses deux mains.

Un nouveau silence suivit ces paroles : mais, cette fois, nous étions si près l'un de l'autre, si enivrés de cette approche, que le vertige nous menaçait. Je fis un véritable effort sur moi.

— J'ai pourtant une chose à te demander, murmurai-je à la joue plutôt qu'à l'oreille de Geneviève.

Elle était si sûre de moi qu'elle fit un petit mouvement des épaules pour m'exhorter à continuer.

— Geneviève, tu seras ma femme, n'est-ce pas ?

— Mais, sans doute, me dit-elle en me regardant d'un air étonné, comme si la chose n'était pas toute naturelle et arrêtée depuis longtemps.

— Bien vrai ? repris-je en passant un de mes bras autour de sa taille et en l'attirant doucement à moi.

— Bien vrai ! répéta-t-elle avec une langueur infinie.

Cet aveu, inutile pourtant, cette promesse superflue, m'accablèrent de joie. La tête de Geneviève se penchait un peu comme si elle eût voulu s'ap-

puyer à mon épaule. Je me retournai brusquement, et ma bouche rencontra celle de mon amie.

Combien de fois ne nous sommes-nous pas embrassés depuis notre enfance, dans tous nos jeux, après toutes nos querelles? Le baiser était banal entre nous, comme la poignée de main : mais ce baiser nouveau nous surprit, nous brûla et nous fit peur. Je me sentis sacrilége. Geneviève me repoussa vivement.

— C'est mal, murmura-t-elle, et avec des larmes dans les yeux.

— Pourquoi? lui demandai-je d'une voix mal assurée, car j'avais des remords.

— C'est mal, comme c'était mal de nous écrire en cachette, continua-t-elle. On a tant de confiance en nous! Il y a si peu d'obstacles à notre bonheur!

Je sentis un frisson me parcourir le corps. Les douleurs secrètes que j'avais éprouvées depuis peu me rendaient superstitieux et défiant, et la foi paisible de Geneviève dans notre avenir m'épouvantait en semblant provoquer la destinée.

— Notre bonheur! répétai-je. Il n'y en a qu'un pour moi, Geneviève; c'est d'être ton mari.

— Tu le seras! me répondit-elle simplement en me donnant la main.

Au même instant, M. Fortin ouvrit la porte du salon.

— Bonjour, mes enfants, nous dit-il avec sa rondeur habituelle.

Il ne nous appelait jamais autrement : mais nous avions besoin d'un oracle et il semblait nous l'apporter.

— Oui, nous sommes vos enfants, répliquai-je en entraînant Geneviève au-devant de son père, comme pour demander à celui-ci sa bénédiction. Dites-le-moi encore, répétez-le-moi.

— Pourquoi ne le répéterais-je pas? répondit M. Fortin presque ému ; si j'avais un fils, je le voudrais comme vous, et si j'ai jamais un gendre...

Il éclata de rire, mais il avait presque envie de pleurer de joie. Nous nous regardâmes, Geneviève et moi, dans un ravissement inexprimable. C'était vraiment une bénédiction qui descendait sur nous et qui nous fiançait l'un à l'autre. Je sautai ensuite au cou de M. Fortin.

— N'allez pas me trahir, mes enfants! dit-il en m'embrassant sur les deux joues. Voilà la première fois que je m'occupe de quelque chose, que je combine une affaire à l'insu de ma femme... Ils ont tous l'air de vouloir attendre. Ma foi! je ne comprends rien à ces précautions : l'amour honnête est une vertu de jeunesse... Je savais bien que Philippe serait enchanté de voir Geneviève hors du couvent. C'est un peu moi qui ai fait tomber les grilles... c'est moi qui vous marierai avant l'âge que l'on semble exiger.

Je trouvai M. Fortin bien éloquent. Sans pouvoir me connaître, il me sauvait : on eût dit qu'il

comprenait que le devoir et l'amour étaient les deux conditions de ma vie. Je le remerciai avec une effusion dont Geneviève était bien heureuse, mais la rentrée de madame Fortin interrompit nos épanchements. Je restai cinq minutes encore et je partis.

J'avais besoin d'exhaler au dehors tout ce qui gonflait ma poitrine; j'avais besoin surtout, cher cahier, confident discret de mes douleurs et de mes espérances, de te conter ces joies que je raconte mal, ces parfums que je laisse s'évaporer, ce baiser que je voudrais fixer sur le papier pour le voir, pour le reprendre, pour le redonner encore!

Voilà le plus grand bonheur de ce monde qui m'accable, et je n'ai pas un ami à qui j'ose le faire partager. Pourquoi donc? Est-ce que M. Fillotreau ne se sentira pas heureux de cette félicité rayonnante, de cette lumière? Est-ce que je ne lui dois pas les prémisses de cet avenir? N'ai-je pas eu tort de lui cacher cet amour? Je le calomniais, ce maître sublime, en craignant qu'il ne fût jaloux de moi. Lui, jaloux! il n'envie que les larmes des autres. Je cours le trouver.

CHAPITRE XXIV

Même jour, à minuit.

Mon Dieu! mon Dieu! à peine si je suis croyant! Depuis ma première communion j'ai oublié de prier. Nos aumôniers de pension sont des gens médiocres, presque toujours ridicules; des prêtres qui, n'ayant ni assez de talent ni assez d'ambition pour se faire une position dans l'Église, se contentent d'un salaire de maîtres d'étude. Ce sont des pions de sacristie, choisis au rabais et que nous n'écoutons guère.

Est-ce donc ma faute, mon Dieu! si je vous cherche à tâtons, à l'heure où j'ai besoin d'un appui hors de ce monde, et si je chancelle, n'osant ni m'agenouiller, ni rester debout?

J'ai doublement besoin de prières. Tantôt, c'était l'hymne de joie; ce soir, c'est la supplication du marin en détresse, que je voudrais adresser au

ciel. Je suis ivre. J'avais l'infini dans l'âme : je me serais élancé du haut d'une tour, bien sûr de ne pas tomber et d'être emporté dans le ciel. Un mot, un regard, un soupir de M. Fillotreau a brisé mes ailes. Mon Dieu ! je vous le demande, quel obstacle peut se dresser sur ma route? quelle force peut m'arracher à Geneviève?

Ce sage, qui a épuisé toute la douceur et toute l'amertume de l'amour, voit-il plus loin que nos regards d'enfant? Sait-il que nous cesserons de nous aimer? Prévoit-il je ne sais quelle ambition de ma part assez capiteuse pour m'étourdir, pour me donner le vertige, pour me faire renier Geneviève?

Mon Dieu! j'aime pourtant de toutes les forces de mon âme, et je me sens pourtant aimé! J'ai pourtant un si grand besoin de cet amour que notre mariage serait l'accomplissement d'une de ces lois d'harmonie dans lesquelles la Providence se complaît...

Ce n'était pas par orgueil que je croyais avoir mérité Geneviève, c'était par simplicité, par effort de pureté. Qu'ai-je fait pour être menacé dans ce sanctuaire? Ai-je trop écouté Soupplet? et cette maladie involontaire de mon affection filiale, que je combats pourtant, mérite-t-elle que je sois frappé? Je ne sais rien, je ne vois rien en moi, en dehors de moi, qui justifie mes craintes; mais ce que je sais, c'est que je portai mon cœur tout brûlant à M. Fillotreau, et que cet homme infaillible a trem-

blé, m'a regardé avec une commisération profonde et m'a dit : « Pauvre enfant! » de façon à glacer mon cœur.

— J'aurais dû m'en douter, ajouta-t-il encore.

Puis, me regardant en face :

— Êtes-vous bien sûr d'aimer cette jeune fille?

— Si j'en suis sûr?

— Il y a des amitiés d'enfance qui sont des leurres et dont on n'éprouve la fragilité que quand on veut y verser un sentiment plus fort. Je vous connais, mon ami; vous êtes ardent, avec une timidité qui met comme une glace sur cette chaleur de l'âme. Vous vous donnez outre mesure et vous ne savez plus vous reprendre. C'est un beau défaut, mais c'est le défaut des gens qui doivent toujours souffrir... Eh bien! je vous en conjure, prenez garde!

— Vous me connaissez peut-être! dis-je vivement en interrompant M. Fillotreau, mais vous ne connaissez pas Geneviève.

Mon vieil ami eut un sourire attristé.

— Je la connais, continua-t-il en secouant la tête, puisque je connais vos rêves. Elle est bonne, ingénue, dévouée comme vous; elle est jolie, puisque vous n'êtes point laid et qu'il y a une attraction entre toutes les puretés. Mais ces conditions de sympathie ne suffisent pas...

— Que faut-il donc encore?

M. Fillotreau, au lieu de répondre ou de conti-

nuer, fit quelques tours dans sa chambre avec un embarras réel. J'eus l'idée qu'il mentait, qu'il inventait des prétextes et qu'il avait le remords de ces mensonges mêlé à l'inquiétude de sa tendresse. Ce soupçon augmenta ma peur. Je l'arrêtai par le bras.

— Est-ce qu'il y a quelque mystère derrière vos paroles?

Il devint pâle.

— Mon enfant, reprit-il avec douceur, suis-je le seul confident de votre amour?

Je lui racontai ce qui s'était passé avec M. Fortin.

— Eh bien! me dit-il, parlez à votre père.

Cette recommandation, qui ne renfermait en elle-même rien de terrible, puisque mon père ne pouvait être que disposé en faveur de Geneviève, m'atteignit cependant. Je me souvins que mes premières désillusions étaient venues de ma première confession à mon père; je sentis mes jambes trembler, fléchir sous moi. Quelque chose me mordit au cœur.

— Je lui parlerai, balbutiai-je; je lui parlerai. Mais, dites-moi, quelle objection peut m'être faite par ma famille?

— Je ne vous en souhaite aucune, repartit avec effusion mon excellent ami. Croyez-moi, Philippe, personne ne sera plus heureux que moi de votre bonheur. Mais, sait-on bien, quand il s'agit d'amour, si le rêve perdu ne vaut pas mieux pour l'âme que le rêve réalisé?

La mélancolie de ces dernières paroles révélait un retour de M. Fillotreau sur ses propres chagrins.

— Pourquoi ne parlerais-je pas tout d'abord à ma mère? lui demandai-je en lui prenant la main.

Il rougit, baissa les yeux. Pauvre martyr! son amour remuait ses ailes, et sa pudeur craignait d'offenser la piété maternelle en conseillant au fils de madame de Lartil une démarche, une confession amoureuse à laquelle il eût pu mêler involontairement lui-même un soupir de son amour si cruellement étouffé depuis plus de vingt ans.

Je compris, ou plutôt je crus comprendre cette hésitation.

— Je vous obéirai! lui dis-je simplement.

Et je l'embrassai pour le rassurer autant que pour me communiquer sa force héroïque; mais je ne suis pas un héros. Je fis assez bonne contenance pendant le dîner, et me voici écrivant avec des larmes, cherchant à prier, à conjurer une menace obscure, vague, indéfinissable; mais terrible; car M. Fillotreau ne m'a pas alarmé vainement : il lit trop bien en moi.

Le matin, 6 avril.

Ai-je dormi? Cette torpeur qui a interrompu ma veille douloureuse est-elle le sommeil? Dieu m'a

su gré d'avoir voulu prier : il m'a envoyé l'anéantissement de la mort pendant quelques heures. Ma mère vient de me faire appeler, elle a à me parler. Faut-il espérer? faut-il craindre? Une mère n'éveille pas son enfant pour le torturer. Je cherche un avertissement autour de moi, un augure.

Le ciel est doux; des oiseaux chantent sous ma fenêtre; on respire une odeur de lilas. Je ne me suis jamais aperçu que nous avions un beau jardin à côté de l'hôtel; je le découvre.

Mon Dieu! fortifiez-moi, si je dois disputer Geneviève; mon Dieu! laissez-la-moi. De quel droit mon père voudrait-il m'empêcher de l'épouser un jour? Je me révolterais. Mais non, je n'ai rien à craindre. Le roman que je crois faire a été arrangé d'avance sans moi; Geneviève est mise sur ma route par sa famille et par la mienne pour me conduire et pour me dire d'espérer. J'ai tort d'avoir peur, ou plutôt j'ai raison, puisque je me prouve ainsi à moi-même toute la force de mon inaltérable amour!

CHAPITRE XXV

Le soir, 6 avril.

J'ai peur de ce papier blanc, je lui résisterai. Il aura la mention simple et sèche des événements de ma vie, mais je lui refuserai les commentaires.

Je suis descendu chez ma mère avec une palpitation de cœur terrible. Avant de frapper à la porte de sa chambre, je me suis recueilli. J'attendais un oracle, j'ai pensé tout bas : « Je connais les inflexions de sa voix; si sa voix est douce, ce sera un signe de bonheur. »

J'ai frappé.

— Entrez! a-t-on dit d'une voix de commandement.

Ma mère ne savait pas que j'étais derrière la porte. Peut-être ne s'imaginait-elle pas que son fils eût besoin de heurter à ce seuil, avant de le franchir. Elle a répondu comme on répond au pre-

mier venu, à un domestique. Mon oracle était perdu, ou plutôt n'en était-ce pas un que ce quiproquo même?... Mais voilà que je me laisse encore aller à des subtilités d'analyse.

Je suis entré. La chambre de ma mère m'intimide autant que le solennel bureau de M. de Lartil. Dans cette bibliothèque, je trouve, sinon des amis, du moins des maîtres qui me sont familiers. Ces livres, ces bustes, ces statuettes me connaissent par le lycée; mais, cette chambre, me connaît-elle? Ai-je un souvenir d'enfance à y trouver? Elle est élégamment meublée; on en renouvelle soigneusement les tentures, les ajustements, au bout de quelques années; la commode est encombrée de ces objets d'art que M. Richemond offre régulièrement à la fête et au jour de l'an et qui semblent uniquement confectionnés pour lui. Parmi les meubles, quelques-uns sont recouverts en tapisserie brodée par ma mère, il y a longtemps, quand j'étais tout petit. Ce sont les seuls objets qui, avec beaucoup de bonne volonté de ma part, semblent me parler de quelque chose. Et pourtant, je ne me souviens pas d'avoir joué avec les pelotons de laine qui servaient à les broder. On n'a pas interrompu l'ouvrage, repoussé le métier, pour courir à mon berceau, pour me relever d'une chute, pour m'embrasser. J'étais confié à une gouvernante : quand on me permettait d'entrer dans la chambre, on serrait avec précaution la tapisserie.

Il y a bien des années que ma mère ne coud plus, ne brode plus, ne demande plus à l'aiguille un secours contre l'ennui. M. Richemond est une tapisserie qui a remplacé l'autre, ou plutôt, ma mère ne s'ennuie plus, elle est blasée sur sa vie uniforme. Quelques livres, quand ils lui sont recommandés, ou quand ils sont, au contraire, violemment dénigrés; les visites, le soin de s'habiller, de recevoir, de ranger sa chambre, d'attendre, occupent son existence entière, sans compter le goût qui lui est venu pour les tableaux.

Aimer les tableaux, n'est-ce pas se désintéresser de la vie? n'est-ce pas préférer l'effigie à la réalité? Ma mère a presque un musée; mais je n'y trouverais ni de portrait de mon père, ni le mien. Madame Fortin a dans sa chambre une ravissante miniature qui représente Geneviève au berceau. A la bonne heure! chère Geneviève, si jamais tu as à te plaindre de ta mère, ce petit portrait te sourira et t'interdira d'être sévère...

Ma mère était assise sur une chaise basse. Elle me fit de la tête un petit salut amical et grondeur, et, m'indiquant un siége plus élevé que le sien :

— Nous avons à causer, me dit-elle.

Je m'inclinai pour lui mettre un baiser sur le front, et je fus presque humilié pour elle de ce baiser protecteur qui n'avait rien de filial. C'était la faute de cette chaise : il eût fallu me rouler par terre pour tendre, comme d'habitude, mon front à ma

mère, qui était trop au-dessous de moi et qui ne songea pas à se lever.

— Philippe, je suis chargée de te faire de la morale, me dit-elle de cette voix particulièrement douce, mais dont la douceur a de l'ironie et trahit une sorte de lassitude.

— De la part de qui?

— De la part de ton père, mon ami. Il se plaint de toi; il n'a pas ta confiance; il sent que tu t'éloignes de lui... Il croit que tu as de mauvaises relations, et comme ton père est un homme sérieux, qni ne veut pas compromettre son autorité, ni avoir à te punir, c'est moi qui dois affronter tes révoltes. Allons, mauvais sujet, parle : Qu'as-tu donc sur la conscience?

Ma mère souriait nonchalamment en me parlant ainsi. Elle levait les yeux vers moi, et sa jolie main, suivant le mouvement de ses paupières, se levait aussi. Je saisis cette main, j'arrêtai par un geste un peu brusque ce regard flottant.

— Regardez-moi en face, ma mère, et dites-moi si j'ai l'air d'un mauvais sujet, d'un fils qui se révolte!

Surprise de mes paroles, madame de Lartil ne put s'empêcher de me considérer pendant une minute avec une attention qu'elle ne m'avait pas accordée depuis longtemps.

— Non, répliqua-t-elle avec un faible soupir, tu n'as pas l'air d'un insurgé.

Ce mot *insurgé* me toucha le cœur comme avec une pointe d'acier : il me sembla que ma mère pensait à M. Fillotreau. Je repris :

— Si je suis coupable, chère maman, c'est d'avoir sollicité de mon père un conseil d'ami, quand je ne devais prétendre sans doute qu'à une leçon. Je souffrais... à qui pouvais-je m'adresser?

— Tu souffrais?... me demanda ma mère avec étonnement.

Je sentais naître en elle la pitié, mais je ne voyais encore que la curiosité.

— Oui, je souffrais et je souffre encore... Ah! on peut être malheureux sans malheur, avec la fortune, avec tout ce qui flatte l'orgueil... et même, ajoutai-je en tendant mes deux mains, avec des parents que l'on vénère...

— Tu souffres? dit cette fois madame de Lartil d'un ton qui semblait ajouter : « Toi aussi! »

— Oui, je souffre d'un besoin d'aimer qui ne s'est satisfait ni au lycée, ni dans le monde, ni...

— Pauvre enfant, tu trouves donc que nous ne t'aimons pas?

La voix de ma mère avait une vibration singulière. Comme j'allais répliquer et protester sans doute, madame de Lartil reprit vivement :

— Ne cherche pas à mentir!... je veux la vérité. Quand je la connaîtrai... je rassurerai mieux ton père. Tu lui as demandé un conseil d'ami, et il te l'a refusé! C'est que tu t'y es mal pris, mon pauvre

enfant. Ton père est un homme d'État, habitué aux formules, aux pétitions... oui, moi-même, quand j'ai quelque faveur à obtenir, je sollicite une audience et je rédige une supplique... ah! c'est comme cela!

Ma mère essayait de rire, elle voulait me donner confiance. L'ironie qu'elle laissait voir était une petite trahison de la femme envers le mari, pour exhorter l'enfant à en dire plus à sa mère qu'il n'en avait dit sans doute à son père. Dans les quelques phrases échangées depuis que j'étais entré dans la chambre, une sympathie rapide avait surgi et nous rapprochait mieux que toutes les années de mon enfance et de ma jeunesse. Nos deux âmes se cherchaient, cela devenait visible, et allaient se rencontrer... J'eus la tentation de déchirer les derniers voiles qui nous séparaient encore; je crus que j'entendais palpiter dans le mien le cœur de ma mère. Au risque d'une effroyable indiscrétion, d'un sacrilége, emporté par ce besoin d'effusion, d'amitié, d'amour, qui confondait en moi M. Fillotreau, Geneviève et ma famille, je voulus voir des larmes dans ces yeux qui me regardaient encore à sec. Est-ce un crime?

Je devais être très-pâle.

— Chère maman, dis-je en fléchissant presque le genou, ma première faute envers l'autorité paternelle a été commise bien involontairement, à propos d'un homme qui a été le compagnon d'études de

M. de Lartil, que je voulais prendre pour ami, mais dont mon père ne peut entendre parler sans entrer dans une grande colère.

— Ah!... et quel est cet homme? demanda madame de Lartil, qui pâlit à son tour... Dis-moi son nom!

— C'est le meilleur, le plus délicat, le plus austère, le plus tendre des maîtres.

— Où l'as-tu connu?

— A la pension... J'ai toujours cru qu'il avait accepté ce métier-là pour se trouver avec moi.

— Son nom?... Tu ne me dis pas son nom? répéta ma mère en se soulevant à demi.

— Ah! quel homme! continuai-je pour m'étourdir, effrayé d'avoir à le nommer. Il a souffert dans tout ce qu'il a aimé, dans tout ce qu'il a rêvé. Pour rester fidèle à un souvenir et à un principe, il a vécu pauvre, solitaire, persécuté, martyr. J'ai été pour lui l'occasion d'un dernier supplice... Oui, ma mère, quand M. de Lartil a su que je voulais me lier avec cet homme-là, avec le sage qui ne donnait que d'excellents conseils, que de fortes leçons... il l'a fait chasser de la pension... chasser, entendez-vous? Ah! mon père le hait bien, cet homme, qui lui pardonne tout pourtant!

Ma mère s'était levée et me regardait en face. Ils pleuraient enfin, ces beaux yeux dans lesquels j'avais si longtemps et si vainement cherché une émotion maternelle. Les larmes coulaient lentement...

je les admirais, je les trouvais douces et saintes à contempler. Étaient-elles pour moi ces larmes versées sur moi? Je ne songeai point à en être jaloux.

Ma mère plaça ses mains sur mes épaules, et, m'empêchant de me lever :

— Philippe, ne me dis plus son nom... Mais comment sais-tu?... Est-ce qu'il t'a raconté sa vie?... toute sa vie?

— Lui? oh! non, ma mère.

— Qui donc, alors?

— Un de mes camarades, dont le père a été autrefois aussi l'ami de... M. de Lartil.

— Un ami!

Ma mère secoua la tête avec tristesse.

— Un singulier ami, et qui se venge cruellement alors!

Je n'osais poursuivre; j'avais peur d'être interrogé. Ma mère tenait la tête baissée et pleurait toujours : je voyais ses larmes tomber et glisser devant mes yeux.

Il y eut quelques minutes de silence qui se compliquèrent d'un grand embarras. N'était-il pas étrange à moi d'assister à cette douleur et de n'en être point offensé? N'était-il pas bien pénible pour ma mère de se sentir agitée d'une curiosité débordante et de ne pas vouloir interroger?

A la fin pourtant, elle fit un effort.

— Ainsi, tu sais tout? me dit-elle; tu connais le passé de ce... malheureux?

— Oui, ma mère.

— Et tu me trouves coupable, n'est-ce pas, mon enfant?

Je ne sus que répondre. Je ne voulais pas dire *Non*, il m'était impossible de dire *Oui :* pouvais-je assurer à ma mère que je la trouvais seulement malheureuse? Je pris les deux mains qu'elle avait laissées sur mes épaules, en les couvrant de baisers.

— Je ne sais qu'une chose, ajoutai-je ; c'est que je vous aime aujourd'hui plus que je ne vous ai jamais aimée; c'est que je veux que vous lisiez en moi; c'est que vous aurez tous mes secrets, sans que je veuille prétendre aux vôtres...

Elle m'interrompit.

— Mes secrets!... je n'en ai pas d'autre, mon enfant. Le ciel m'a punie d'avoir méconnu autrefois une affection pareille, puisqu'il t'a fait mon juge...

— Je ne vous juge pas.

— Moi, c'est possible, mais tu en juges d'autres.

Il y eut un nouveau silence. Ma mère me quitta, s'essuya les yeux, fit un tour dans la chambre et revint s'asseoir dans un fauteuil à côté de moi, qui n'avais pas bougé, qui la regardais.

— Tu as parlé de nous, du moins, avec... ton maître? me demanda-t-elle en essayant de sourire, en dissimulant sa curiosité sous un air de défi.

— Il n'avait pas besoin de m'apprendre à vous aimer, chère maman : mais, si vous saviez comme

il me donne de bons conseils, comme il m'enseigne la soumission!

— Pourquoi donc ton père prétend-il que tu te révoltes?

Et, sans me laisser chercher une réponse à cette question singulière, madame de Lartil continua :

— Pourquoi m'a-t-on chargée de t'interroger? Était-ce un piége tendu pour moi, pour nous? Eh bien! nous y tomberons tous les deux, n'est-ce pas, Philippe? Tu es un homme, et je suis vieille; causons comme des amis, mais ne parlons plus de ce... maître qu'il faut estimer sans que cette liaison offense ton père et m'offense. Un mot seulement à son sujet, un dernier, et puis ce sera fini. Il a bien souffert, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère; mais il a accepté la douleur comme d'autres acceptent la joie, avec une sorte de reconnaissance. J'ai été, je crois, sa seule consolation jusqu'ici.

Ma mère me prit la tête dans ses deux mains, me mit sur le front un long baiser qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Puis, après avoir soupiré :

— Ainsi, voilà ta première faute, dit-elle; parlons de la seconde.

— J'ai prié mon père de faire obtenir la décoration à cet ancien ami de sa jeunesse dont le fils est mon camarade.

— Ah! tu veux faire décorer l'homme qui t'a si bien instruit de ce qui nous concerne!

Elle eut un petit éclat de rire nerveux, moqueur, tout pareil à un sanglot.

— Comment le nomme-t-on, celui-là ?

— M. Soupplet.

Madame de Lartil leva les yeux et sembla chercher ce que ce nom pouvait signifier.

— Soupplet! Soupplet! répéta-t-elle; comme pour réveiller un écho... Ce nom ne m'est pas inconnu... ton père le connaît bien.

Je secouai la tête, et, malgré moi, j'eus sans doute un mauvais sourire qui éclaira ma mère.

— Ah! je commence à me souvenir, dit-elle... Dans les premières années de mon mariage, j'ai vu, je crois, une fois ou deux, ce M. Soupplet... C'est un homme d'esprit qui déplaisait à ton père... Mais, oui, c'est cela! il avait été le répétiteur, le compagnon d'études de M. de Lartil... et même...

Ma mère se souvenait tout à fait maintenant. Elle s'interrompit, me regarda, vit que je savais tout et se remit à rougir; mais cette fois elle rougissait pour mon père.

CHAPITRE XXVI

— Ah ! mon pauvre enfant ! me dit ma mère, je comprends que tu souffres : on a accusé devant toi ceux que tu avais besoin de respecter.

— Non personne n'eût osé. D'ailleurs, êtes-vous coupable ? Si le maître qui m'a adopté...

— Ne parle pas de lui avant que je n'en parle moi-même ! me dit vivement madame de Lartil.

— Quant à ce qui s'est passé, il y a plus de vingt ans, entre... le ménage Soupplet et mon père...

— Oh ! cela ne vaut pas la décoration, s'écria tout à coup ma mère avec une explosion de sarcasme, de colère, de mépris, de douleur. Quel méchant génie t'a conseillé ces représailles ?

— Le fils de M. Soupplet est mon ami, mon camarade le plus intime. S'il m'a fait des confidences qui ont été pénibles pour l'un et pour l'autre, c'est parce qu'il est malheureux aussi. Ce passé n'est

pas la seule douleur de sa vie. Son père est un avocat habile, intrigant, doublé d'un homme d'affaires cauteleux et sournois. Soupplet fait un rêve qu'il m'a confié... il voudrait, en satisfaisant, en devançant l'ambition paternelle, rassassier celle-ci, il voudrait, à force d'honneurs, assurer l'honneur de son nom. Un homme décoré porte à la boutonnière le fragment d'un drapeau qui oblige tous ses soldats. M. Soupplet, pour qu'on le salue sans ironie, se respecterait lui-même... et je vous assure que mon ami serait bien content. S'il n'obtient pas par moi ou par quelque autre ce bout de ruban, il n'aura plus d'espoir d'estimer un jour... son père qu'il aime... car il l'aime bien, je vous le jure!

Ma mère m'écoutait pensive; son sourire avait disparu : il n'y avait n'y éclair ironique, ni larmes dans ses yeux.

— Oui, dit-elle gravement, il aime son père... comme tu aimes le tien, comme tu m'aimes!

— Oh! pouvez-vous le croire?... m'écriai-je, en me précipitant aux genoux de madame de Lartil, et sans m'apercevoir que mon mouvement ajoutait un sens cruel, même pour moi, aux paroles de ma mère.

— Tu vois, reprit-elle en me relevant, que tu as peur de passer pour un fils pareil... C'est donc là l'éducation que l'on vous donne aux lycées!... vous nous jugez et vous apprenez à nous punir!... Eh

bien! Philippe, je te remercie. Tu m'as peut-être fait du mal aujourd'hui; mais je sens que de ce mal il peut résulter un grand bien pour tout le monde... pour moi, d'abord : tu vois, je suis égoïste, je commence par moi; pour ton père, à qui je demanderai d'être moins exigeant et moins curieux... de te laisser libre. Tu es un grand garçon, tu es un homme, tu peux choisir tes amis à ta guise, et je ne crains pas que tu te trompes dans ton choix. Ce sera aussi du bonheur pour toi, qui n'auras plus besoin de chercher des confidents... et qui trouveras une oreille indulgente pour écouter le récit de tes escapades, de tes fredaines : car, tu me promets, n'est-ce pas? de n'en point commettre d'autres que tu ne puisses raconter à ta mère!

Jamais madame de Lartil ne me parut si belle qu'en ce moment. Pourquoi un souvenir classique me traversa-t-il tout à coup la cervelle? et pourquoi me comparai-je à ce héros de l'*Énéide* qui voit sa mère se transfigurer en déesse? Parce que mon cœur n'avait pas d'autre comparaison à chercher dans les souvenirs de mon enfance, de ma vie de famille. J'eus cinq minutes de grande joie, de vraie piété.

Je souriais à ce beau sourire qui était revenu avec ses dernières paroles et qui montait, pour ainsi dire, comme une lumière, de la bouche de ma mère à son front. N'était-ce pas le moment de lui parler de Geneviève? N'accueillerait-elle pas

avec joie l'annonce d'un sentiment qui doublait mes devoirs ? Ne serait-elle pas pleine de faiblesse pour ce poëme innocent de nos deux âmes, elle qui se souvenait si bien?

Mais, avant que j'eusse trouvé les premiers mots de cette confession nouvelle, ma mère m'avait forcé à faire quelques pas avec elle dans sa chambre.

— C'est vrai, dit-elle en s'appuyant sur mon bras, c'est vrai que tu es un homme : j'aurais du plaisir à sortir avec toi. Ah! mon enfant, tu as bien tardé à grandir! Mais c'est fait, et je suis assez jeune pour profiter encore de ta jeunesse, à toi.

J'étais enivré de cet enivrement subit de ma mère. Je ne l'avais jamais vue que douce, froide, réservée; sa bonté inactive m'avait laissé aller, venir jusque-là, tourner autour d'elle. Pour la première fois, elle se mettait en frais de coquetterie maternelle; elle voulait se rattraper de tout l'amour perdu ou négligé.

— Écoutez, chère maman, je n'ai pas tout dit; il me reste encore une confession.

Et je la contraignis doucement à se rasseoir, en la ramenant à un fauteuil.

— Encore! me dit-elle... Est-ce un secret aussi terrible que les autres?

Comme j'allais parler, on frappa doucement à la porte. Ma mère reconnut sans doute la main qui frappait : elle ne dit rien, mais je vis un nuage pas-

ser sur sa figure; elle mordit la lèvre, fronça légèrement le sourcil et attendit. La porte s'ouvrit sans bruit et M. Richemond entra.

Je fus fort surpris. Il me sembla instinctivement qu'un voleur s'introduisait pour me dérober quelque chose. Je savais que, d'ordinaire, M. Richemond baisait délicatement la main de madame de Lartil : je saisis cette main que j'enfermai fortement dans la mienne, et je regardai l'intrus qui était fort étonné sans doute de me trouver dans cette chambre où je ne venais guère d'habitude.

— Ah! c'est vous, Richemond? demanda ma mère d'une voix équivoque qui n'osait être dure, qui ne voulait pas être tendre.

— Sans doute, chère amie, c'est moi! dit de son ton doucereux l'habitué du coin du feu.

Je vis qu'il cherchait son fauteuil et qu'il regardait le petit dérangement insolite de la chambre, dont j'avais, par ma seule présence, bouleversé la symétrie ordinaire. Quant au baiser quotidien sur la main blanche, il le guettait du regard, mais vainement. Ma mère le salua de la tête.

— Est-ce que vous deviez venir de si bonne heure? lui dit-elle.

— Sans doute; il avait été convenu que je vous ferais la lecture.

— Eh bien! je suis en train de déchiffrer un livre pour lequel mes yeux me suffisent, répliqua ma mère en remuant sa main dans la mienne, et

je regrette, mon ami, de vous avoir fait venir... Il est vrai que je ne prévoyais pas hier au soir tout l'intérêt que devait avoir cette conversation avec Philippe...

— Ainsi, je vous dérange? demanda M. Richemond avec une inquiétude qui devenait de la stupeur.

— Vous ne nous dérangez pas, non... mais vous nous gênez.

— Ah! alors... je m'en vais... A bientôt, chère dame!...

Et le parasite, un peu trop fier pour sa dignité, se dirigea vers la porte sans me saluer, même légèrement. Ma mère le suivit d'un regard qui s'attendrit un peu.

— Richemond, lui dit-elle au moment où il ouvrait la porte, sans rancune!...

— Oh! chère amie, n'est-ce pas tout simple?... la première confession de votre fils!...

— Qu'en savez-vous? C'est peut-être moi qui me confesse, au contraire.

— Oh! alors, je suis bien tenté d'écouter...

Et M. Richemond dit cela d'un ton de galanterie si ridicule que ma mère éclata de rire.

— N'écoutez pas, lui dit-elle, car vous seriez obligé de faire la pénitence.

— Raison de plus.

Et M. Richemond revint sur ses pas. Le pauvre homme devenait maladroit. Son arrivée n'avait été

qu'un hasard fâcheux pour lui, son insistance était une faute sérieuse. Ma mère lui dit avec une gravité qu'elle essayait d'adoucir :

— Sans plaisanterie, Richemond, laissez-nous... Vous viendrez dîner, n'est-ce pas?

— Mais je ne sais... je suis invité déjà...

— Non, vous n'êtes pas invité, ce n'est pas le jour; vous viendrez. Au revoir, mon ami...

Richemond remercia d'un coup d'œil languissant, salua et sortit. Quand nous nous retrouvâmes seuls, ma mère et moi, un brouillard léger, mais froid, était descendu entre nous.

— Pauvre Richemond! murmura madame de Lartil; il ne comprend rien à mon accueil... je lui expliquerai cela.

— Non, chère maman, si vous le voulez bien, ne lui répétez rien...

J'avais mis un peu de vivacité dans mes paroles. Ma mère rougit et me regarda.

— Tu es jaloux de lui ?

— Oui, chère maman.

— Tu es jaloux de lui! enfant... c'est pourtant un excellent homme, sans danger. Il m'a tenu fidèlement compagnie depuis longtemps, il m'a permis de t'attendre... Allons, c'est convenu nous serons ingrats, il en prendra son parti... Voyons, achève vite, tu as encore quelque chose à me dire.

J'eus peur tout à coup; mon cœur se serra; ma

mère me donnait pourtant du courage. Mais cette pensée même que j'avais besoin d'être encouragé à parler de ce qui me semblait si facile, si simple, si bien préparé pour mon bonheur, par la destinée, cette pensée me rendait défiant.

Et puis, il y a des pressentiments !

CHAPITRE XXVII

— Est-ce que vous croyez, chère maman, dis-je à madame de Lartil, qu'il est nécessaire d'avoir perdu des illusions, de la force et de la jeunesse pour songer à se marier!

— Tu veux te marier? me demanda-t-elle avec surprise.

— Sans doute.

— Ah! ce n'est pas généreux; je te trouve, et tu veux me quitter!

— Mais je ne vous quitterai pas.

— Comment! tu as donc déjà tout un plan dans la tête?

— Dites « dans le cœur ». Oui, ma mère.

— Voyons. Mais prends garde: avant de me révéler tes secrets, réfléchis... Je te souhaite de l'ambition, je ne veux pas que tu n'aies que de l'orgueil. Je désire que tu épouses une jeune fille que tu aimeras et qui t'estimera toujours. Défie-to

des emportements ou des faiblesses de ton âge... crois-moi, Philippe, c'est une chose terrible que le mariage. Encore, si l'on ne compromettait que son bonheur! Mais qui peut savoir par quels liens invisibles le malheur des autres est attaché à votre destinée?

Je vis de nouveau briller une larme dans les yeux de madame de Lartil. Elle se renversa dans son fauteuil et regarda le plafond de sa chambre avec mélancolie. Bien que je sentisse mon cœur battre à coups précipités dans ma poitrine, bien que je fusse impatient de recevoir une réponse, je respectai cette minute de rêverie, ce regard qui perçait les murailles et qui remontait les années.

— Est-ce que tu es amoureux? me demanda enfin ma mère, avec un léger effort pour dominer son émotion, et en souriant.

Je sentais distinctement sous son ironie comme un remercîment de ce que je lui offrais le spectacle de l'amour pur, de ce que je lui ouvrais une éclaircie sur un paradis perdu.

— Amoureux, c'est trop peu dire, chère maman; et c'est aussi mêler un sens vulgaire à un sentiment austère comme un devoir, doux comme une affection de famille.

— Tu m'effrayes, mon pauvre ami... Et le nom de ton héroïne?

— Comment! vous ne devinez pas?

— Je ne devine pas.

— Cherchez bien.

— Où veux-tu que je cherche?

— Mais... ici... chez vous... Geneviève !

Ce nom me coûta un grand effort pour sortir de ma bouche; mon cœur l'étreignait dans une angoisse terrible et ne voulait pas le laisser monter à mes lèvres. A peine l'eus-je prononcé que ma mère poussa un cri.

— Geneviève !... tu aimes Geneviève ?

— Cela t'étonne?

— Oh! c'est impossible : vous êtes deux enfants, vous vous connaissez trop pour vous aimer. C'est un rêve de collégien dont Geneviève ne sera jamais complice.

— Geneviève m'aime aussi.

— Mais je te dis que c'est impossible, répéta ma mère en se dressant tout debout et en pâlissant avec une sorte de frisson. Geneviève!... ta femme!... oh! mon Dieu !

Et je la vis porter ses deux mains à son front. Je la regardais, stupide d'étonnement. Haletant, les mains jointes :

— Pourquoi n'est-ce pas possible? balbutiai-je.

Ma mère me contempla avec une pitié qu'elle essayait de voiler, et aussi avec cette inquiétude mêlée d'horreur que j'avais surprise dans les yeux de mon père, le jour où je prononçai devant celui-ci le nom de M. Fillotreau.

— Pourquoi ce n'est pas possible? répondit len-

tement madame de Lartil, parce que vous vous trompez l'un et l'autre; parce que, ton père et moi, nous n'y consentirons jamais; parce que madame Fortin serait la première à te refuser.

— Pouvez-vous le croire?

— Eh bien! va lui demander la main de sa fille, s'écria madame de Lartil avec une explosion de colère et de mépris. Si elle ose te la donner...

— Vous haïssez donc madame Fortin?

— Si je la hais!

Et je vis la poitrine de ma mère se gonfler, ses narines frémir.

— Oui, mon enfant, mon pauvre Philippe, oui, je la hais, cette femme, pour le mal qu'elle m'a fait, pour celui qu'elle va te faire.

— Mais vous ne haïssez pas Geneviève?

— Non.

— Eh bien! laissez-moi tenter une réconciliation.

— Est-ce que tu as parlé à ton père de cet amour-là? me demanda brusquement ma mère en me prenant la main avec un geste fébrile.

— Non; je n'ai pas osé.

— Tu as peut-être eu tort.

— Me conseillez-vous de lui en parler?

— Je devrais te le conseiller... mais non... Écoute-moi, Philippe. Tu ne doutes pas, n'est-ce pas, de mon affection, de mon amour maternel... Tu as pu en douter, j'en conviens; tu n'en doute-

ras plus maintenant. Eh bien! mon ami, dans ton intérêt, dans l'intérêt de Geneviève, dans l'intérêt du repos, de l'honneur de tout le monde, jure-moi de garder fièrement, comme un héros, ce secret que tu m'as confié... Oh! tu as un modèle sous les yeux; il est étrange que ce soit moi qui te le propose. Mais enfin, il y a aujourd'hui pour moi un devoir supérieur à la honte de te parler de lui. Cet homme, qui est ton ami, a vécu, a souffert, avec une résignation sublime... Prends conseil de son attitude et de son courage.

— C'est lui qui m'a envoyé vers vous, ma mère!

— Comment! lui? tu lui as parlé de Geneviève, et il a compris, et il t'a dit de venir à moi?

— Sans doute, lui aussi doute de notre amour.

— Oh! non... Ainsi, rien de nos misères ne lui est échappé, à ce témoin irréprochable, à ce martyr! Ah! mon enfant, quel châtiment pour nous!

Et ma mère retomba accablée dans son fauteuil. Je ne comprenais rien : je ne voyais qu'une chose, c'est que l'on s'unissait d'instinct pour me refuser Geneviève et je me sentais épouvanté. Je me mis aux genoux de madame de Lartil.

— Maman, lui dis-je en la suppliant, dites-moi que vous ne condamnez pas cet amour, et je supporterai tout. J'attendrai, je me soumettrai à toutes les épreuves; mais ne m'obligez pas à renier Geneviève. Je l'aime! je l'aime! entendez-vous : je mourrai si elle n'est pas ma femme.

— Est-ce qu'on meurt pour avoir eu le cœur brisé? reprit ma mère avec une sorte de brusquerie douloureuse; non, tu vivras, mon pauvre Philippe, comme d'autres ont vécu, comme je vis... comme vit ce solitaire à qui je te confie... Ah! tu as besoin de sa sagesse, va le trouver; dis-lui que je suis bien malheureuse, que s'il n'a pas tout à fait pardonné à l'ambition de la jeune fille, il pardonne aujourd'hui à la mère qui plie sous le fardeau. Dis-lui que je le conjure de t'initier à la vie, de te dire tout, de tremper ton âme dans la sienne; dis-lui que je le vénère et que je le bénirai jusqu'à la fin de mes jours, s'il t'empêche de devenir un désespéré ou un sceptique, toi qui ne peux aujourd'hui ni respecter assez ton père, ni aimer ta mère, sans avoir à leur pardonner, ni épouser l'enfant pure et chaste que tu aimes.

— J'irai le trouver! répondis-je exalté par la douleur de ma mère; mais vous, ne me direz-vous rien qui m'encourage, qui me dise d'espérer?

— Que veux-tu que je te dise? Je ne puis te tromper.

— Dites-moi seulement que vous aimez Geneviève, que si elle peut être votre fille, vous lui ouvrirez vos bras et votre cœur, sans arrière-pensée, sans rancune pour sa mère.

— Je puis te faire ce serment-là... je te le jure.

— C'est bien, ma mère; j'aurai du courage, alors!...

J'embrassai madame de Lartil à deux bras, je pleurai avec elle; nous ne trouvâmes plus rien à nous dire. Il y a des confidences qu'il ne faut pas faire déborder.

Je montai dans ma chambre, accablé, ivre de mes larmes. Je voulais commencer à écrire ce récit; mais je tombai sur ma chaise dans une prostration absolue, ayant peur de penser, de me souvenir, retenant le bouillonnement de mes terreurs, de mes suppositions, de mes chimères.

Ma mère m'avait conseillé l'héroïsme, et je me sentais très-faible. Pourtant, après une heure de gémissements, je résolus d'agir.

Tout me disait d'aller trouver M. Fillotreau : la logique, le besoin de mon cœur, les paroles de ma mère; un singulier scrupule me faisait hésiter tout à coup.

Était-ce la jalousie filiale? En me rappelant les caresses maternelles, les plus douces, les premières que j'eusse reçues ainsi, je me rappelais que l'effusion du cœur était venue après le nom de M. Fillotreau. Ah! misère du doute, en suis-je déjà là? Faut-il que, pour récompenser ma mère de m'avoir plaint et aimé, je l'accuse de n'aimer mieux son fils que parce qu'il lui apporte le parfum d'un souvenir injurieux pour le père de famille? Ce M. Richemond qui est entré si maladroitement, ce consolateur équivoque, devenu inutile depuis que je console plus efficacement, depuis que j'évoque plus

complétement la vision disparue, ce M. Richemond a empoisonné la joie que je ressentais.

Je trouve ma mère que je cherchais; mais elle me renvoie à un homme qui n'est pas mon père, et qu'elle regrette! et quand je lui ai rendu, moi, le fils de M. de Lartil, ce trésor qu'elle croyait à jamais perdu, la vision d'un premier amour, le pardon d'un premier sacrilége, elle me menace dans mon amour, elle me flétrit dans mon rêve, elle me dit que je ne puis être le mari de Geneviève!

Je voulais aller voir Soupplet. C'est lui qui m'a initié, après tout, à cette première connaissance du bien et du mal, c'est lui qui m'a lancé dans cette voie; il est de mon âge, nous sommes frères de douleurs, peut-être donnera-t-il à mon désespoir la force de rire.

CHAPITRE XXVIII

Je sortis pour aller à la pension; mais, machinalement, j'allai vers Geneviève, et pourtant, après avoir sonné à sa porte, je tressaillis et je me demandai ce que je venais lui dire. Quand on m'eut répondu que ces dames étaient en visite, j'éprouvai un grand soulagement. J'allais me retirer.

— M. Fortin est là! ajouta le domestique.

M. Fortin! je n'y songeais pas. Il joue un rôle si effacé dans son ménage, il compte si peu pour les autres, que je n'avais pu concevoir l'idée de le choisir comme conseiller. Mais l'excellent homme m'aime bien; il adore sa fille; il l'a fait retirer du couvent. Avec l'obstination de son gros bon sens, il peut renverser des obstacles qu'un allié plus subtil compliquerait en les ménageant! M. Fortin! c'était une bonne fortune de le trouver. Je cherchais un oracle depuis le matin : le ciel le mettait sur mon chemin, un oracle parfait, comme il est nécessaire

de les avoir, naïf, inconscient. Si celui-là me désespère, je n'aurai véritablement plus rien à attendre de ce monde.

M. Fortin était installé dans la salle à manger. Il étiquetait des sacs de graines destinés à son jardinier, à son fermier. Je sais l'importance qu'il attache à ce travail; je m'excusai de l'interrompre.

— Tu ne me déranges pas, mon ami! me dit-il en me secouant la main et en me regardant par-dessus ses lunettes que le besoin de lire les étiquettes avait fait descendre à l'extrémité de son nez.

Je ne pouvais aborder brusquement l'entretien par son côté sérieux. Ces sacs de graines, ce *Manuel du parfait jardinier* m'intimidaient autant que les *moralistes* du cabinet de M. de Lartil. Quoique j'eusse le cœur gonflé, je me dis que l'héroïsme s'imposait à moi par l'obligation d'être plaisant ou au moins frivole et je m'assis en face de M. Fortin, l'interrogeant sur les espérances qu'il empaquetait, le félicitant de son savoir.

— Tu te moques de moi, me dit-il négligemment tout en cherchant une plume que j'avais dérangée, et qui, taillée carrément, lui servait à écrire en belle bâtarde sur un catalogue les noms scientifiques de ses plantes.

— Je me moque de vous?... pourquoi?

— Parce que tu es le fils de ton père et que M. de Lartil se moque de moi. Mais tu y viendras à aimer

la nature. Tu as un trop bon naturel pour t'en tenir aux plaisirs de Paris.

— Je ne les cherche guère, je vous le jure.

— Bah! c'est de ton âge. Mais quand tu seras marié...

— Si je me marie!

M. Fortin s'arrêta, déposa sa plume sur son écritoire, retira ses lunettes pour mieux me voir, et se mit à rire après m'avoir regardé.

— Ah! tu ne veux plus te marier!

— Je ne dis pas cela.

— Que dis-tu alors?

— Je dis que pour se marier il faut être accepté comme gendre.

— Dis « comme fils », mon cher enfant!

Et M. Fortin, enchanté de sa réponse, voulant prolonger malicieusement l'embarras sur lequel il se méprenait, remit ses lunettes, reprit sa plume et continua son petit travail d'étiquettes sans ajouter un mot.

Était-il moins digne de respect, ce brave homme qui comptait ses graines et souriait d'avance aux parterres variés de son château, que l'homme d'État qui fait sa physionomie devant un miroir, et qui essaye de se travestir en grand homme devant les bustes des héros parlementaires?

Je me disais intérieurement :

— Si M. Fortin était mon père, aurais-je eu moins de tendresse et plus d'occasions de souffrir?

Il m'eût aimé à sa façon, qui est la bonne; il n'eût pas voulu me donner une ambition sans principes, et cet homme innocent n'a sans doute rien à cacher, rien à réparer. On se moque de lui! comme il pourrait se moquer de tout le monde, lui qui a la paix inaltérable! Il a raison quand il parle de la nature : c'est la grande consolatrice, c'est la seule confidente qui sache écouter et qui sache répondre.

Au bout de cinq minutes, je fus honteux de mon silence. M. Fortin travaillait comme si je n'eusse pas été là.

— Ces dames ne vont pas rentrer? lui demandai-je en jouant avec un de ses petits sacs.

— Je n'en sais rien, me répondit-il; mais je crois que tu t'ennuies... Ne t'en défends pas : j'ennuie tout le monde, excepté Geneviève.

— Vous la gâtez tant!

— Est-ce qu'on gâte ses enfants? reprit M. Fortin en haussant les épaules; on ne les rembourse jamais assez en caresses de toute la joie et de tout l'orgueil qu'ils vous donnent.

— Quel père vous êtes!

— Je suis un père qui ne veux être que cela. Sais-tu pourquoi j'aime mes graines? C'est qu'elles me servent à aimer Geneviève et qu'elles ne me distraient pas de cet amour. Je soigne mes fleurs avec elle, pour elle et comme elle. Philippe, tu apprendras le jardinage...

— Très-volontiers! dis-je en souriant.

— Veux-tu une première leçon?

— Quand vous m'aurez dit d'abord à quel titre vous voulez être mon maître, repartis-je très-ému.

— Je ne te comprends pas.

Je vis que le bonhomme souriait, rougissait et feignait un redoublement d'activité.

— Vous me comprenez fort bien, au contraire, et ce n'est pas généreux de me laisser faire tout le chemin... J'ai si peur!

— Peur! de qui? de moi?

Et, pour la seconde fois, M. Fortin retira ses lunettes en se tournant de mon côté afin que je visse bien ses yeux.

— Je n'ai pas peur de vous, repartis-je.

— As-tu peur de ma femme?

— Peut-être. Madame Fortin ne m'a jamais encouragé comme vous.

— Et Geneviève! en as-tu peur aussi?

— Oh! non; mais...

— Eh bien! nigaud, est-ce qu'elle ne me dit pas tout, à moi, son père? Est-ce que je ne sais pas tous vos petits secrets? Est-ce que je ne m'en amuse pas? Quand veux-tu te marier avec ma fille? hein, dis-moi cela.

— Ah! cher père! m'écriai-je transporté de cette bonhomie, de cette cordialité, et en sautant au cou de M. Fortin; comme vous êtes bon!

— Oui, je suis bon, puisque je me dépouille... Mais non, tu n'iras pas vivre ailleurs, n'est-ce pas?

Tu ne m'emmèneras pas Geneviève. Sais-tu la seule crainte qui trouble mon rêve? C'est que tu n'aies la funeste idée de t'envoler un jour pour quelque ambassade en Chine, au Japon! Je ne veux pas même que tu sois préfet, à moins de l'être à Versailles, et encore!

— Je ne vous quitterai jamais. Mais êtes-vous bien sûr que vous ne vous repentirez pas des espérances que vous me donnez?

— Moi! pourquoi donc?

— C'est que... j'ai parlé ce matin à ma mère de mon amour pour Geneviève, et que madame de Lartil ne croit pas... ce mariage aussi facile qu'il vous le paraît.

— Qui s'y opposerait?

— Mais, mon père peut-être.

— Lui! allons donc : il a de l'ambition pour toi, c'est vrai; mais il aime ma fille, et je ne sache pas que nous soyons un mauvais parti.

— En avez-vous parlé quelquefois à madame Fortin?

— Je n'en sais rien. Ma femme rit un peu de tout ce que je lui dis; mais, au fond, elle ne me contrarie en rien.

— Ah! puissiez-vous dire vrai!

— Explique-toi. Quels obstacles ta mère a-t-elle vus?

— Je ne sais.

— Eh bien! attends un peu; ces dames vont ren-

trer, je leur poserai la question. Tu emporteras leur réponse, et si tu ne vas pas sauter au cou de ton père en lui demandant de m'envoyer demain matin son notaire, je veux que toutes ces graines deviennent des mauvaises herbes, et Dieu sait que j'en ai là pour cent cinquante francs.

La vivacité paternelle de M. Fortin était faite pour me rassurer; elle redoubla pourtant mes craintes. Si réellement il y avait pour moi un malheur dans cet amour, n'avais-je pas tort de le provoquer avant d'avoir pris conseil de M. Fillotreau? Il m'eût averti, il m'eût armé contre la douleur.

Pourquoi avais-je désobéi à ma mère? Pourquoi, au lieu de courir vers mon maître, avais-je écouté seulement la voix de mon cœur? Je me surpris à souhaiter que madame Fortin et Geneviève ne rentrassent pas. Mais non; il était dit que tout s'entasserait dans cette journée! Avant même que j'eusse répondu et demandé à l'excellent homme un répit, une remise à un autre jour, la sonnette de l'appartement avait retenti.

— Les voilà! s'écria M. Fortin en jetant ses lunettes au milieu de ses paquets de graines et en se levant tout à coup : viens au salon, et tu vas voir si je suis éloquent.

— Je vous en conjure, monsieur, dis-je rapidement et d'une voix haletante, pas un mot devant Geneviève!

— Pourquoi?... Est-ce que déjà je n'ai pas parlé devant elle?

— Sans doute; mais madame Fortin n'était pas là!

J'étais si ému, si pâle, que M. Fortin eut pitié de moi.

— C'est convenu, me dit-il avec étonnement, c'est convenu! Allons donc, femmelette! on dirait que tu vas te trouver mal.

Je me sentais, en effet, bien près de défaillir. J'entendis, contre la porte de la salle à manger qui s'ouvrait sur l'antichambre, le frôlement de la robe de Geneviève. Malgré tout mon amour, j'eusse trahi mes angoisses si Geneviève était entrée; mais elle alla droit à sa chambre en fredonnant. C'était l'heure du grand déjeuner de ses oiseaux; je me souvins que l'un d'eux portait mon nom. On l'avait nommé ainsi par moquerie et aussi par grande amitié. Je souhaitai qu'il fût trouvé mort ou malade dans sa cage; c'eût été un avertissement, une préparation à la douleur infinie que je sentais venir sur nous.

CHAPITRE XXIX

Quand Geneviève fut rentrée chez elle, M. Fortin ouvrit la porte de la salle à manger. Madame Fortin lisait, dans l'antichambre, une lettre arrivée en son absence, et se dirigeait vers son appartement. Elle m'aperçut derrière son mari.

— Bonjour, Philippe, me dit-elle en secouant amicalement la tête.

M. Fortin la toucha délicatement du doigt pour l'empêcher de reprendre sa lecture.

— Chère amie, nous avons un entretien à vous demander.

— A moi? répondit-elle en riant; de quoi s'agit-il?

Nous reculions dans la salle à manger, elle y entra avec nous. M. Fortin, qui subissait par bonté d'âme la contagion de ma tristesse, devenait sérieux.

— Il s'agit, vous le voyez, du bonheur et de la

vie de Philippe, car le pauvre garçon meurt de peur.

Madame Fortin me regarda alors et fut frappée de la contraction de mes traits. Pourtant, je le jure, je faisais bonne contenance. Je me raidissais; je sentais instinctivement que madame Fortin, si bonne qu'elle fût, ne pourrait jamais être pour moi qu'une belle-mère. J'avais, tout au fond du cœur, un levain de défiance et comme une sollicitation de haine contre elle, depuis que ma mère m'avait fait assister à l'explosion de sa colère : je ne voulais pas paraître faible devant celle qui allait peut-être me tuer. Mais mon effort était visible.

— Qu'avez-vous donc, Philippe? est-ce que votre père est malade?

Depuis que j'étais sorti du lycée, madame Fortin me parlait d'une façon un peu cérémonieuse. Pour la première fois, je remarquai qu'elle ne me tutoyait plus. Quand on souffre, on se blesse de toute chose. Mon cœur se resserra davantage.

— Non, Dieu merci, personne n'est malade, répondit M. Fortin.

— Eh bien! alors?

— Eh bien! ma chère amie, Philippe vient tout simplement nous demander la main de Geneviève; voilà pourquoi il tremble.

Madame Fortin devint cramoisie. Tout son sang afflua à la tête. J'aime mieux celles qui pâlissent et dont le cœur est menacé avant le cerveau

— Quel enfantillage! murmura-t-elle.

— Mais c'est très-sérieux, bonne amie, dit M. Fortin.

— Sérieux!... Comment, Philippe, c'est sérieusement que vous voulez vous marier?

— Oui, madame, c'est sérieusement que j'aime Geneviève. Si vous me la refusez, je sens que j'en mourrai.

— Oh! mourir, c'est bientôt dit... Mais il n'est pas question de cela.

— Quand je te le disais, mon garçon, que tu avais tort de trembler!... s'écria M. Fortin, qui dégonflait sa poitrine. Tu vois bien que ma femme ne veut pas ta mort.

— Non, assurément, reprit madame Fortin, qui, tout en parlant, ôtait son chapeau, le plaçait sur une chaise et commençait à retirer ses gants avec une vivacité de mauvais augure. Non, je ne veux pas le tuer... mais je veux qu'il réfléchisse.

— C'est tout réfléchi, madame. J'ai l'aveu de Geneviève et l'approbation de M. Fortin.

— Ah!...

Et madame Fortin, qui jusque-là était restée debout, s'assit ou plutôt tomba sur une chaise.

— Ah! reprit-elle avec un commencement d'aigreur, ah! vous avez consulté Geneviève avant de parler à sa mère! Quant à vous, monsieur Fortin, vous auriez pu au moins me faire l'honneur d'une confidence!

— Comme tu prends singulièrement la chose, bonne amie. L'affaire me paraissait si naturelle! Ces deux enfants ont été élevés ensemble; ils s'aiment. J'avoue qu'il *y a beau temps* qu'au fond du cœur je les ai mariés; j'avais peur qu'ils ne s'aimassent que comme frère et sœur.

— Eh bien! c'est cela, dit madame Fortin avec un petit éclat de rire qui me parut horrible et cynique, c'est cela! ils sont trop camarades pour être mari et femme!

— Ah! permets, chère amie, ils sont là-dessus de meilleurs juges que nous.

— C'est possible. En tout cas, ils peuvent bien me donner le temps de la réflexion : M. de Lartil a de grands projets pour son fils.

— Oui, mais il aime bien Geneviève.

Madame Fortin regarda son mari avec un indéfinissable sourire d'ironie qui n'impliquait pourtant aucun adoucissement de sa mauvaise humeur.

— Je suis bien sûre, reprit-elle, que, malgré son amitié pour votre fille, M. de Lartil sera le premier à trouver des objections.

— Pourquoi donc? s'écria M. Fortin qui commençait à se dépiter. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de marier un prince et une princesse, et qu'il faille un congrès de diplomates pour les bénir? Quant à moi, je souscris à tout. Philippe, tu as ma parole.

— Il n'a pas la mienne, dit madame Fortin d'une voix aigre.

— C'est ce que nous verrons.

— Vous passerez-vous aussi du consentement de M. de Lartil?

— Pour donner ma fille à son fils? sans doute. Quant à Philippe, il saura bien déterminer son père, en admettant que celui-ci lui réserve une reine, et je suis convaincu que madame de Lartil nous aidera.

— Oh! non; ne comptez pas sur ma mère! m'écriai-je avec un sanglot, car je voyais ce débat grossir et menacer tout à fait mon bonheur.

— Comment! elle aussi? dit M. Fortin en fronçant les sourcils.

— Elle surtout, répondis-je.

Je regardai madame Fortin. Pour le coup, elle devenait pâle, ou plutôt des taches blanches marbraient son visage : ses lèvres tremblaient et ses jolis yeux semblaient agrandis par la flamme qui en jaillissait.

— Ah! vous avez parlé à votre mère de ce projet... et elle ne l'approuve pas?

— Non, madame.

— Quelle raison vous a-t-elle donnée?

— Aucune. Elle m'a dit de m'adresser à vous pour en avoir.

Je ne mentais pas; mais je donnais peut-être un sens trop pratique à l'exclamation, au cri de colère et de haine échappé à madame de Lartil.

— Elle me hait, votre mère, n'est-ce pas? dit

madame Fortin. Vous voyez bien qu'elle ne peut pas aimer ma fille.

— Pourquoi te haïrait-elle? demanda M. Fortin qui devenait véritablement sérieux; et pourquoi n'aimerait-elle pas Geneviève?

— Est-ce que je le sais?

— Et toi, Philippe, le sais-tu?

Je fus frappé de la gravité, de la dignité avec laquelle ces paroles furent prononcées, ainsi que de l'embarras croissant de madame Fortin. Elle commençait à abdiquer, et ce bonhomme familier, parfois grotesque, s'élevait sans effort à la hauteur d'un juge.

— Non, monsieur, lui répondis-je avec une douleur sans arrière-pensée; non, je ne sais rien.

M. Fortin baissa la tête, sembla réfléchir; puis redressant le front et regardant sa femme avec une attention profonde :

— Eh bien! je le saurai, moi!

— Vous? dit avec un dernier effort de fierté et de mépris madame Fortin qui perdait toute assurance.

— Vous voulez dire, n'est-ce pas? que je suis trop maladroit, trop peu diplomate, et qu'ayant à lutter de finesse avec un homme d'État et une femme du monde, je serai vaincu... Eh bien! vous vous trompez, voilà tout. Pour le bonheur de ces enfants, pour Geneviève qui est ma fille, entendez-vous, que j'aime d'une affection paternelle sans li-

mites, je sens que je roulerais tous les Talleyrands et toutes les coquettes.

Madame Fortin se mordillait les lèvres.

— A qui en avez-vous? demanda-t-elle avec un rire qui faisait pitié; vous devenez éloquent et vous prenez les choses au tragique!

— Si l'éloquence n'est que le cri du cœur et n'a pas besoin de mensonge, oui, je suis éloquent, et je le deviendrai davantage encore : quant à prendre les choses tragiquement, vous savez bien que cela ne m'est pas possible... je ne suis pas *Barbe-Bleue* ni *Othello*. Je ne puis les prendre que douloureusement.

Et, après avoir parlé ainsi, M. Fortin vint à moi, me serra les mains, m'embrassa sur les deux joues et me dit :

— Adieu, mon enfant; j'ai à causer avec ma femme. J'irai te voir ou je t'écrirai. Mais, quoi qu'il arrive, sache que je t'ai appelé mon fils, et tu garderas ce nom devant Dieu, s'il y a des raisons pour que tu ne le portes pas devant les hommes. Ne cherche pas à voir Geneviève avant d'être rappelé par moi... Ne t'effraye pas, mon ami... tout s'arrangera pour toi qui es jeune : il n'y a que les vieux qui doivent désespérer.

CHAPITRE XXX

M. Fortin avait le cœur gros; mais une énergie que je ne soupçonnais pas dans cette bonté patiente se manifestait de plus en plus. Je trouvais enfin un cœur sans reproche pour fortifier le mien. Je voulus m'en montrer digne, je refoulai mes larmes, je saluai madame Fortin, qui paraissait décontenancée, mais plus surprise encore qu'épouvantée de l'attitude nouvelle de son mari, et je sortis de cette maison où je jure bien de ne rentrer que pour aller chercher Geneviève, ma femme, ma fiancée.

Sait-elle, à l'heure où j'écris avec la fièvre le récit de cette journée, sait-elle que j'ai souffert ainsi, que je souffre encore pour elle? Qu'est-il advenu de cette conversation de M. Fortin et de sa femme?... Un incident de la soirée, qui trouvera sa place un peu plus loin, me fait supposer que l'entretien a été fort sérieux.

Je revins chez mon père dans une sorte de cata-

lepsie; je ne vivais plus de ma vie habituelle, je marchais dans un suaire glacé qui comprimait tous mes mouvements : le cœur battait, mais le cerveau ne fonctionnait plus. Je sentis que la réflexion m'eût découvert des abîmes. Je ne voulais pas, et je ne veux pas encore penser.

Quelle journée!... est-elle finie?

Quand j'entrai dans le salon, M. Richemond, qui prenait sa revanche, était installé à sa place habituelle, en face de ma mère; mais la conversation languissait. Dès qu'elle m'aperçut, ma mère jeta le journal qu'elle avait pris pour se donner une contenance, et se leva avec un air de joie, de désir, de curiosité aimante. Avait-elle beaucoup pleuré pendant mon absence? était-ce la réflexion seulement qui ajoutait une profondeur nouvelle à ses beaux yeux? Elle me tendit la main et m'attira à côté d'elle.

— Eh bien! me demanda-t-elle à demi-voix, tandis que M. Richemond ramassait le journal qu'elle avait jeté.

— Je n'ai pas été voir l'ami que vous m'aviez recommandé, répondis-je.

Ma mère fut surprise; elle rougit.

— En tout cas, tu as pris de bons conseils, car je te vois plus calme que je n'osais l'espérer.

— C'est M. Fortin qui m'a fortifié.

— Lui! oh! le pauvre homme!

— Chère mère... ce pauvre homme est un homme plein de bonté.

Ma mère n'insista pas.

— Et Geneviève, l'as-tu vue?

— Non : sur ce point j'ai tenu parole.

— Merci... Tu trouveras ton père mieux disposé; je l'ai rassuré sur ton obéissane. Dis un mot à M. Richemond; il t'a trouvé bien fier, ce matin.

Ma mère m'adressait cette demande avec une prière indirecte qui se faisait visible dans son regard, et avec une protestation d'amour maternel qui rayonnait sur ses lèvres. Je voulus lui obéir, et, me levant aussitôt, j'allai causer avec M. Richemond. Nous parlâmes de toutes sortes de choses qui m'étaient indifférentes, mais sur lesquelles je m'appesantis avec acharnement. On voulait que j'eusse du courage ; je voulais, moi, en avoir trop. J'ai bien pu écrire tout ce qui précède.

Quelques minutes avant le dîner, mon père entra dans le salon et vint tout droit à moi. Il avait l'air souriant, non pas précisément l'air paternel, mais l'air de bonne compagnie d'un personnage qui accorde à un solliciteur la grâce demandée.

— J'ai fait tes commissions, me dit-il en lançant un coup d'œil à ma mère.

— Quelles commissions?

— Je crois bien qu'au 15 août le père de ton ami sera décoré.

Je reçus cette bonne nouvelle comme on reçoit une morsure; je tressaillis. Il s'agissait bien pour moi de M. Soupplet. Quel danger me menaçait

pour qu'on essayât ainsi de me prémunir? que voulait-on me refuser de sérieux, d'essentiel, pour qu'on m'accordât ainsi la faveur à laquelle je ne tenais guère en ce moment?

Je dépose ici toute la vérité; je veux la reprendre un jour pour l'examiner, pour m'en faire une arme contre moi, si je suis trop faible; contre les autres, si je me sens assez fort. Je ne mens donc pas, et comme personne, je l'espère, ne verra cette confession, je veux tout dire et je puis tout dire. Que Dieu, car j'ai besoin de croire en lui à l'heure où je me détache des piétés humaines, que Dieu qui lit en moi, qui sait le besoin d'amour, de respect, de dévouement dont j'étais tourmenté, que Dieu me pardonne si je blasphème, mais j'eus honte de mon père quand je le vis obéissant à ma demande. Il me faisait souffrir, mais il restait dans sa fierté quand il me refusait; je sentis que je lui étais supérieur, quand je distinguai dans son sourire de la complaisance, de l'humilité, presque de la peur.

Ah! Soupplet a raison; nous sommes des jurés impitoyables.

Je ne suis pas un grand diplomate; mais, heureusement, mon père a la conviction de l'être, et, en sa qualité d'observateur orgueilleux et infaillible, il ne voit rien : car j'eus un sourire si méprisant, une expression si involontaire de dégoût que toute la dignité de M. de Lartil se fût courroucée contre mon insolente ingratitude.

Ma mère fut plus perspicace. Elle était debout près de moi; elle me serra la main pour m'avertir de veiller sur moi.

— Tu vas causer, me dit-elle, une grande joie à ton camarade; il faut te hâter de lui écrire.

Je n'étais pas vaincu par cette avance : je remerciai mon père avec une mauvaise grâce qu'il prit pour de la timidité.

— Est-ce tout ce que vous avez à m'annoncer? lui demandai-je, sans réfléchir à ce que je demandais, et pensant vaguement à M. Fillotreau, comme si je ne pouvais pardonner qu'après une réparation accordée à cette victime.

— Mais il me semble que c'est déjà beaucoup pour une fois, repartit avec gaieté M. de Lartil.

Il y avait un encouragement si visible dans ces dernières paroles, qu'en dépit de moi et des sentiments amers dont je me sentais tortuié, j'eusse parlé de Geneviève sans la présence de M. Richemond, et j'eusse aussitôt sollicité mon père de se prononcer sur cette question si cruellement obscurcie pour moi. Je me contentai de répondre :

— Je vous remercie. C'est en effet beaucoup; un autre jour je solliciterai pour mon compte.

— Et ta demande est accordée d'avance.

— Quelle qu'elle soit?

— Oh! tu ne me demanderas pas l'impossible!

— Qui sait? dit ma mère en intervenant prudemment. A l'âge de Philippe, on croit tout pos-

sible... je vous engage à ne pas lui promettre sans réserve.

Je vis un nuage, une rougeur, passer sur le front de M. de Lartil. Il regarda ma mère comme pour la remercier ou l'interroger. On vint annoncer que nous étions servis.

Le dîner fut moins silencieux que d'habitude. Comme je fus dans une disposition d'esprit effroyable, sans doute, je remarquai avec une douleur rétrospective que, pour la première fois, ma mère cherchait à me plaire, et que mon père ne dédaignait pas de me consulter sur des questions sérieuses.

Je suis injuste pourtant de souffrir de cette attention, ou plutôt en souffrant par cette comparaison du passé et du présent, j'étais injuste de ne pas savoir gré à ma mère de cette bonne volonté aimante qui essayait de m'envelopper, de me caresser, de me prémunir. Mon père n'en était encore qu'au repentir. Que lui avait dit ma mère pour qu'il fût ainsi? Mais elle avait été sans doute bien éloquente, car il était d'une indulgence admirable. Je me laissai même aller par malice, par colère, par besoin du cœur, à l'exposition d'une théorie révolutionnaire, et M. de Lartil, l'homme d'État, sourit à mes arguments subversifs : il m'avoua même qu'à vingt ans il avait pensé comme moi. Pourvu qu'à son âge je ne pense pas comme lui! M. Richemond voulut protester en faveur des bons principes; le

pauvre homme me ferait rire, si je n'avais pas un commencement de désespoir dans le cœur. Il perd pied, il se noie ici; c'est un homme à la mer.

Comme nous sortions de table, on remit à mon père une lettre qu'un commissionnaire venait d'apporter. M. de Lartil la décacheta vivement et la lut. Il ne fut pas maître de l'émotion que cette lecture parut lui donner; il poussa une sorte de cri à demi étouffé, il vint à moi en froissant l'enveloppe. Mais, s'arrêtant au moment de me parler, il me regarda fixement en croisant les bras, puis haussa les épaules et tourna les talons. Ma mère avait pâli en voyant s'avancer M. de Lartil; elle sourit un peu en le voyant s'éloigner.

— Est-ce que madame Fortin ne viendra pas ce soir? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Non; elle est un peu souffrante.

— Alors, vous irez la voir?

— Je ne le pense pas.

— Eh bien! j'irai demain prendre de ses nouvelles avec Philippe.

Ces derniers mots, prononcés un peu plus fermement, contenaient à la fois une menace et un défi pour les autres, et, pour moi, une nouvelle assurance d'amitié, de tendresse.

Ah! ma mère, pardonne-moi de n'avoir pas deviné plus tôt quelle âme était en toi : que d'années perdues à nous méconnaître!

Je vis cependant que madame de Lartil ne voulait

pas me laisser le moyen de causer familièrement avec elle. M. Richemond allait poursuivre sa revanche de sa déconvenue du matin, et, s'installant dans un fauteuil, commençait un de ces longs rapports sur les bruits du jour, sur les menus cancans du monde et des journaux, qui constituent sa fonction, son utilité mondaine, et qui mettent en relief son esprit de causeur, son agréable médisance. Mon père, les bras croisés, se promenait et semblait attendre que je fusse sorti. J'avais hâte de me retrouver seul. Je montai dans ma chambre où, depuis trois heures, j'écris, j'écris, j'écris, me hâtant de raconter, de consigner ces douleurs, ces mystères, ces incidents de la journée.

Dans les drames, je vois souvent des gens assassinés mettre la main sur leur blessure, faire semblant de retenir le sang prêt à couler et pérorer pendant tout un acte, déclamer jusqu'au dénoûment. Quand le public est satisfait, quand sa mort est nécessaire, la victime lâche sa plaie : le sang, qui a mis de la bonne volonté, de la complaisance, l'inonde et emporte sa vie avec ses derniers mots.

Je suis ce comédien, cet histrion. Jamais je n'ai été si profondément, si cruellement atteint : je souffre dans tout mon être, et j'ai pris un plaisir sauvage à me repaître de cette description, à pérorer sur moi. J'ai la rage dans le cœur, j'en veux à tout le monde, je m'en veux à moi-même. Je voudrais mourir! et voilà trois heures que je me dis-

sèque froidement. Maintenant, c'est fini... je n'ai plus rien à dire sur la journée qui s'achève; je puis m'abandonner à ma torture, à mon agonie. Il n'est pas minuit; à quoi bon me coucher, me tordre sur ce suaire au lieu de me tordre sur ce fauteuil?

Si je passais la nuit à écrire! les mots distraient si bien de la pensée!

En tout cas, je dois une lettre à Soupplet, je vais la lui faire.

« Mon cher vieux!

« Tu es un grand philosophe : tu n'avais pas trop présumé de ma toute-puissance et de l'humeur sceptique de mon père. M. Soupplet sera décoré au 15 août, j'en ai la promesse formelle : ce ne sera pas *un poisson d'avril*, mais un miracle de l'Assomption.

« Réjouis-toi, dépêche-toi de te réjouir, et cherche ensuite à venir me voir; car je suis dans la crise que tu m'avais annoncée. Ah! nous sommes des parricides? mais, est-ce notre faute? Tu as pactisé, toi, avec les remords : sur la tombe où tu as enfoui ton respect filial, tu mets la croix, *la croix de ton père*, et tout est dit. Tu souriras, tu seras fier de ton œuvre! Moi, mon pauvre ami, j'en suis encore à creuser la tombe, je n'ai pas encore accompli mon meurtre : j'attends je ne sais quelle révélation nouvelle pour faire coup double et pour joindre le sui-

cide de mon cœur à cet assassinat de ma piété filiale.

« Ah! que j'ai de haine, et pourtant, que j'ai d'amour! Viens me voir; je t'appelle ce soir, cette nuit! peut-être ne t'appellerais-je pas demain. Je vais cacheter cette lettre et la donner à un domestique qui la mettra, ce soir même, à la poste. Demain, je serais peut-être tenté de la déchirer, et, qui sait! de refuser la décoration que tu m'as fait solliciter. Tu m'en voudrais de ce désintéressement-là.

« A bientôt. »

CHAPITRE XXXI

Même nuit, 2 heures.

Mon Dieu! préservez-moi du désespoir! Qu'avaient donc éprouvé Werther, René, Oberman, tous ces pâles visionnaires de la mort qu'on nous défend d'aimer et qui m'attirent! Est-ce qu'ils venaient comme moi de sentir l'écroulement du ciel sur leur tête, quand ils ont poussé ces cris terribles qui me reviennent, multipliés par l'écho de mon cœur?...

Après la découverte d'il y a une heure, je dois mourir.

Puisque l'ironie de la destinée a fait à notre âme une prison assez solide pour qu'elle ne tombe pas en poussière au premier éclat de foudre; puisqu'il est convenu qu'à dix-huit ans on boit ses larmes comme le petit-lait de la vie; puisque, malgré ce que j'ai souffert depuis ce matin, malgré ce que je

viens de subir et d'entendre, je n'ai ni vertige au cerveau, ni fièvre, ni battement de cœur qui me menace, c'est bien, je me tuerai!

Ai-je un devoir maintenant? Faut-il, comme Oreste, comme Hamlet, venger je ne sais quel fantôme sur les meurtriers de mon idéal? qui donc osera me parler de résignation? ceux qui ne m'ont donné ni une superstition commode, ni une foi consolante et humaine, ni un rêve divin pour guérir l'amertume des rêves de la terre? Non; je veux, par ma mort, les châtier tous, ces bourreaux de ma jeunesse et de mon amour qui m'ont laissé désarmé, faible, innocent, et qui, de toutes parts ensuite, m'ont percé de coups. A quel prix vivrais-je? il me faudrait mépriser mon père, plaindre et accuser ma mère, fuir Geneviève ou l'aimer en devenant infâme!

Non; je mourrai. L'inconnu m'épouvante moins que ce que je connais. Ou bien la mort est le néant, et il ne lui est rien de comparable, ou bien c'est une transformation de la vie; alors, il est impossible que je n'aie pas plus d'avantage à l'aborder. Ce que j'ai souffert me sera compté. Je ne demande, d'ailleurs, rien autre chose que d'oublier. Si nos âmes sont immortelles, elles seraient condamnées à un abominable supplice en gardant la faculté de se souvenir et de voir ce qui se passe sur la terre. Non, la vie que nous menons est un incessant désir; il n'est pas possible que nous emportions ce

désir multiplié par des regrets au delà de la tombe. La mort est une initiation à une vie nouvelle et meilleure!...

Je dis cela, et au lieu de prendre un couteau, je prends une plume; j'écris, je me décris, au lieu de me tuer. Misérables poseurs que nous sommes! je veux que l'on sache bien pourquoi je meurs; je fais mon testament, mon épitaphe, mon apothéose.

Le courage serait de jeter au feu ce cahier, d'ouvrir la fenêtre et, devant la nuit, de provoquer la mort.

J'ai ouvert la fenêtre... la nuit est douce... elle a des soupirs... c'est Paris qui rêve en dormant... Paris qui me conseille de rester Parisien, d'accommoder ma conscience avec les hontes de la terre et de dormir pour rêver! Je suis revenu à ma table, j'écris, je veux écrire. Quand j'aurai tout épuisé, tout raconté; quand le papier, ce cher confident qui ne donne pas de conseils, qui n'offre pas de consolation, aura bu toute l'encre et m'aura laissé en présence de ma douleur et de ma colère, il faudra bien que le lâche qui est en moi cède la place au cœur vaillant et que j'en finisse!...

Je suis descendu pour remettre à un domestique la lettre écrite à Soupplet. Je tenais à ce qu'elle fût distribuée demain matin par le premier courrier. Ma commission donnée, je passais devant le cabinet de mon père pour remonter dans ma chambre,

quand j'entendis parler à haute voix et mon nom mêlé à ce dialogue.

Mon père et ma mère s'occupaient de moi. Que pouvaient-ils dire? Ai-je commis une mauvaise action en m'approchant pour écouter? La porte était entr'ouverte. La petite pièce qui sépare le cabinet du salon n'est jamais traversée par les domestiques; on n'avait donc pris aucune précaution. Pouvait-on se douter que j'étais là? Ne croyait-on pas que je dormais depuis longtemps ou que je pleurais dans ma chambre?

M. de Lartil marchait à grands pas : sa voix impérieuse avait un accent que je n'avais jamais entendu. Ce devait être l'accent véritable, sincère, sans diplomatie, sans précaution d'aucune sorte. A cette heure-là, dans ce moment critique, l'homme tout entier exhalait sa colère, et, ne croyant avoir qu'un auditeur, ne se gênait pas pour ce témoin interessé, pour ce complice.

— Il fallait vous y prendre plus adroitement, disait-il.

— Ce matin vous m'avez remerciée quand je vous ai rapporté ma conversation avec Philippe, répondait ma mère, et vous m'avez trouvée si peu maladroite que votre premier mouvement a été d'adopter mon système, de flatter ce pauvre enfant dans ses caprices accessoires pour arriver à le détourner de son but principal.

— Ce matin, je ne savais pas que vous lui aviez

conseillé d'aller trouver Fortin, d'exciter celui-ci, d'amener enfin l'explosion dont je suis averti par ce billet.

— Madame Fortin a peur? et de qui donc? De moi? Elle devrait me rendre plus de justice. Ce n'est pas à l'heure où le scandale peut blesser deux enfants innocents que je me vengerai.

— Vous n'en auriez pas le droit, d'ailleurs!

— Je n'en aurais pas le droit! s'écria ma mère dont l'indignation faisait vibrer la voix. Ah! monsieur, personne ne nous entend. Cet accès d'orgueil, cette revanche de votre vanité est inutile: à quoi bon m'injurier?

— Vous ai-je jamais reproché la place qu'avait prise ici M. Richemond? Me suis-je jamais montré jaloux? continua mon père avec emportement.

— Prenez garde, monsieur, vous commettez une lâcheté! dit ma mère avec une énergie qui me troubla et qui faillit me faire sortir de ma cachette.

— Oh! les grands mots! je les connais.

— Vous les connaissez mieux que les grands sentiments!

— Si j'ai eu la patience de souffrir ici, à ma table, à mon foyer, ce Sigisbé, votre amant...

— Mon amant! repartit ma mère avec un rire sarcastique au fond duquel tremblaient des larmes; vous savez bien qu'il ne l'est pas, qu'il ne l'a jamais été, qu'il ne pouvait pas l'être.

— Pourquoi donc?

— Parce que quelque chose me défendait contre lui, et, au besoin, contre moi-même.

— Vos devoirs, sans doute?

— Peut-être. Mais j'aurai plus de franchise. Non, je n'ai failli qu'une fois; je ne me suis abaissée que le jour où, par vanité, par ambition, je suis devenue votre femme, où j'ai cru que la fortune et le nom remplaçaient le dévouement et l'amour. Ce jour-là, j'ai été coupable; mais, depuis, le remords de cette trahison m'a fermé le cœur, et le souvenir de l'homme que je vous ai sacrifié m'a mieux gardée que le prestige de votre gloire. C'est pour lui que j'ai respecté le veuvage de mon âme; et si je me suis donné un ami, un parasite, un Sigisbé, comme vous l'appelez, j'ai gardé le droit de vous dire que moi, du moins, je n'ai jamais installé l'adultère dans la maison et que je puis, quand je le voudrai, chasser votre maîtresse, sans que vous ayez, de votre côté, un amant à chasser.

— Le monde ne dit pas cela.

— Ah! quel mot! et quelle ignominie! Vous me saviez calomniée; vous tolériez, vous encouragiez cette calomnie qui vous faisait libre en vous déshonorant un peu, et il ne vous est jamais arrivé une seule fois de m'avertir! J'ai dédaigné l'opinion des autres. Le monde accepte et consacre des transactions, des échanges après divorce: on croyait que ce pauvre Richemond était mon amant, mais on

me savait trahie et on admettait cette compensation. Moi, j'acceptais cette indulgence mêlée de pitié; je trouvais cela plus commode que de me faire admirer. Vous seul ne vous y trompiez pas...

— Qu'en savez-vous ?

— Je sais que vous n'avez jamais osé me regarder en face; que, dans ce moment encore, vous détournez les yeux, et que, si j'avais été coupable, vous auriez trop de joie à m'accabler, à m'humilier, à m'avilir.

— Ah! madame, il y a un adultère qui échappe aux colères du mari, mais qui n'en est pas moins réél; c'est celui qui, tout en réservant nos droits du seigneur, nous prend l'échange des pensées, nous dispute l'intimité des intelligences : cet adultère-là, certes, vous l'avez commis.

— Soit; je n'y mettrai pas de coquetterie. Mais, à qui la faute? En tout cas, ce n'est pas à vous que Richemond a fait du tort; c'est à Philippe ; aujourd'hui que mon fils est un homme...

— Il pourra se battre pour vous, si l'on dit que M. Richemond est votre amant !

— Non, monsieur, car Philippe a l'âme plus haute et me jugera mieux. Par quel étrange miracle cet enfant de vous a-t-il reçu le cœur d'un autre?

— Avouez que vous avez en tout cas une singulière vertu! reprit M. de Lartil en riant d'un rire qui sifflait. Vous prétendez m'être restée fidèle

pour un amoureux quitté il y a vingt ans, de sorte que si cet absent était revenu, de sorte que s'il revient, car votre fils vous l'amènera...

— Comme vous auriez peur de le voir entrer ici ! interrompit doucement ma mère.

— Voilà une réflexion bien audacieuse !

— Oh ! ce n'est pas pour moi que je parle ; je ne cours aucun péril. Mais cette conscience qui vous ferait voir enfin la vôtre ne vous épouvanterait-elle pas ?

— Madame, vous m'insultez !

— Que faites-vous donc vous-même ?... Si vous tenez au respect de votre fils, à son obéissance, je vous engage à ne pas jouer ce jeu dangereux, à ne pas évoquer imprudemment une victime qui vous dépasse.

— Je n'ai point fait de victimes ; j'ai abandonné des sots qui me compromettaient.

— Oui, vous êtes un homme d'esprit ; les autres sont des sots. Mais ce génie pratique qui a séduit madame Fortin ne m'a pas fait illusion longtemps. Prenez garde qu'il ne semble médiocre à votre fils. Si l'on disait un jour devant Philippe que votre ambition sans principes vous a fait le renégat de toutes les causes vaincues, le héros de toutes les causes triomphantes ; si l'on énumérait devant ce pauvre enfant les gens que vous avez livrés, les gens que vous avez servis, croyez-vous qu'il n'aurait point aussi à se battre plus fatalement que si

l'on insultait sa mère? Moi, du moins, je pourrais l'embrasser avant et après le duel : osez dire que vous iriez l'encourager et le remercier!

— Madame, vous abusez étrangement du respect que j'ai de moi-même.

— J'abuse de votre peur tout au plus... Vous n'oseriez pas être plus brutal. Frappez-moi donc, monsieur le diplomate!

Et j'entendis qu'un petit rire strident, moqueur, accompagnait cette provocation.

— Voyons, madame, finissons-en; ce n'est point pour cet échange de récriminations que je vous ai demandé cet entretien... L'honneur, l'existence d'une femme sont en jeu; l'avenir d'une jeune fille...

— Ajoutez, monsieur, dit ma mère avez un accent ému qui me fit trembler des pieds à la tête, ajoutez qu'il s'agit de la vie de votre fils.

— Philippe n'est pas assez fou pour se tuer.

— Dites qu'il est trop bon, trop généreux pour vivre.

— Mais enfin, est-ce ma faute si l'innocente amitié que nous encouragions est devenue de l'amour?

— C'est votre faute, au moins, si cet amour ne peut être béni par moi, sa mère.

Mon père ne répondit rien... il fit quelques pas dans le cabinet; puis je l'entendis qui soupirait :

— Oh! les enfants!

— Quand ils ne sont pas la récompense, ils sont le châtiment, n'est-ce pas, monsieur? Eh bien! Philippe va nous punir... moi de ne l'avoir point aimé assez tôt, moi de l'avoir conçu avec le souvenir d'un autre nom que le vôtre dans le cœur; vous d'avoir permis que madame Fortin prît ici ma place.

— Cette place, vous pouviez la disputer.

— Depuis Geneviève, peut-être : mais que gagnerais-je aujourd'hui à avoir chassé votre maîtresse, si mon enfant aime sa fille?

— Que faire? que faire? s'écria M. de Lartil. Trêve de reproches, madame; donnez-moi un conseil.

— Un conseil?... Il y a des gens qui vous diraient : « Mariez ces enfants ». Ce ne serait pas le premier crime toléré par le monde... Moi je vous dis : « Séparez-les », ou plutôt : « Emmenez Geneviève, cachez-la, au risque d'éclairer tout à fait M. Fortin que Philippe a mis innocemment sur la voie de la vérité... ne permettez pas cet abominable sacrilége. » Savez-vous, monsieur, que cette situation est horrible et que j'en viens à regretter, moi, pour sauver mon enfant et votre honneur, que Philippe soit votre fils. Puisque j'avais l'âme adultère, comme vous le prétendez, pourquoi ne vous ai-je pas trahi tout à fait? pourquoi mon enfant est-il le vôtre? Nous aurions rétabli l'équilibre dans le ménage... ils seraient étrangers l'un à

l'autre, et aujourd'hui Philippe ne viendrait pas nous demander la main de sa sœur.

Ce dernier mot, cette révélation que j'attendais, me pénétra comme une lame brûlante déchirant une enveloppe glacée. J'eus un brasier au cœur, et tout mon corps trembla de froid. Dans une seconde je ressentis la tentation de crier, de pleurer, de rire d'un rire désespéré. Le vide, le néant, le noir du tombeau m'apparut, m'attira, m'enveloppa dans une sorte d'étreinte farouche.

Pourquoi ne suis-je pas entré? Je n'avais qu'à pousser la porte. Pourquoi n'ai-je pas crié :

— Achevez-moi! tuez-moi!

Je ne sais comment je sortis de la pièce où j'étais. Je tâtais les murs; je me soutenais aux meubles. Arrivé à l'escalier, je m'assis sur les marches : je n'avais plus de jambes. Je me répétai plusieurs fois de suite, à moi-même, d'une façon machinale :

— Geneviève est ma sœur! Geneviève est ma sœur!

Je m'étonnais de n'avoir pas deviné plus tôt ce mystère. A travers l'horreur que j'en ressentais, j'apercevais pourtant une douceur réelle, comme une joie d'avoir une sœur, une amie... Mais cet arrière-goût délicat et subtil que mon héroïsme trouvait au poison n'empêchait pas l'empoisonnement. C'est fini pour moi; je n'aimerai plus! Geneviève est perdue; quand oserai-je la retrouver? Saura-t-elle le secret? Si elle le sait, la chaste en-

fant, aura-t-elle le remords du baiser qu'elle m'a donné?...

Comment, au bout de cinq minutes, ai-je retrouvé la force de monter dans ma chambre? Comment ai-je pu me mettre à cette table, écrire, et après ne pas tomber mort?... Non, je me sens calme : le mépris est une vertu...

Ainsi, je n'ai plus rien dans ce monde. Mon père, cet ambitieux sans conscience, a dévasté mon cœur que d'autres avaient empli : il ne m'a jamais tendrement aimé, et, à l'heure où je suis plein d'amour, il fait de cette passion pure qui devait me sauver, un crime, un inceste qui me perd; il me donne le dégoût de ma foi.

Ma mère, si elle eût veillé davantage sur moi, aurait pu prévenir ce sentiment fatal. A mon âge, quand on a été élevé dans les caresses maternelles, on se satisfait de sa famille, ou bien on jette à l'aventure un peu de l'expansion de sa jeunesse.

J'ai été frappé d'un mot, d'un cri de ma mère. Oui, si madame de Lartil avait eu un amant, je pouvais être heureux, je pouvais n'être pas le fils de M. de Lartil. Voilà les regrets que sa pitié inspire à ma mère et que mon amour me fait accepter. C'est monstrueux!

On va m'enlever Geneviève; on fera bien, je ne dois plus la revoir... Ne plus la revoir!... elle, ma sœur! Eh bien! non, je ne la verrai plus, puisque je vais me tuer.

CHAPITRE XXXII

7 avril. — Midi.

Le sommeil m'a vaincu... je me suis retrouvé à ma table, dans mon fauteuil, devant une lettre commencée pour M. Fillotreau et que j'ai déchirée, car je me vantais de mon courage, de ma résolution, et il fallait reprendre la suite de cette confidence après un repos qui m'avait donné un démenti.

Et pourtant, ce matin, j'étais aussi désespéré; je le suis encore autant qu'hier. Comme j'allais sortir, Soupplet est arrivé. Il est entré gaiement, follement dans ma chambre; il m'a sauté au cou et il n'a vu ma pâleur qu'après m'avoir secoué dans ses bras.

— Qu'as-tu donc? m'a-t-il demandé.

— Je suis perdu.

— Bah! j'ai passé par là et j'étais plus jeune. On

retrouve toujours son chemin. Encore quelque vilaine découverte, n'est-ce pas?

— Oh! celle-là est sans remède. J'aime.

— Mademoiselle Fortin... c'est convenu; je l'ai deviné.

— As-tu aussi deviné que Geneviève est ma sœur?

— Pas tout à fait!... Je me doutais bien de quelque chose; mais je ne croyais pas... Ah! M. Fortin est un maladroit.

— Ne raille pas, je t'en prie, car je ne survivrai pas à cette douleur.

— Tu survis déjà, et je t'empêcherai bien de faire quelque folie.

— Mais tu ne comprends donc pas que je suis désespéré?

— Ces désespoirs-là sont si grands, et si beaux, qu'ils tentent notre fatuité.

Je regardai Soupplet d'un air menaçant; il eut pitié de moi.

— Allons! me dit-il en me serrant la main avec une gravité de physionomie que je ne lui avais jamais vue, je sens bien qu'il faut t'écouter avant de me faire entendre. Raconte-moi tout. C'est ton premier duel contre la vie; prends-moi pour témoin... je me suis déjà battu.

— Oh! toi, tu n'as pas souffert ce que je souffre.

— J'ai souffert autrement, et je n'ai pas eu d'ami à cette heure-là... Je ne t'ai connu qu'après ma

première blessure : aussi, j'ai mal bandé ma plaie. La cicatrice a laissé une couture; je me suis un peu estropié le cœur; je suis devenu le railleur, le sceptique, le ricaneur que tu redoutes. Je suis plus à plaindre que tu ne le seras dans quelques années.

— Mais tu n'as pas aimé, toi !

— C'est vrai, et je le regrette. Je n'ai pas une vision chaste qui se mêle aux souvenirs douloureux et ignobles de mes tortures passées; non, je n'ai pas aimé comme toi, même une sœur : aussi, je t'envie.

— Tu m'envies?

— Oui, car tu es atteint dans tes enthousiasmes les plus innocents; car tu avais tout le ciel de ton côté. Aucune maladresse, aucun sentiment médiocre ne t'a exposé : l'injustice du sort est si complète qu'elle finira par rasséréner ta conscience... Allons, mon ami, raconte-moi tout. Je venais te remercier... ce hochet que tu obtiens pour mon père, c'est le commencement de son honneur. Je te dois l'avenir; je veux payer comptant.

Soupplet me parlait avec une bonne volonté si visible, il y avait tant de cordialité derrière l'ironie de son regard, que je le fis asseoir à côté de moi et que je lui dis tout. Aux rêves qu'il avait devinés, j'ajoutai mes commentaires. Quand j'eus fini en lui parlant de ce cahier :

— Je ne te demande pas à lire tout de suite tes

Mémoires, me dit-il; tu aurais peur de m'y laisser découvrir quelque faux jugement contre moi...

— Prends! interrompis-je en lui tendant mon cahier.

— Merci, Philippe; tu me donnes là une preuve de confiance que je n'oublierai de ma vie. C'est la première que je reçois d'une créature humaine. Tu as perdu ta sœur, veux-tu un frère?

Nous nous serrâmes dans les bras l'un de l'autre. Soupplet a promis de revenir ce soir... Il a emporté ce qu'il appelle mes *Mémoires*. J'écris ceci sur des feuilles volantes. Que pensera-t-il de moi, quand il me connaîtra tout entier?

CHAPITRE XXXIII

Même jour, 3 heures.

Je viens d'accomplir un sacrifice que j'aurais cru au-dessus de mes forces. Je suis émerveillé de l'héroïsme qui flotte dans la vie. Après le départ de Soupplet, j'étais resté dans ma chambre, me consultant pour savoir si j'oserais descendre déjeuner avec mes parents, quand un domestique m'a apporté une lettre. Elle était de M. Fortin :

« Mon ami, j'ai besoin de te voir : nous partons dans deux heures pour la campagne. *Geneviève veut te dire adieu.* »

Ces derniers mots étaient soulignés. M. Fortin ne savait-il rien ? n'avait-il rien appris ? sa femme était-elle parvenue à détourner ses soupçons ? Et pourtant, il consentait à un brusque départ pour la campagne, il parlait d'adieu. Mais, d'un autre côté, s'il savait tout, pourquoi m'exposait-il à voir

Geneviève ? ne craignait-il pas que cet adieu n'empoisonnât ma blessure ?

Je trouvais cette lettre bizarre : je trouvais ma démarche dangereuse, et je n'hésitai pas à obéir à la lettre, à faire la démarche.

M. Fortin m'attendait dans son salon. Au premier regard, je compris qu'il savait tout. En dépit d'un effort sublime pour sourire, pour garder cette physionomie placide qui allait devenir désormais un masque, je voyais dans ses gros yeux une flamme inquiète. Sa bouche avait des tressaillements involontaires ; il était presque pâle.

— Eh bien ! mon enfant, me dit-il, j'ai réfléchi depuis hier. Madame Fortin avait raison ; nous nous étions un peu pressés.

Je ne répondis rien. Il parut content de son début et de l'effet produit.

— Oui, souvent on croit les mariages faciles... parce que les enfants ont été élevés ensemble ; mais il faut y regarder à deux fois. Geneviève a son petit caractère, tu as le tien ; tu n'aurais pas d'autorité sur elle ; seriez-vous heureux ?...

Il poussa un soupir... sa diplomatie le fatiguait déjà. Je voulus l'aider.

— De sorte que vous me refusez la main de Geneviève ?

— Je ne dis pas que je te la refuse... mais enfin, il faudra attendre... et vous séparer un peu... Vous êtes si jeunes l'un et l'autre !

J'aurais dû paraître la dupe de ces faibles raisonnements : j'eus une inspiration contraire.

— Il est facile de nous entendre, répondis-je à M. Fortin avec une palpitation de cœur horrible; car j'ai ausssi réfléchi beaucoup, de mon côté, et je venais vous dire de ne point attacher trop d'importance à des sentiments... qui n'ont pas subi d'épreuve... Vous avez raison, Geneviève ne peut être ma femme.

M. Fortin me prit vivement les deux mains, me regarda en face. Nos yeux se rencontrèrent; ils avaient la même fièvre, les mêmes larmes. Aucun des deux ne pouvait être trompé par l'autre. Pendant deux minutes, nons nous contemplâmes, muets, pâles, et nous pénétrant par cette effusion silencieuse qui mêlait nos deux douleurs.

— J'aime mieux cela! balbutia enfin le pauvre homme. Il me sera plus facile de te demander alors ce que j'exige de toi.

— Parlez! que voulez-vous?

— Tu comprends, me dit-il avec une confusion qui croissait à chaque parole, que... Geneviève, que ma fille (et il appuya sur ce mot) doit toujours ignorer... ce que nous savons. Je veux qu'elle me respecte, qu'elle respecte sa mère... A toi, elle peut pardonner de l'ingratitude; tu peux lui faire de la peine; je serai là pour la consoler, pour recevoir ses confidences, pour t'excuser, pour lui dire du bien et du mal de toi à volonté. Un soupçon de la

vérité serait une profanation pour son cœur... et puis, vois comme je suis égoïste ! elle m'aimerait peut-être un peu moins si elle savait qu'elle peut se dispenser de m'aimer, et je veux être aimé d'elle, toujours... Il faut donc... cela te coûtera, mais cela est nécessaire, que tu lui persuades de ne plus t'aimer... autant. J'ai annoncé notre départ pour la campagne : nous y resterons. Toi, tu es retenu à Paris par le soin de ton avenir... Tu as de l'ambition. Tu lui écriras une première lettre bien amicale...; une seconde, un peu plus froide...; puis, tu n'écriras plus. Ce sera le moment difficile : nous trouverons un prétexte pour t'excuser... Madame Fortin est sortie, Geneviève est dans sa chambre : je vais la faire venir; tu lui diras tout ce que tu voudras, pourvu que tu lui dises l'essentiel. Est-ce convenu ?

Je pleurais d'admiration tout autant que de douleur. Quelle âme paternelle ! quel héros ! Oui, Soupplet a raison : il y a dans les malheurs immérités un secret parfum qui embaume, qui enivre jusqu'à la douleur même. Je me sentais l'énergie du martyr devant ce pauvre homme simple, qui voulait garder sa fille, qui n'acceptait l'affront fait à son honneur que pour trouver un prétexte d'éveiller davantage sa sollicitude de père.

— C'est convenu ! dis-je en l'embrassant. Je me calomnierai, je me rendrai odieux, s'il le faut.

— Oh ! je ne t'en demande pas tant ! Elle te dé-

fendrait contre toi-même. Si j'avais assez d'autorité sur elle, je me serais bien passé de toi ; mais je n'ai jamais songé qu'à me faire aimer. Ce n'est pas elle qui obéit, c'est moi...

— Ah ! cher père, ne pus-je m'empêcher de m'écrier en lui serrant les mains, comment ne ferait-on pas tout ce que vous voulez !

M. Fortin eut un sourire vraiment superbe, ce sourire que j'ai vu sur les lèvres de M. Fillotreau, que je n'ai jamais vu ailleurs. Il entrait, par ce sourire-là, dans la région des grands esprits qui dominent les passions et les douleurs de la terre.

— Tais-toi, me dit-il ; tu sais bien que je ne suis le père de personne.

Je fus tenté de m'agenouiller, tant je le trouvais grand.

— Je vais appeler Geneviève, me dit-il ; jouons bien nos rôles... Moi, je suis habitué au mien : je le joue depuis si longtemps sans m'en douter... Prends garde à ce que tu diras. Tu es l'héritier d'un diplomate... songe qu'il s'agit de sauver ta sœur!

M. Fortin sortit et me laissa seul pendant quelques minutes. Je tombai dans un fauteuil ; mes jambes ne pouvaient plus me soutenir. Je ne me souvins plus alors si j'étais sceptique ou croyant, je joignis les mains par un effort naïf et je murmurai presque à demi-voix :

— Mon Dieu ! sauvez-moi ! sauvez-moi ! faites que j'aie la force nécessaire !

Geneviève accourait en entraînant M. Fortin : elle était radieuse. On l'avait surprise dans l'achèvement de sa toilette; ses cheveux abondants étaient à peine attachés par une épingle; elle les soutenait de la main. Sa robe, fermée au corsage, ne l'était point aux poignets; les manchettes relevées, pendantes, laissaient voir la naissance de son bras. Je m'en voulus de la trouver belle, et j'essayai d'être fier seulement de sa beauté comme de la beauté d'une sœur.

— Bonjour! me dit-elle en me tendant sa petite main que je reçus dans la mienne sans oser la presser. Tu as appris notre départ... c'est une surprise du *Bon jardinier :* il paraît que papa a des semis à faire, qui manqueraient si nous retardions d'un jour ou deux... Mais tu viendras nous rejoindre.

M. Fortin me lança un avertissement dans un coup d'œil.

— Je ne crois pas, dis-je en essayant de sourire..., je vais entreprendre un grand voyage.

— Qui durera tout l'été? interrompit-elle avec un air d'incrédulité, de défi ingénu.

— Qui durera peut-être un an! répliquai-je.

— Ah! mon Dieu! est-ce que tu recommences tes études?... mais cela n'en finira donc jamais?... ce voyage!... tu ne pourrais pas l'ajourner à... plus tard?

Geneviève penchait sa tête pour me regarder en

dessous, car j'avais baissé le front. Ses yeux petillaient d'une malice mêlée d'inquiétude : sa bouche entr'ouverte laissait s'exhaler un désir inconscient d'union, d'amour, de jeunesse. Elle voulait si visiblement me reprocher de ne point attendre notre mariage pour faire à nous deux cette promenade en pays étranger, que je me sentis pris de vertige. J'eus dans l'éclair d'une seconde comme une vision délicieuse. Nous allions, appuyés l'un sur l'autre, seuls, à travers les montagnes. Geneviève me regardait ainsi pour me demander si j'étais bien heureux de voyager avec elle, et moi, pour la remercier, pour lui répondre, je la serrais dans mes bras...

— Non, dit M. Fortin qui vint à mon aide... il faut qu'il obéisse à son père.

— Oh ! je me charge bien d'obtenir de M. de Lartil un ajournement. Ce serait la première chose qu'il me refuserait !

Je rougis presque de honte à la pensée que Geneviève disait cela devant M. Fortin ; mais celui-ci eut à peine un faible sourire de douleur.

— Tu échouerais, je t'en réponds, dit-il à Geneviève... Philippe doit acquérir les connaissances qui font un homme... Son père a de grands projets sur lui... et voudra bientôt le marier...

— Oh ! dit Geneviève toute confuse et tout heureuse, en retirant pudiquement sa main qu'elle avait laissée dans la mienne.

— Oui, reprit M. Fortin qui regardait au plafond... Philippe est appelé à faire un beau mariage.

— Je le crois bien ! interrompit Geneviève avec un éclat de rire mutin.

Je tremblais, j'avais autour du front un cercle de fer qui se rétrécissait et me comprimait le cerveau.

Je cherchais un peu de salive dans ma bouche desséchée.

— Il épousera la fille d'un ministre ou d'un conseiller d'État ; il sera envoyé en mission, en ambassade. Il faut qu'il s'exerce d'avance.

Geneviève avait pâli ; son regard devint profond, et pourtant sa bouche souriait encore. Elle doutait, elle ne savait que croire, elle nous interrogeait. J'eus peur pour elle, je voulus la rassurer et je m'y pris si gauchement que j'achevai, au contraire, de l'alarmer.

— Oh ! je ne me marierai pas de bonne heure ! murmurai-je.

— Qu'est-ce que cela signifie? que voulez-vous dire? reprit vivement Geneviève. Nous partons, il s'en va de son côté et ne viendra pas nous voir. Toi, papa, tu annonces qu'il se marie bientôt ; lui, se récrie comme si on allait le mettre au lycée... Voyons ! il y a un mystère là-dessous, je veux le connaître.

M. Fortin et moi, nous hésitions; je crus cepen-

dant qu'il fallait frapper enfin cette douce victime qui s'offrait avec tant d'abandon.

— Le mystère!... ma chère Geneviève, dis-je avec une voix que j'affermissais trop dans la crainte de la sentir trembler, c'est que j'ai été grondé pour des rêves que j'avais faits et que je t'avais communiqués; c'est qu'il faut oublier les solennels enfantillages de mes confidences, de nos petites promesses, c'est que...

— C'est que tu ne veux pas que je sois ta femme? demanda Geneviève d'une voix haletante.

Nous gardâmes le silence.

— Ah! mon Dieu! je te parais donc indigne?... Tu me crois donc trop sotte, trop indifférente à ton avenir? Mais j'aurai de l'orgueil, de l'ambition aussi... Et puis... va, mon bon Philippe, je t'aime bien!...

— Je ne veux pas que tu m'aimes! m'écriai-je hors de moi.

— Tu ne veux pas!... Et elle se jeta sur mes mains, presque dans mes bras... Répète-moi que tu ne veux pas!... Mon père, entendez-vous?... il ne veut pas!... Eh bien! je veux t'aimer, moi!... nous verrons. Ah! vous êtes méchant, Philippe!... Je ne t'ai rien fait pour que tu me repousses ainsi!

La pauvre enfant ne pleurait pas; elle suffoquait. Je l'éloignais doucement de moi; je voyais sa jolie tête se pencher, chercher un appui. Ses cheveux

agités s'étaient dénoués et roulaient sur elle. Aurais-je eu la force de la soutenir, et pouvais-je respirer sans crime le doux parfum de ses cheveux ? M. Fortin me comprit et l'attira brusquement comme pour me l'arracher. Elle s'évanouit.

CHAPITRE XXXIV

Pourquoi fus-je heureux de cet évanouissement qui me prouvait toute la douleur que mon abandon causait à ma chère Geneviève? Était-ce férocité de ma part? Non, puisque j'eusse voulu mourir au même moment. N'était-ce pas plutôt comme un secret désir d'union immortelle au delà de la mort, qui me traversait tout à coup la pensée?

— Va-t'en! me dit M. Fortin tout en déposant Geneviève sur un fauteuil.

— Non, répondis-je avec entêtement; ce n'est pas ainsi que je veux la quitter.

— Tu me la tueras! reprit l'excellent homme qui s'agenouillait devant la jeune fille et, pour tout secours, lui baisait les mains.

Je ne répliquai pas : je contemplais ma sœur, et, m'extasiant devant sa beauté, je me demandais si mon cœur n'éprouvait aucun péril dans son admiration, si l'amour fraternel pouvait naître, et si

notre innocence et notre jeunesse ne seraient pas plus fortes que la passion. Le trouble de mon cœur et de mes sens m'agitait sans m'éclairer... Geneviève se ranima peu à peu sous les caresses de M. Fortin. J'étais devant elle; je surpris son premier regard.

— Ah! Philippe, murmura-t-elle en fondant en larmes, tu renies notre enfance!

— Au contraire, ma chère Geneviève, dis-je avec un tremblement dans la voix, c'est notre enfance qui nous défend de rêver autre chose qu'une amitié de frère et de sœur.

— Pourquoi donc? reprit-elle en passant la main sur ses yeux.

Je ne répondis rien.

— Ah! cher père, dit-elle en entourant M. Fortin de ses bras, tu m'avais assuré qu'il serait mon mari; pourquoi te mettre de son côté?

— Parce que Philippe est raisonnable... parce qu'il vaut mieux ne pas vous tromper réciproquement... Philippe agit en honnête homme... sois brave aussi.

— Tu m'aimeras bien, toi, tu me tiendras lieu de tout au monde, n'est-ce pas? s'écria-t-elle en sanglotant et en embrassant M. Fortin.

Le pauvre homme pleurait et la dévorait de baisers. J'étais jaloux; je trouvais qu'il n'avait pas le droit de la consoler. Mais lui, heureux de me la reprendre, de l'accaparer, l'adoptant de nouveau à

chaque mouvement de ses lèvres, ne cessait de répéter :

— Ma fille! ma chère fille! tu es bien mon enfant... N'aie pas peur, va!

En vertu de quelle loi mystérieuse et logique du cœur, Geneviève n'invoquait-elle pas sa mère? Quel instinct l'avertissait, sans qu'elle eût conscience de cet avertissement lui-même, qu'elle n'avait rien à attendre, dans cette crise douloureuse, de madame Fortin? Le plus difficile de mon devoir était accompli; je n'avais plus qu'à me retirer. Geneviève, en me voyant prêt à partir, se détacha de son père et vint à moi.

Elle me regarda en silence, se méprit à l'embarras de ma physionomie, et, me tendant la main, elle me dit avec un accent douloureux qu'elle essayait d'affermir :

— Adieu!... adieu! ne m'écris pas... laisse-moi te donner raison à mon tour par la réflexion... et si je ne puis guérir, eh bien! ce ne sera pas ta faute... Adieu!

Je m'avançai machinalement pour la baiser au front : elle se recula.

— Ni ta femme, ni ta sœur, me dit-elle en s'efforçant de sourire; ton amie... Adieu!

Puis, légère dans sa démarche, portant son désespoir avec une grâce fière, elle sortit du salon. En nous retrouvant seuls, M. Fortin et moi, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. J'avais be-

soin de pleurer comme un enfant, de pousser des cris. Mais il me mit la main sur la bouche.

— Tais-toi! me dit-il en sanglotant; elle t'entendrait.

— Vous la gardez, vous! lui répondis-je.

— Je voudrais bien voir qu'on essayât de me la reprendre, dit-il en secouant la tête. Devant les hommes, elle est ma fille, elle porte mon nom; devant Dieu, elle l'est davantage encore, elle porte mon cœur... Merci, Philippe, tu as eu du courage; c'est un bon commencement. Continue à en avoir encore... j'empêcherai bien qu'elle ne t'en veuille, et s'il faut que, plus tard... un peu plus tard, quand elle sera mariée, mère de famille, elle sache toute la vérité pour achever de te pardonner, eh bien! j'humilierai volontiers devant elle mon orgueil de chef de famille, je lui dirai tout.

— Je ne le veux pas, monsieur Fortin.

— Cela sera peut-être inutile, d'ailleurs, reprit le pauvre homme qui sourit. Il paraît que ces secrets-là se devinent. Geneviève finira par le savoir, son mari le lui dira... quelque bonne langue le lui chuchotera à l'oreille. N'aie pas peur, tu seras réhabilité dans son cœur. En attendant, mon bon Philippe, tu restes mon fils. Je t'ai adopté, je ne te repousse pas... tu es mon fils, puisqu'elle est ta sœur; et, au fond, je n'ai pas plus de droits sur elle que sur toi.

Quand je songe que tous ceux qui croient con-

naître M. Fortin le traitent de bonhomme et lui refusent un caractère, une individualité! Comme il dépasse les orgueilleux qui l'ont dédaigné et qui l'ont trompé! Quel étrange tréteau que le monde! Voilà ceux qu'on méprise! Hélas! je sais ce que valent ceux qu'on admire.

Je revins lentement ici. Je me suis arrêté devant deux armuriers; je n'ai pas osé entrer pour acheter un pistolet. Pourtant il m'eût été facile de laisser croire à un duel. On m'a dit que Soupplet est venu pendant mon absence : il est possible qu'il ait rencontré mon père; il l'aura remercié. Voilà la présentation faite. M. de Lartil l'a invité, sans doute, à dîner, et croit que je n'aurai plus rien à souhaiter, puisque je puis recevoir mes amis à l'hôtel, leur offrir des cigares dans ma chambre et me vanter de la toute-puissance de mon père en faisant décorer leurs parents!... Demain, je ne serai plus dans ce monde... J'ai tout un plan dans ma tête. Ni le poison, ni le pistolet. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE XXXV

ÉPILOGUE DES MÉMOIRES D'UN LYCÉEN

Lettre de Philippe de Lartil
à Jules Soupplet.

« Venise, 20 mai.

« Je te dois une longue lettre, mon bon Jules. Tu n'as reçu de moi, depuis notre départ de Paris, que des billets qui t'indiquaient nos étapes. D'ailleurs, j'emportais de la rancune : l'ange qui veille à mes côtés, dont la sagesse tempère l'amertume de mes douleurs, de mes regrets, de mes souvenirs, a lutté dans les premières semaines contre le dépit terrible qui remplaçait dans mon cœur un désespoir éventé. Je t'en voulais un peu de ton intervention; je ne t'en veux plus. Garde-moi le ma-

nuscrit de mes Mémoires, que nous brûlerons ensemble à mon retour. J'ai renoncé à cette habitude de me raconter à moi-même les impressions et les événements de la journée. J'ai maintenant un confident, et puis, j'agis, je travaille; je rassemble les éléments, les matériaux d'un livre que je n'écrirai peut-être jamais. La correspondance avec ma famille et avec toi va remplacer à l'avenir ce cahier désormais inutile qui aura joué un si grand rôle dans mon existence.

« Pardonne-moi si je résume, en t'écrivant pour la première fois, les derniers et douloureux événements de ma vie. Est-ce une reprise de ma vanité expansive? ou bien, en aurai-je fini tout à fait avec ce caprice qui m'a poussé si longtemps à m'analyser moi-même, quand j'aurai enfoui dans cette lettre le dernier petit bout, le reste de mes oreilles d'âne?

« D'ailleurs, puisque tu as en dépôt le manuscrit de mes *Mémoires*, il te faut l'épilogue, le dénoûment. Est-ce qu'il y a un dénoûment aux choses de ce monde? La mort elle-même n'est-elle pas seulement l'interruption d'un jour ou d'une heure? Qui oserait dire : « J'ai clos ma destinée, j'ai élevé une « barrière au delà de laquelle je ne laisserai plus « s'égarer mon cœur ni ma raison! »

« En ce moment où je me sens plus calme, où mes idées se fortifient, grâce à la force qui m'accompagne, je ne cherche plus un terme, une apo-

théose pour le petit drame de mon existence. Je comprends que le bonheur et la souffrance sont des épreuves, mais ne sont ni des récompenses ni des châtiments. J'ai traversé un premier cercle; j'en suis sorti meurtri, saignant; j'aurais pu y rester, tomber écrasé sur le seuil : je voulais y rester. C'est le sort, c'est toi qui ne l'avez pas voulu. Merci pour ma dignité. Je serais mort comme un enfant; je veux vivre et je vivrai comme un homme.

Dans tous les grands chagrins, si sincères, si profondément vrais qu'ils soient, il y a toujours un peu de fatuité. Souffrir beaucoup, c'est jouer un rôle devant la compassion, la pitié ou l'admiration des autres, et à l'impulsion du malheur se joint une sorte de conscience d'artiste qui vous pousse à jouer ce rôle le mieux, le plus dignement, le plus fièrement possible. Lors même qu'on ne veut pas de témoin apparent, visible, on a, par une indélébile croyance à l'immortalité qui se fait complice du désir même de la mort, on a le sentiment qu'un œil caché, qu'un grand œil, ouvert dans l'inconnu de la vie, vous regarde, vous contemple, se prépare pour le spectacle que vous allez vous donner à vous-même.

« J'ai bien réfléchi à cela : la simplicité n'existe pas avec la liberté de nos actes et de nos pensées. L'orgueil est une vertu nécessaire à l'action. Pour être absolument humble, il faut avoir absolument abdiqué son initiative.

« J'étais donc un désespéré, bien orgueilleux, bien fier de mon désespoir, puisque je voulais mourir. Je me souviens qu'en faisant les préparatifs de ma mort, j'arrangeais la mise en scène de mon meurtre, et que je me surprenais à penser qu'en entrant dans ma chambre on aurait un spectacle saisissant. Qui viendrait le premier? Mon père? ah! c'est celui-là surtout que j'aurais souhaité. Ma mère? ou simplement un domestique? Mais, de tous les survenants, le seul que je n'avais pas prévu, le railleur, que je ne voulais pas pour ce dénoûment solennel, c'est toi. Et c'est toi qui es entré comme un critique qui veut protester contre la pièce, qui veut en siffler la dernière scène et la faire échouer.

« Non, je te calomnie. Tu es venu par un grand élan d'amitié, conduit par l'infaillibilité de ton esprit d'analyse. Tu avais lu mon cahier, tu avais vu la pâleur de mes joues, et, paraît-il, l'éclat de mes yeux. Tu pensais qu'au fond j'étais plus désespéré que je ne le laissais voir. Les mots ont leur qualité réfrigérante. A moins de les peindre en rouge ou de les tremper dans le sang, on ne peut pas leur donner la couleur, l'aspect nécessaire pour qu'ils traduisent bien ce qu'ils doivent traduire. Quand tu as relu depuis lors devant moi les dernières pages de mon manuscrit, j'ai été étonné que tu y eusses trouvé un indice sérieux de suicide. J'en parlais trop, j'en parlais mal; mais j'oublie toujours que tu

as passé par un chemin pareil. As-tu voulu le quitter brusquement à un angle de la route, te jeter dans le fossé, te pendre à un arbre? je n'en sais rien. Mais tu devines au moins, par l'expérience qui t'a rendu fort, la faiblesse des autres; et ton scepticisme, en te prémunissant, t'avertit aussi des folies que la foi ou que le doute imprévu peuvent faire commettre.

« Tu venais donc inquiet; tu es accouru à ma chambre et tu m'as arrêté au moment où j'allais léguer à mes parents plus de remords qu'ils ne m'ont donné de chagrin.

« Je n'avais voulu ni du poison ni du pistolet. Je me suis rappelé une petite écharpe donnée un jour par Geneviève pour me faire une cravate d'hiver, et je m'étais dit : « Je mourrai dans les nœuds de cette écharpe. De cette façon, on comprendra mieux la cause et la nécessité de mon suicide. » Tu vois si j'étais modeste! Quels infatigables poseurs nous sommes! Je ne réfléchissais pas que je pouvais ainsi imposer un deuil doublement désespéré à ma chère Geneviève. Elle se serait accusée de ma mort.

« Il était six heures environ; je n'avais pu supporter la pensée de m'asseoir encore une fois à la table de mon père et de ma mère, et j'avais voulu mourir avant l'heure du dîner. Tu me rendras cette justice que toutes les choses avaient été préparées avec un stoïcisme digne de l'antiquité. Une lettre

pour ce bon M. Fillotreau, une lettre pour M. Fortin, une lettre pour toi et un mot vague pour M. et madame de Lartil, une note, sorte de petit testament, qui distribuait les objets dont je pouvais disposer, c'était tout; mais c'était le nécessaire. J'avais accroché l'écharpe de Geneviève à un clou bien solide, et après avoir couvert de baisers (car il n'y a pas d'inceste pour la soie) le souvenir de ma sœur qui allait me séparer d'elle à jamais, je procédai bravement à ma toilette funéraire; je fis un nœud coulant, je passai mon cou dans le collier formé par l'écharpe, je montai sur une chaise que je devais renverser, et... j'allais me *lancer dans l'éternité*, comme on dit en parlant des gens que l'on pend en Angleterre, quand tu as frappé à ma porte, quand tu es entré, quand tu es monté sur ma chaise, et quand tu as vigoureusement défait le nœud qui allait m'étreindre.

« Cher ami, tu étais blême et frémissant. Je ne te croirai plus quand tu me diras que l'animation habituelle de ton visage t'empêche de pâlir; je te donnerai un démenti quand tu oseras dire devant moi que tu es laid. Je te le jure, tu étais beau : il y avait dans tes yeux un rayonnement de peur, d'amitié, dont tu as bien dû te moquer depuis, détestable railleur, mais que je trouvais sublime. Tes lèvres tremblaient, je m'en souviens; tes mains étaient moites; tu ne me dis pas un mot; tu me décrochas, tu me fis couler à terre vers mon fauteuil, tu m'em-

brassas, et quand tu vis que je pleurais et que tu allais pleurer, tu éclatas de rire.

« N'est-ce pas ainsi que les choses se sont passées?... Un quart d'heure après, je t'en voulais; mais, dans la minute même, je fus reconnaissant. Seulement, tu aurais dû arriver un peu plus tard. Je n'ai que le souvenir de ma tentative; il ne me reste pas l'impression physique que j'aurais voulu en conserver. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé pendu, au moins pendant trois ou quatre secondes? Je pourrais dire ce qu'il faut en penser, et j'aurais davantage le droit de prétendre que je suis revenu de la mort.

« Ainsi, tu es meilleur que tu ne veux l'être. Je n'abuserai pas de l'aveu que tu me fis alors que tu m'aimais comme un frère : tu me dis des choses superbes, et quand je fus revenu, sous les secousses à la fois énergiques et caressantes que tu m'imprimais, au sentiment de la réalité, tu me racontas alors ce que tu avais fait, l'audacieuse indiscrétion que tu avais commise.

« Oui, tu avais eu l'idée terrible d'aller trouver ma mère, de déposer mon manuscrit sur ses genoux, et de lui dire :

« — Madame, voilà une confession que vous n'avez jamais reçue, que vous ne recevrez jamais. Connaissez votre fils tout entier, vous pourrez le sauver ensuite.

« Ma mère fut très-émue de ta démarche : elle

causa longuement avec toi. Elle te vit si parfaitement au courant de ma vie intérieure, de la sienne, qu'elle te donna tout de suite sa confiance, qu'elle te traita comme un vieil ami. Elle sentit bien que c'était un châtiment que tu lui apportais, le plus effroyable que des parents puissent attendre; mais elle l'accepta avec un héroïsme maternel dont je la bénirai toujours. Elle te remercia, te congédia bien vite et s'enferma pour lire ma confession.

« Tu as gardé le manuscrit qu'elle t'a rendu; dis-moi si l'on voit dans beaucoup d'endroits la trace de ses larmes. Elle a pleuré à chaque page, m'a-t-elle dit, sans doute à chaque ligne; elle a pleuré sur elle. Sa lecture achevée, elle est montée dans ma chambre; elle voulait m'emporter comme un enfant dans ses bras, me dire :

« — Recommençons la vie!

« Et puis, ne me trouvant pas, elle alla dans le cabinet de mon père, et à son tour, elle lui dit ce que tu lui avais dit à elle-même :

« — Connaissez votre fils!

« Mais elle ajouta :

« — Connaissez-vous aussi!

« M. de Lartil voulut d'abord traiter en riant, avec dédain, ces épanchements sincères; puis il les parcourut avec une curiosité indignée. Son orgueil ne pouvait admettre un témoin de sa vie qui échappât à son prestige, un juge qui ne fût pas ébloui. Il m'appela fils ingrat; il me maudit d'abord; mais il

ne pouvait me renier, et ma mère qui était là, vaillante, implacable, décidée à partager avec ce père de famille orgueilleux, à lui faire accepter la moitié de la honte qu'elle avait subie, ma mère ajoutait par un mot, par une remarque, une lumière aux endroits obscurs, et forçait bien mon père à tout comprendre et à tout subir.

« Je remercie Dieu de n'avoir pas permis que je rentrasse au moment de cette révélation; ma présence eût amené une explosion terrible. La grande colère de M. de Lartil eut le temps de se calmer. Ce qui apaisa surtout les bouillonnements de la tempête, ce fut l'annonce faite par ma mère, d'après ton récit, puisque les dernières feuilles volantes des *Mémoires* étaient restées en ma possession, que je savais tout ce qui concernait Geneviève, que j'avais écouté la conversation, la dispute de la veille entre mon père et ma mère.

« Il fallut bien avouer alors que l'orgueil du père était abaissé, que l'enfant avait le droit de juger du degré d'honneur et de moralité de ses parents. Mon père, paraît-il, devint pâle et tomba dans son fauteuil.

« — Je ne verrai plus Philippe! balbutia-t-il.

« — Est-ce pour être plus libre de voir Geneviève? lui demanda ma mère.

« — Être méprisé par mon fils! moi! jamais!

« — Eh bien! alors, faites-vous-en estimer.

« — Mais, comment? demanda l'homme d'État, étreint, garrotté, tremblant.

« M. de Lartil n'est pas un père sans entrailles : il m'aime, je le sais bien maintenant; il m'aimait autrefois sans le savoir. Cette goutte brûlante de mépris, en tombant de mon cœur sur le sien, a éveillé cette tendresse lente à se manifester, et a dévoré tous ces sentiments parasites qui enveloppaient dans la conscience de l'ambitieux le sentiment vrai, profond, humain. Il s'est senti père en découvrant que je pouvais lui échapper; il a pleuré l'homme stoïque, devant ces bustes de grands orateurs et de moralistes qui ne connaissaient que ses yeux secs et sa mine hautaine. Il a fait pitié à ma mère, qui lui a tendu la main et qui lui a dit :

« — Monsieur, nous avons été coupables tous les deux; nous expierons ensemble. Notre premier devoir est de sauver Philippe.

« — Croyez-vous sérieusement qu'il veuille mourir?

« — Je redoute pour lui la vie autant que la mort. Il faut lui rendre, sinon l'illusion qu'il a perdue, du moins la confiance dans les devoirs et dans le sentiment de la famille. Puisqu'il nous a jugés comme nous sommes, ne mettons aucune vanité à lui mentir et à ajouter un dégoût irremédiable à la douleur qu'il ressent. Qu'il nous estime pour la sincérité de notre repentir d'abord; nous l'avons offensé dans son amour filial, dans son respect, dans toutes ses vertus : ayons le courage de lui demander pardon.

« — Pour nous avilir davantage! dit M. de Lartil.

« — Non, pour nous relever plus vite à ses yeux. Philippe n'est pas un enfant; c'est un homme que le désenchantement initie plus promptement que les autres aux mystères de l'humanité. S'il y a encore pour nous une chance d'être aimés de lui, nous la conservons en mettant au défi la justice, la loyauté de son cœur. Nous avons perdu notre autorité, il faut nous résigner à la familiarité d'un supérieur; heureux si nous regagnons l'amitié d'un égal.

« — Pauvre enfant! murmura naïvement mon père, je croyais lui donner un bon exemple.

« — Il ne vous regardait pas dans la rue, mais il vous cherchait dans la maison, lui répondit ma mère, et c'est ici que l'exemple était insuffisant. Mais je ne vous adresse aucun reproche: j'en mérite autant que vous.

« — Que me proposez-vous enfin de pratique? dit M. de Lartil; j'ai confiance en votre sollicitude maternelle, je souscris d'avance à ce que vous allez demander.

« — Prenez garde! je vais vous demander quelque chose d'étrange, d'inouï, d'anormal, mais de juste, au fond. Ce sera une expiation jointe à une autre, expiation cruelle pour moi, autant que pour vous. Je vous conjure, monsieur, de m'estimer assez pour ne voir dans cette proposition qu'un désir ardent

de remplir un devoir maternel et de vous ramener le cœur de votre fils.

« — Parlez, madame.

« — Philippe doit nous quitter pour quelque temps au moins. Son cœur saigne de toutes parts et s'épuiserait à saigner ici. Qu'il fasse un voyage, mais qu'il ne le fasse pas seul.

« — Vous avez raison; il a un ami, le fils de Soupplet.

« — Cet ami-là ne suffirait pas à soigner ses blessures et pourrait les aigrir en les pansant. Il en est un autre en qui j'ai toute confiance : celui-là seul, entendez-vous, peut guérir notre enfant et nous sauver de son mépris... c'est M. Fillotreau.

« — Lui! dit mon père en bondissant... et c'est vous qui le proposez!

« — Oui, c'est moi qui le propose, pour me punir de l'avoir méconnu; pour qu'il rende en vertu, en science à mon fils tout ce qu'il a reçu en douleur de nous deux.

« Nous l'avons frappé l'un et l'autre : il faut que lui aussi nous pardonne à l'un et à l'autre. La meilleure manière pour lui, la plus efficace pour nous, c'est qu'il fasse l'âme de notre enfant. Nous avons été impuissants, reconnaissez-le, à fortifier, à armer la conscience de Philippe. Demandons un secours à l'homme fort que la misère a épuré, que le malheur a rendu indulgent. Qu'il nous réconcilie, lui dont nous avons trahi l'ami-

tié, avec l'enfant dont nous avons trahi l'amour. Ce sera la justice, ce sera le châtiment, ce sera le bienfait.

« L'éloquence de ma mère n'obtint pas tout d'abord le consentement nécessaire de M. de Lartil : un reste de fierté mesquine luttait dans le cœur de l'homme politique, contre la grandeur de cet hommage à rendre. Il savait bien que je lui avais désobéi en aimant M. Fillotreau malgré lui; il comprenait que ce martyr n'avait jamais laissé échapper un mot d'amertume; il devinait bien que le salut, que la réconciliation pouvaient venir de là; mais il était honteux de devoir tout à sa victime. Ma mère insista énergiquement. A la fin, lassé, persuadé, mon père dit :

« — Je sais que c'est un honnête homme! Je redoute seulement pour Philippe la propagande d'idées dangereuses.

« — Oh! les idées dangereuses! monsieur, ce sont celles qui menacent notre bonheur. Vous avez peur qu'on ne fasse de Philippe un Spartiate? Tant mieux pour lui. Je veux qu'il nous revienne supérieur à l'ambition, ayant vaincu toutes les tentations mauvaises, toutes les défaillances du cœur et de la conscience. Si la vertu est une opinion politique, tant pis pour ceux qui ne sont pas de cette opinion-là. Mon fils en sera, et, à un moment donné, vous trouverez peut-être quelque utilité à avoir donné cet ôtage au parti

qui, sans cela, vous jugerait impitoyablement.

« — Oh! madame, ne mêlons pas d'autre égoïsme à cette délibération! s'écria mon père, qui rougit un peu.

« Mais ma mère savait bien ce qu'elle faisait.

« — Enfin, reprit M. de Lartil, si je consentais à ce pacte étrange, si j'avais la faiblesse du mari rêvé par Rousseau dans *la Nouvelle Héloïse*, j'espère bien, madame, que vous m'épargneriez au moins l'humiliation d'aller demander à M. Fillotreau ses services.

« — Je ne me l'épargnerai pas, dit ma mère; j'irai le voir avec Philippe. Il vaudrait mieux que vous fussiez présent à l'entretien; mais c'est assez que vous en acceptiez le résultat. Merci, monsieur; vous me donnez une preuve d'estime qui aidera à l'effort commun. Quand nous aurons reconquis le cœur de Philippe, nous aurons à préparer le chemin long et désert de notre vieillesse. Ne comptons pas sur nos enfants pour nous accompagner toujours. Qui sait quand Philippe reviendra! Geneviève ne reviendra jamais. Eh bien! gagnons tous les deux un peu d'indulgence l'un pour l'autre : châtiés ensemble, restons unis, comme nous pouvons l'être, dans la satisfaction d'avoir expié. Le voulez-vous, monsieur?

« Ma mère tendit loyalement sa main grande ouverte à mon père; celui-ci la prit et la serra avec émotion.

« — Maintenant, dit ma mère avec une sorte de gaieté héroïque, allons trouver notre fils.

« Au moment où finissait l'entretien de mes parents, qui m'a été raconté dans tous ses détails par madame de Lartil, tu étais avec moi. Ils n'osèrent entrer. Ils attendirent, ne se doutant pas qu'il s'en était fallu de quelques minutes que leur visite fût inutile, ou qu'elle eût cette utilité d'à-propos de me sauver de la mort.

« Toi, tu me préparais à cette démarche de mes parents. Tu me faisais comprendre qu'en prenant pendant une heure ma revanche de toutes mes douleurs filiales, je ne faisais pas un acte de mauvais fils; j'avertissais ceux qui ne s'étaient point assez souciés jusque-là de ma conscience, que celle-ci veillait sur eux, et qu'elle avait besoin d'être satisfaite, surtout par l'estime qu'ils auraient pour eux-mêmes.

« Je t'écoutais et j'accédais à tes raisons; j'avais, il faut en convenir, une sorte de lassitude cérébrale qui faisait merveilleusement les affaires de ta philosophie. Je ne m'admirais plus d'avoir voulu mourir, mais je sentais naître comme une sorte d'effroi rétrospectif pour la mort. Werther eût raillé la vie et fût devenu peut-être l'inoffensif ami de Charlotte, si, à l'heure suprême, son pistolet avait raté. Si l'on pouvait tenir entre-bâillée la porte de la mort, bien des gens qui viennent y frapper parce qu'elle est close, réclameraient des verrous pour

l'assujettir. Tout en t'écoutant avec attention, je me cherchais sur la muraille et je me voyais allongé, pendant, la figure violette, la bouche ouverte, affreux pour tout le monde. On veut léguer un souvenir, et on le laisse entortillé dans une grimace; si bien que l'aspect hideux de la mort fait tort à la mémoire du vivant, et que l'on chasse l'image, et avec l'image, la pensée, le regret, amitié ou remords.

« Tu ne voulais pas me quitter, je ne voulais pas te laisser partir. Un incident vulgaire rompit l'étreinte de nos deux mains qui n'étaient jamais restées si longtemps unies. Un domestique vint annoncer qu'on m'avait attendu pour le dîner.

« — Bon appétit! me dis-tu d'un air riant qui m'exhortait à du courage.

« Car ce dîner n'était évidemment que le prélude ou le prologue de l'explication rendue nécessaire par la lecture de mes *Mémoires*. Nous nous trompions sur ce point. Mon père et ma mère avaient fini de dîner; j'étais seul dans la salle à manger. En me faisant dire qu'on m'attendait, on avait évidemment voulu nous séparer, hâter l'entretien indispensable. Je mouillai à peine mes lèvres dans un verre d'eau, et, cette libation faite au courage, j'allai bravement ouvrir la porte du cabinet de mon père.

« Ma mère était assise dans un fauteuil, mon père était debout, accoudé à la cheminée. C'était la première fois que je voyais madame de Lartil ins-

tallée chez son mari. Tous deux étaient pâles ; il y avait de l'inquiétude, mais comme un frémissement de joie sous cette inquiétude dans la physionomie de ma mère. Je ne devinai pas tout d'abord si le masque rigide de mon père montrait de la colère ou de l'effroi. Je saluai, j'étais ému comme un coupable, pauvre juge chancelant que j'étais! J'eusse aimé qu'on accourût à moi, que, pour toute explication, on m'étouffât de baisers, que l'on me dît entre deux caresses :

« — Tu as mal pensé de nous, les apparences t'ont trompé. Qu'il ne soit plus question de rien.

« Mais j'étais intimidé par cette attitude, par ce grand cabinet aux meubles noirs, aux hôtes illustres. Quel moraliste, parmi tous ceux-là, a prévu le duel d'un enfant contre ses parents? Lequel invoquer comme second, comme témoin? L'évangile me dit de me soumettre, d'honorer purement et simplement les auteurs de mes jours. Mais quelque chose en moi, d'irrésistible comme une voix de la nature, comme un instinct sacré, me dit que le respect est une dette pour un bienfait reçu ; que l'amour est un échange et non une duperie; que j'ai mes droits de fils en ayant mes devoirs; que, sans doute, rien ne me dispense de remplir ceux-ci, mais que je puis bien, en les remplissant, regretter, laisser voir qu'on me les rend difficiles, amers, ironiques.

« Je te le jure, mon bon Jules, le moment était solennel : la vie, quand on la regarde de près, est

remplie de choses théâtrales. Il n'y a pas besoin de chercher les drames entre les rois, les reines et les princes. Le premier intérieur bourgeois venu recèle Hermione ou Ophélie, Oreste ou Hamlet. Combien de sombres péripéties entassées dans cet hôtel élégant et prosaïque! Ne revenais-je pas tout ému encore de cette tentation de suicide inachevé? Ne traînais-je pas comme un air frais du tombeau derrière moi? Meurtrier de moi-même, pour n'être pas incestueux, voilà ce que j'avais été presque, moi, un enfant du dix-neuvième siècle, avec mes cheveux bien peignés, ma raie au milieu du front, toutes mes allures d'aspirant diplomate. On parle de la fatalité antique! Que dirait-on de cette fatalité moderne qui me rendait, moi innocent, la victime de parents coupables sans le savoir et qui me choisissait en même temps pour les frapper plus cruellement peut-être que je n'avais été frappé par eux?

« Je saluai gauchement; je devais être livide. Ce fut ma mère qui osa parler.

« — Eh bien, Philippe, tu deviens donc un écrivain? me dit-elle... Je t'en fais mon compliment.

« Le persiflage était doux; l'ironie était suppliante.

« — Nous avons lu tes *Mémoires*, me dit mon père.

« — Pardonnez-moi! répondis-je en m'inclinant.

« Je crois que cette attitude plut à M. de Lartil.

Elle le rassurait, d'ailleurs, contre la crainte de la moindre usurpation de rôle de ma part.

« — Tu es excusable, mon ami, me dit-il. Tu as l'imagination plus vive que je ne le croyais. Je me suis trompé sur la direction qui devait être donnée à tes études. Pris par des devoirs sérieux, je ne me suis pas occupé de toi comme j'aurais dû le faire; alors, dans ta solitude, tu t'es rongé le cœur. Cela n'arrivera plus, Philippe : ta mère et moi, nous serons désormais tes meilleurs amis, tes confidents. Veux-tu nous accepter pour tels?

« Je m'avançai vers mon père pour lui prendre la main qu'il me tendait : un mouvement de ma mère, qui se levait brusquement de son fauteuil, m'arrêta.

« — Ce n'est pas assez, dit-elle... Et, regardant M. de Lartil : Allons, monsieur, ayons plus de courage devant ce grand enfant qui est un homme. Philippe, tu as fait tout seul un chemin périlleux, tu pouvais t'y abîmer, périr... Je ne me serais jamais consolée d'une chute... d'un malheur. Grâce à Dieu, tout se découvre à temps. Nous rebouche-rons ces gouffres avec un peu d'affection. Va, mon enfant, cela est bien facile.

« Ces paroles m'agitèrent, et je me sentis envahi par les larmes. Je songeai tout à coup à Geneviève, ma mère y songeait aussi.

« — Tu commences la vie de l'âme par une grande épreuve. Il ne faut pas trop nous en vou-

loir, mon cher enfant, de ce chagrin. Nous t'en demandons sincèrement pardon, ton père et moi.

« — Ah! ma mère, m'écriai-je, que dites-vous là?

« — Oui, je te demande pardon d'avoir été lente à comprendre tous mes devoirs. Ne crains rien désormais, mon cher ami, nous mettrons nos soins à racheter cette jeunesse méconnue, à te la faire oublier. Je te remercie de ces *Mémoires*. J'y trouve bien quelques injustices, mais j'y trouve un si puissant désir de les réparer, qu'ils m'ont plus ravie qu'ils ne m'ont désolée. Il ne faut pas les déchirer : tu seras père un jour... tu les reliras pour empêcher, à force d'amour, tes enfants d'en écrire de pareils... Ton ami a bien fait de nous les remettre... N'est-ce pas, monsieur de Lartil?

« Mon père, interpellé, répondit par un signe de tête. J'étais maintenant embarrassé de mon triomphe. Je voulus abréger cette scène, et, ne trouvant rien à répondre, j'allai embrasser ma mère avec une tendresse bien sincère; j'allai offrir mon front à mon père avec une bonne volonté bien soumise.

« Je ne me souviens plus des paroles qui furent ensuite échangées; elles n'avaient plus de caractère solennel, mon père se montra réellement affectueux. Peut-être trouvais-je un peu trop d'esprit dans ses effusions : il mettait de la galanterie, c'est-à-dire de la diplomatie en toutes choses; mais je ne pouvais lui demander d'oublier pour moi toute une vie de courtisan et de fonctionnaire. Il me donnait ma

liberté pour plusieurs mois; et comme je paraissais presque effrayé du champ libre ouvert tout à coup devant moi, ma mère intervint.

« — Nous avons tout prévu! me dit-elle. Il n'est pas assez tard pour que nous remettions à demain une visite nécessaire. Philippe, tu vas me conduire chez M. Fillotreau.

« Ce nom prononcé ainsi, avec douceur et devant M. de Lartil, me fit tressaillir. Je regardai mon père : il me parut impassible. Quel prodige s'était donc opéré? toutes les injustices de ce monde allaient donc être expiées? Un sentiment de joie pieuse, d'admiration tendre, pénétra mon cœur. Quelque chose de brisé, d'incliné en moi, se redressa.

« — Volontiers! répondis-je à ma mère, radieux et exalté.

« N'était-ce pas là le couronnement, le flamboiement de mon triomphe. Qu'allions-nous faire chez M. Fillotreau? je n'en savais rien; mais je savais que ma mère allait, conduite par moi, prendre pour témoin la vertu, l'honneur, le sacrifice, le dévouement...

« Nous échangeâmes peu de paroles en route. Ma mère tenait ma main dans la sienne, et, de temps en temps, me la serrait. Quand la voiture s'arrêta, nous éprouvâmes l'un et l'autre une sorte de défaillance, de lassitude.

« — Est-ce bien ici? me demanda ma mère,

espérant sans doute que nous avions encore quelques pas à faire.

« Je regardai.

« — Oui, c'est ici.

« — Peut-être sera-t-il sorti? ajouta-t-elle.

« Mais non; le concierge nous rassura. Allons, il n'y avait plus à hésiter.

« Tu te souviens de la grande émotion avec laquelle, un jour, nous montâmes l'escalier de notre vieux maître. Je revenais, plus agité que la première fois, mais si content de revenir, si fier de servir d'introducteur à madame de Lartil, que j'avais hâte d'arriver. L'escalier, tu le sais, n'est pas superbe. La nuit était venue, et le petit quinquet que l'on allumait de deux en deux étages augmentait, pour ainsi dire, l'obscurité, en la divisant au lieu de la diminuer.

«— Ne va donc pas si vite, me dit à mi-chemin ma mère, qui s'arrêta pour reprendre haleine.

« Quand nous fûmes à la porte, au moment de sonner, ma mère m'attira tout à coup et me mit un baiser sur le front. Je crus deviner le sens de cette caresse maternelle, et je répondis :

« — Courage, chère maman ; puis je sonnai.

« M. Fillotreau vint nous ouvrir en tenant sa petite lampe de travail; il me reconnut et recula, en me voyant accompagné d'une femme.

« — C'est ma mère, monsieur Fillotreau! lui dis-je.

« Madame de Lartil releva lentement, simplement, le voile de son chapeau. Je vis que la lampe vacillait aux mains de mon vieux maître.

« — Vous, madame! balbutia-t-il en s'inclinant.

« Ma mère était belle d'une beauté inconnue. Elle souriait, sans que ses lèvres fissent un mouvement pour révéler ce sourire. Elle laissait s'échapper à travers ses yeux paisibles, à travers ses traits immobiles, un rayonnement qui n'agitait rien en elle, et qu'on sentait plus qu'on ne le voyait.

« — Oui, c'est moi, monsieur. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus; et je viens un peu tard pour une première visite.

« Une sorte d'excuse, de prière indirecte, se cachait dans ses paroles. M. Fillotreau s'inclina; je surpris un regard furtif jeté vivement autour de sa chambre. Avait-il peur que quelque souvenir n'offensât par l'indiscrétion de sa présence sur les murs la dignité, la simplicité de cette visite. Rassuré, sans doute, par cet examen de conscience, M. Fillotreau posa sa lampe sur le bureau, avança son fauteuil pour ma mère, me présenta une chaise et resta debout, attendant respectueusement l'explication de cette visite énigmatique.

« — Monsieur, lui dit ma mère, je viens vous demander le plus grand service qu'une mère puisse attendre. Voulez-vous accompagner Philippe dans un voyage qu'il va faire?

« — Je le veux bien, madame!

« — Mon mari et moi, monsieur (elle appuya sur ces paroles), nous ne connaissons personne qui soit plus digne que vous de former le cœur d'un jeune homme entrant dans la vie.

« — Oh ! votre fils, madame, n'a plus besoin de maîtres.

« — De maîtres, non; mais d'un ami. Le pauvre enfant a mal débuté. Il a des chagrins qu'une mère ne sait pas toujours consoler, qu'un père doit souvent ignorer. Chargez-vous, en l'aimant, de le guérir.

« — Je m'en charge. madame! continua avec la même simplicité M. Fillotreau.

« — Je vous en remercie, monsieur; vous me rendrez bien heureuse... M. de Lartil désire que Philippe fasse un voyage... L'Italie vous convient-elle?

« — J'aimerais mieux un pays du Nord; mais nous irons à Venise. Quand faut-il partir, madame?

« — Quand vous le voudrez.

« M. Fillotreau me regarda. Son œil profond devina confusément les douleurs de ces jours derniers.

« — Nous pouvons partir demain, dit-il.

« Ma mère le remercia d'un mouvement de tête. J'écoutais, j'admirais. Sans explication, sans détails, ils s'étaient compris. Il acceptait avec dignité ce qui lui était offert avec franchise, et la piété

filiale la plus ombrageuse n'avait pas à s'émouvoir de cette entrevue. Que dis-je? elle était pour moi une satisfaction, un épanouissement. Ma mère avait eu une inspiration de génie.

« Après l'échange de quelques paroles sur le budget nécessaire (et M. Fillotreau traitait avec la même simplicité cette question matérielle), madame de Lartil s'excusa, se leva et se disposa à partir.

« — Adieu, monsieur, dit-elle. Je ne veux pas enlever à Philippe le plaisir douloureux de vous faire ses confidences. Il a bien souffert, le pauvre enfant! Mais vous lui apprendrez à faire de la souffrance un vertu, une miséricorde. N'est-ce pas, monsieur?

« Si tu savais de quel air chaste, doux, fier à la fois ma mère parlait ainsi à l'homme qu'elle avait méconnu, sacrifié? Si tu savais comme il la remercia par ce sourire qui mit une lueur rapide sur son front, et comme il reprit aussitôt son attitude, tu reconnaîtrais comme moi que j'assistais à un des plus grands spectacles qu'il soit donné de voir ici-bas.

« — Si j'avais une chambre à vous offrir, me dit M. Fillotreau en me retenant par la main, je vous garderais cette nuit. Mon ami, j'ai hâte de commencer ma tâche.

« Ma mère, qui se dirigeait vers la porte, se retourna vivement. Elle fut frappée de cette propo-

sition dans laquelle elle sentait déjà un effet de cette prévoyance ingénieuse à laquelle elle ne s'adressait pas en vain. M. Fillotreau devinait que j'aurais une nuit d'insomnie chez mon père ; ma mère le comprenait aussi. Autant valait passer cette nuit-là en causerie.

— Philippe, veux-tu rester? me dit-elle.

« — Je reste, répondis-je.

« — Tu viendras nous embrasser demain, nous dire adieu. Je vous cède tous mes droits, monsieur Fillotreau.

« — Je vous les rendrai, madame, dit mon vieil ami avec une fermeté dans laquelle on sentait une ardente promesse.

« J'étais enchanté de rester, j'avais peur de ma petite chambre de la rue de Courcelles où je m'étais senti si faible devant la vie, si maladroit devant la mort.

« Ma mère me serra dans ses bras avec une effusion qui me remboursait des caresses oubliées de toute ma jeunesse ; elle rayonnait d'espoir. Je vis bien qu'elle était tentée de tendre la main à M. Fillotreau ; elle n'osait pas ; mais elle me poussa doucement vers lui, et le pauvre homme m'embrassa à son tour avec cordialité sur la joue tiède encore des baisers maternels.

« Je voulais reconduire ma mère jusqu'à sa voiture.

« — Je te le défends ! dit-elle avec gaieté. Rete-

nez-le, monsieur Fillotreau; j'ai peur qu'il ne vous échappe.

« Et elle sortit.

« — Quel grand cœur! murmurai-je quand la porte se fut refermée.

« — Oh! oui, dit avec un élan de foi expressif M. Fillotreau en joignant les mains et en levant les yeux au plafond.

« Ce fut le seul éclair d'une passion depuis longtemps enfermée.

« M. Fillotreau m'amena à son fauteuil, m'y assit par une douce contrainte, se plaça devant moi tenant mes deux genoux dans les siens, et me dit :

« — A nous deux maintenant; il faut se confesser!

« La nuit se passa dans cette confession mêlée de pleurs et d'échappées soudaines à travers tous les horizons de la vie. Je refis mes *Mémoires*, je les augmentai peut-être; en tout cas, je ne laissai rien dans mon cœur, de caché, de voilé, d'obscur; j'avais hâte de me faire lire tout entier. Quand j'eus fini.

« — Eh bien! demandai-je à M. Fillotreau.

« — Eh bien! mon enfant!... vous guérirez...

« — Comme vous?

« Il rougit, secoua la tête.

« — Mieux que moi.

« Au petit jour, je me sentis lassé. M. Fillotreau m'offrit son lit, je le refusai et je m'endormis sur

son fauteuil. Quant à lui, il ouvrit la fenêtre et resta plusieurs heures accoudé, regardant le soleil monter sur les toits.

« J'allai dans la journée embrasser ma mère et t'embrasser. Je n'eus pas le temps de te raconter tout ce qui s'était passé. Je promis de t'écrire. M. de Lartil avait envoyé avec une lettre fort convenable le budget de nos dépenses. Le soir même, nous étions en route pour l'Italie. Pourquoi n'ai-je pu embrasser Geneviève? Je jure bien que j'aurais eu la force de ne rien trahir.

« Nous sommes donc à Venise, M. Fillotreau m'eût emmené volontiers vers le nord de l'Europe; il aime le froid, cet homme qui s'est enveloppé de marbre.

« Il était bien libre de modifier notre itinéraire, mais puisqu'il avait été question d'Italie, il voulut ménager sur ce point le programme paternel; il substitua seulement Venise à Rome, à Naples, à Florence.

« C'est ici la capitale de la mélancolie. Je ne reçois pas ces douches glacées que souhaitait pour mon front l'ami qui me sauve; mais quand mon cœur se soulève, il retombe mollement sur lui-même, comme les flots paresseux de l'Adriatique. Les barques drapées de noir portent-elles dans leurs mystérieux abris des suicidés que l'on conduit à un lieu de réveil, de résurrection? Je n'en sais rien. Mais je sais que la douleur a des échos

historiques qui la dirigent et qui, en l'utilisant, la distraient. Je sais que M. Fillotreau, ingénieux à trouver des moyens de me consoler et de m'instruire, se montre tantôt paternel avec une naïveté de tendresse qui m'enchante, tantôt érudit avec une grâce de poésie, une maestria de savoir qui m'exalte.

« Quel homme, mon ami! quand je veux le remercier, c'est lui qui me remercie. Il prétend que je l'ai rajeuni; et, en effet, il a des rires de jeune homme maintenant. Tout ce qui était resté inactif en lui s'agite.

« — Mon cœur, me dit-il, était la Belle au bois dormant; il avait des rêves, il ne vivait plus : vous l'avez réveillé.

« Il mêle la philosophie la plus forte à l'érudition la plus fleurie. Quand il ne peut me fortifier par ses préceptes, il me charme par ses récits; et quand je ne veux ni de sa sagesse ni de sa science, il me prend alors dans ses bras, il m'insuffle, pour ainsi dire, sa tendresse et son courage.

« Ces défaillances de ma part deviennent de plus en plus rares. J'écris à mon père, et surtout à ma mère, des lettres qui doivent les rassurer sur mon compte et sur nos relations futures. Si tu savais combien ces événements ont donné de génie au cœur de madame de Lartil! Ses réponses sont des chefs-d'œuvre. Elle ne m'a jamais défendu de montrer sa correspondance à M. Fillotreau; mais je la

garde pour moi seul. Seulement, il la lit, il la devine dans mes yeux. Le croirais-tu? Cette idée, peut-être impie, qui me traverse par instants encore la cervelle, que ma mère et M. Fillotreau étaient admirablement faits pour se comprendre, est une de mes plus réelles consolations.

« Puis-je redevenir apte au bonheur? Ce désenchantement universel, qui a tout fauché en moi, avivera-t-il les racines de mes idées? Parce que l'on perd sa naïveté, a-t-on perdu toute chance d'émotion? Je n'ose me prononcer. Un doute m'obsède au milieu de tous ceux que j'ai calmés et attelés à ma raison pour la conduire.

« Que fera Geneviève? Me pardonnera-t-elle? cessera-t-elle de m'aimer? ne m'aime-t-elle plus déjà? ou bien aurai-je l'espoir de devenir son frère? J'ai écrit à M. Fortin; j'ai reçu une réponse. Ils sont installés à la campagne. Madame Fortin, autant que je puis deviner les choses, car il n'est pas question d'elle directement, voudrait devenir dévote; elle reçoit beaucoup le curé.

« Geneviève a été profondément triste dans les premiers jours : elle est calmée, un peu pâle; elle s'occupe de la maison; elle aide son père dans ses petits travaux; elle ne parle pas de moi. M. Fortin est ravi; moi, j'ai peur. Et pourtant, quand je m'interroge, je me demande si la plus grande part de désespoir n'était pas pour moi? Geneviève, habituée dès l'enfance à m'aimer, ne s'apercevait

même pas qu'elle dût m'aimer autrement que comme un frère. C'est moi qui ai inquiété, alarmé sa candeur. Ce flot pur, un instant agité, peut redevenir limpide, transparent; j'apportais le trouble, je l'ai emporté, je le garde. Il y a trop d'amour-propre, de fatuité sans doute dans cette pensée qui me rend inquiet pour elle. Elle m'en veut, elle me regrette; mais j'étais son frère quand même; mon souvenir reprendra un jour sa place innocente : elle se mariera bientôt... Je voudrais la marier!

« Sais-tu, à ce propos, ce que j'ai dit à M. Fillotreau? car je lui parle beaucoup de Geneviève. Je lui ai dit qu'une seule personne aurait le pouvoir de cicatriser ce côté de mon cœur... toi!... si tu connaissais Geneviève, si tu l'aimais, si tu parvenais à en être aimé, si tu devenais son mari, j'aurais, je le sens, une heure de terrible jalousie. Mais mon amitié pour toi, mais ton esprit, ta prudence, ta raison; mais la certitude surtout que tu confierais à ta femme le secret qui m'a rendu parjure envers elle; tout finirait par me guérir. Ce serait là, je te l'assure, une solution. Geneviève te connaît, je lui avais donné l'envie de te voir. Personne au monde ne ferait obstacle à ce projet. Plus j'y songe, plus je le trouve simple, facile, pratique. Hâte-toi d'y songer, de me répondre, de profiter de ce dernier sacrifice de mon orgueil.

« M. Fillotreau m'encourage; il m'approuve, et, depuis trois heures que j'écris cette longue lettre,

je suis impatient d'interrompre ma confidence pour te crier : « Épouse Geneviève ! Tu m'arracheras un remords, tu me fermeras un horizon que je veux ouvrir malgré moi; tu donneras une fin à ce poëme désenchanté de mon premier amour, et tu deviendras un peu plus mon frère, toi qui l'es déjà par la similitude de nos douleurs, de nos épreuves. Veux-tu? Réponds vite. »

FRAGMENTS

DE LA RÉPONSE DE JULES SOUPPLET

« ...Je puis avouer maintenant que la lecture de ton manuscrit m'avait rendu presque amoureux de mademoiselle Geneviève. Tu la faisais aimer. Tu ne l'aimais pas autant que tu semblais le croire; tu n'aimais que l'amour! Je suis fier que cette idée te soit venue de me vouloir pour frère. Il y a entre nous assez de solide amitié pour que tu ne sois jamais jaloux; il y a aussi entre nos deux caractères assez de petits ferments de discorde et d'antipathie pour qu'au besoin tu puisses m'en vouloir sans scrupule. Les meilleurs amis, mon cher, ceux qui vous rendent le plus de services, et dont on ne se débarrasse jamais, ce sont ceux que l'on peut détester à l'occasion. Je suis un de ces amis-là : c'est, entre nous, à la vie, à la mort...

« J'avais déjà parlé à madame de Lartil de ce projet, qui m'était venu en même temps qu'à toi.

Digitized by Google

Ton père est excellent envers moi. Mon père sera décidément décoré; nous avons bien mérité cette croix-là!...

« Allons, mon cher Philippe, continue à devenir un homme; tu seras peut-être un grand homme. Tu entreras dans la vie sans illusions, mais avec cette mélancolie fière qui rend sévère pour les principes, indulgent pour les hommes dont on n'est plus la dupe. M. Fillotreau te donnera des opinions, inutiles pour une ambition pressée, mais essentielles pour qui fait crédit au progrès et à l'avenir. Tu auras été trempé dans le Styx; garde ton talon vulnérable. Car à quoi bon vivre si l'on ne court plus la chance d'être blessé un jour ou l'autre? Nous lutterons pour la même cause; toi, tu seras à l'avant-garde. Ton maître te fera un chef; moi, je ne suis qu'un soldat vaillant, leste, gai, le *Parisien* qui rit, qui pleure, qui grimace, mais qui sait aussi manier son arme et se faire tuer à son poste. Je sortirai des rangs quand il le faudra pour te tendre la gourde ou le fusil. En avant donc! c'est aux désespérés comme nous à purifier la foi de ces satisfaits superstitieux parmi lesquels nous vivons. Donnons à d'autres l'exemple que nous n'avons pas reçu et que nos enfants, plus tard, qui nous verront à l'œuvre, ne puissent jamais se demander, en interrogeant leur conscience, si nous ne volons pas leur respect.

« On envoie les enfants à l'école. Si l'on réunis-

sait un congrès des jeunes gens de vingt ans qui ont gardé du cœur, et si l'on faisait comparaître les parents devant cet aéropage, quelle leçon terrible recevrait la génération! Comme on apprendrait que tout le mal ne vient pas des fils ingrats, mais des parents coupables, et que, si la famille se perd, c'est par la mauvaise leçon que chacun peut y recevoir en y restant!

« Soyons d'honnêtes gens en toutes choses pour être estimés d'abord des bambins auxquels nous donnons le fouet! »

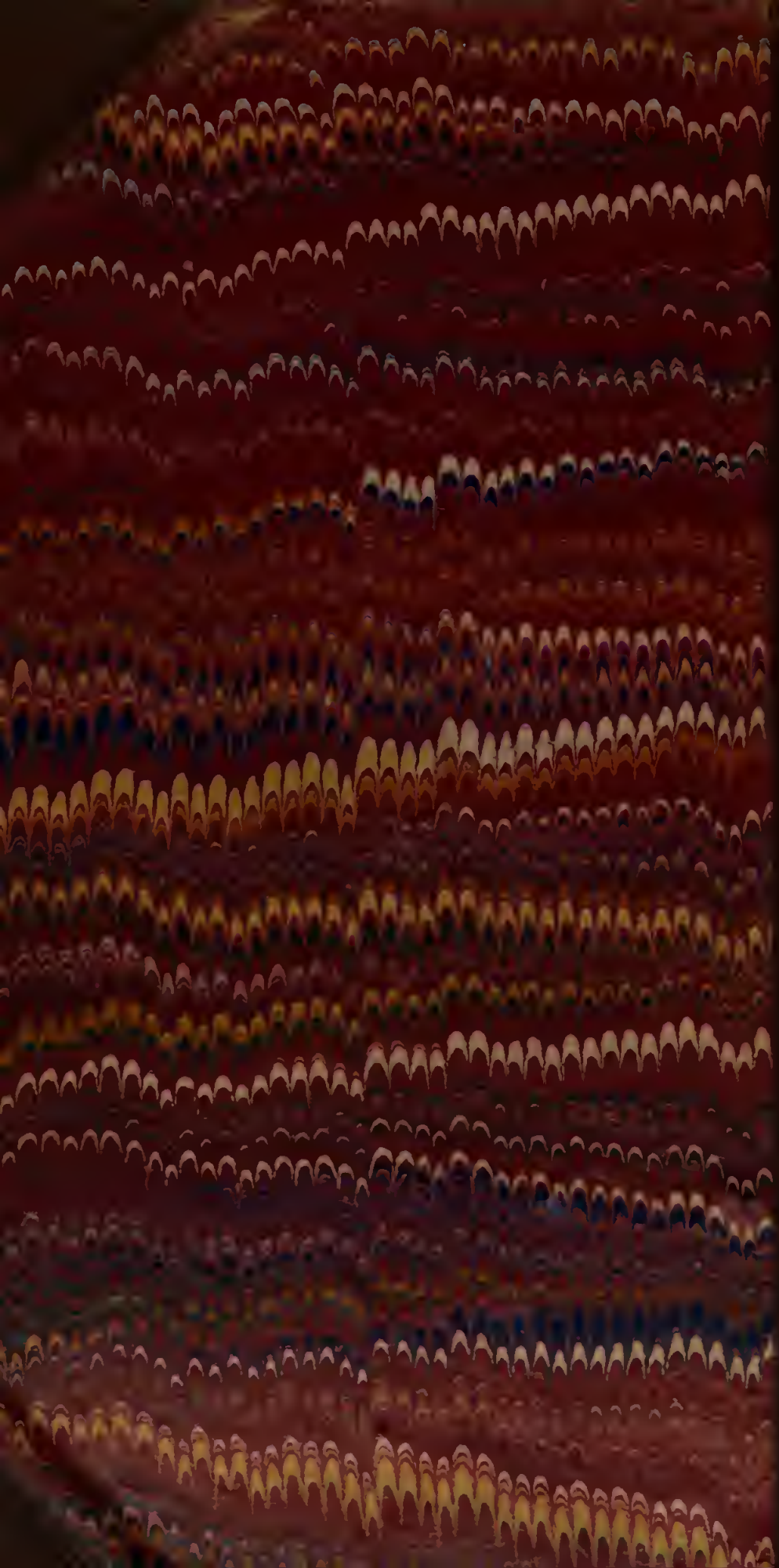
FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

183

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.